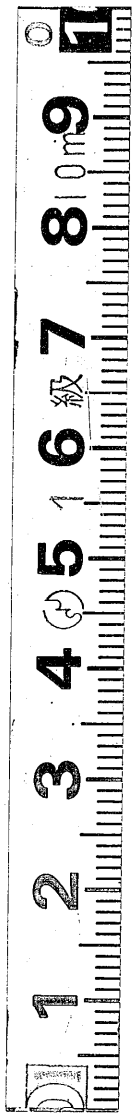
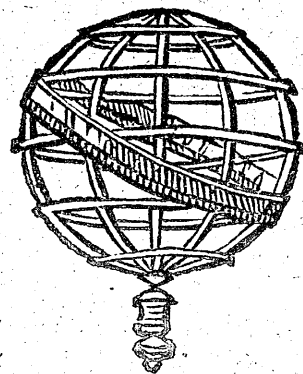


0405

224-2



ANNALES
GALANTES.
CINQUIESME PARTIE.



A PARIS,
Chez CLAUDE BARBIN, au Palais, sur le
second Perron de la sainte Chapelle.

M. DC. LXXVII.

Avec Privilège du Roy.

0406



ANNALS
GALANTES.
CINQUIESME PARTIE.

HISTOIRE X.

Calo - Jean Empereur de Grece.

Ean Paleologue, Empereur de Grece, surnommé Calo, qui signifie beau, en langue Grecque, vivoit il y a deux cens ans ou environ. Son fils Emanuël estant allé au secours de l'Empereur de Trebisonde leur allié, que Mammomas Prince du Peloponese attaquoit à la teste d'une puissante armée, devint amoureux de l'Infante, fille de cet Empereur. Il fait sçavoir son amour à Calo - Jean. Ce pere qui aimoit son fils jusques à l'idolatrie, n'eut garde de s'op-

4 ANNALS

poser à son dessein. Il envoya des Ambassadeurs à l'Empereur de Trebisonde, pour luy demander sa fille. Elle leur fut accordée; Emanuel la fiança, & la conduisit à Constantinople, pour y consumer la Ceremonie. Cette Princesse estoit aimée de ce mesme Mammomas, qui faisoit la guerre à son pere; il l'avoit fait demander en mariage, elle luy avoit esté refusée, & c'estoit ce refus qui luy mettoit les armes à la main. Quand il apprit qu'au refus on joignoit une preference, il va trouver Amurat II. Empereur des Turcs, dont il estoit allié, & qu'il sçavoit qui ne cherchoit qu'une occasion de guerre avec les Grecs. Il le conjure d'appuyer ses interets. Amurat l'écoute favorablement; sa politique s'accommodoit avec cette priere. Il despesche vers Calo-Jean, l'avertit que Mammomas a fait demander l'Infante, qu'on accorde à son fils; luy represente que ce Prince estant allié de l'Empire Othoman, il doit l'assister dans son entreprise, & qu'il regardera comme ses ennemis tous ceux qui la traverseront. Cette declaration estoit aussi peu juste que hors de saison. Emanuel estoit preferable à son rival, par sa dignité, & l'Infante n'estoit plus qu'à deux journées de Constantinople: Mais la puissance du Turc

GALANTES. V. P.

5
Turc estoit si redoutable, que l'Empereur Grec jugea, devoir le ramener doucement. Il suspend le mariage, envoya un Ambassadeur vers Amurat, pour luy représenter les droits de son fils; & l'Infante estant trop avancée pour retourner sur ses pas, elle fut amenée à Constantinople, où elle demeura comme en dépost jusques à la fin de la negociation. Emanuel parut desesperé à ce retardement de sa felicité, il vouloit qu'on luy donnât des troupes pour aller combattre Amurat, il accusoit son pere d'une déference indigne de son rang. Ses desirs & ses murmures furent inutiles, il falut qu'il prist patience. L'Infante qui l'aimoit autant qu'elle en estoit aimée, n'oubloit rien pour soulager sa longue attente. Elle luy laissoit voir dans ses yeux toute la tendresse de son ame: Elle étudioit ses regards: Elle prevenoit les desirs que sa penetration luy decouvroit.

MAXIME I.

*C'est là le remede suprême,
Contre l'ennuy d'un long engagement.
Pour guerir le plus tendre Amant,
Il ne faut que l'aimer, tout autant comme il aime.*

6 A N N A L E S

La tièdeur irrite ses feux.

D'un desir sans effet, on en voit cent renaitre ;

Mais si-tost qu'il se croit heureux,

Il sent qu'il se lasse de l'estre.

Il en arriva ainsi au jeune Prince Emanuel. Il commença de s'accoutumer à sa félicité, elle ne luy parut plus desirable, dès qu'elle luy devint familiere ; il luy faisoit le secours d'une partie de jeu, ou d'une grande assemblée ; pour le retenir un jour dans la chambre de sa Maîtresse ; & lors que dans les Promenades publiques, la Princesse taschoit à son ordinaire à se ménager un entretien particulier, l'Amour avoit moins de part à cette commodité, que la chute d'une cascade, ou la forme d'une statuë. L'Infante s'appercevoit bien de ce changement ; mais quand on aime beaucoup, on se flate toujours de la pensée d'estre un peu aimée. Un jour que le Prince avoit esté seul avec la Princesse deux heures entieres dans les Parterres du Palais, sans luy parler d'autre chose que de fleurs & de plantes : Serez-vous encore Floriste long-temps, Seigneur, luy dit-elle en souriant, & n'avez-vous que ces sortes de choses à me dire ; Que voulez-vous que je vous dise, Madame, repartit le Prince, je suis épuisé de fleurettes & de protesta-

tions.

GALANTES. V. P. 7

tions. La Princesse rougit à cette réponse : mais croyant que le Prince vouloit l'éprouver ; Je ne donne pas dans tous les pièges qu'on me tend, Seigneur, luy dit-elle, & vous feindriez long-temps d'estre indifferant, avant que je vous crusse capable d'indifference. Je ne le suis pas en effet, Madame, reprit le Prince, & je vous aime sans doute autant que je suis capable d'aimer ; mais, Madame, toutes choses ont leur saison : les craintes & les empressements ne sont plus de nostre caractère ; vous devez croire que je vous aime, & je sçay que vous ne me haïssez pas. Vous ne me donnez aucun sujet de jalousie, & je fais peu d'actions dont vous ne soyez témoin. Dequoy voulez-vous que je vous rende compte ; qu'ay-je à vous dire, & qu'avez-vous à me demander ; Quoy ! Seigneur, interrompit l'Infante, il pourroit estre vray que vous parlez selon vostre cœur ? vous ne trouvez pas dans vostre tendresse un fonds inépuisable de choses obligantes à me dire, & vous qui vous vantiez de sçavoir si bien aimer, vous ignorez que tout ce que se disent les Amans, à toujours des graces nouvelles pour eux ; Vous parlez comme une Heroïne de Roman, Madame, repliqua le Prince en souriant : je prendrois un grand plaisir

A 4.

à

8 A N N A L E S

à lire vos Maximes dans un Livre; mais j'en trouve la pratique incommode. Croyez-moy, Madame, il faut aimer en gens de bon sens, prendre de l'Amour ce qu'il a d'agreable, & laisser ce qu'il a de perible; les craintes, les émotions, & les jaloufies, ont eu leur temps: il est juſte que la confiance, & la tranquillité ayent le leur. Ha! Seigneur, s'écria la Princeſſe douloureuſement, vous ne m'aymez plus, cette confiance & cette tranquillité dont vous parlez, ſont incompatibles avec le veritable Amour. Helas! pourſuivit-elle en verſant des larmes, ſi vous eſtes reduit aux tie-deurs des Espoux, avant que je ſois voſtre femme, que ſerez-vous quand noſtre mariage ſera conſommé? Soit que le Prince ne fuſt pas aſſez endurcy pour voir couler les larmes de l'Infante ſans compaſſion, ou que le titre d'Amant leger, luy donnaſt encore quelque honre, il fit ce qui luy fut poſſible pour remettre le calme dans l'ame de ſa Maieſteſſe: Il la conjura de ne point ſe faire de chimeres contraires à ſon repos, & luy proteſta qu'il l'aymoit avec autant d'ardeur, qu'elle pouvoit en deſirer. Mais comme il eſtoit veritablement guery, & que l'Amour a ſeul le pouvoir de ſe peindre luy-meſme, il ne faiſoit plus aucune

GALANTES. V. P. 9

action, qui ne dementiſt ſes paroles. Il devenoit galant & enjoué avec les Dames; les louoit de beauté devant ſa Maieſteſſe, & pour comble de tranquillité, il ne ſ'appercevoit ny des troubles qu'il cauſoit, ny de ce qu'il faiſoit pour les cauſer. L'Empereur n'eſtoit pas ſi peu clair-voyant, ce n'eſtoit pas pour rien que la Nature luy avoit fait meriter le ſurnom de Calo, il avoit touſjours eſté auſſi fuſceptible d'amour, que capable d'en donner, & bien que l'Hiſtoire luy donne ſoixante-ans en ce temps-là.

M A X I M E II.

*L'Age entreprend en vain de rendre un
vieillard prude,
Qui s'enflâma, peut s'enflâmer:
L'Amour eſt un mal d'habitude,
Plus on aime, dit-on, plus on voudroit ay-
mer.*

L'Empereur envoya chercher ſon fils, & après luy avoir expoſé en forme de remonſtrances, les froideurs qu'il rémoignoit pour l'Infante, il luy demanda, ſ'il avoit reconnu quelque défaut en elle, qu'il n'eufſt pas apperçu d'abord, ſi elle luy avoit fait quelque trahi-
A § ſon,

fon, ou s'il jugeoit qu'elle luy en feroit à l'avenir : Non, Seigneur, repliqua le Prince, l'Infante est aussi sage que belle, & je n'ay aucun sujet de me plaindre de ses procedez. Pourquoi donc mon fils, pourluyvit l'Empereur, ne l'aymez-vous pas autant que vous l'avez aimée ? C'est parce, Seigneur, repartit Emanuel, qu'il n'y a rien d'eternel icy-bas ; sçavez-vous quelque chose qui ne finisse point sur la terre ? & pourroit-on me fournir un exemple d'une intrigüe qui ait duré de la mesme force pendant toute la vie d'un Amant ? J'avouë, interrompit l'Empereur, qu'il n'y a rien de si commun que les changemens en Amour : Mais mon fils, ces changemens ont leur cause, ou dans la possession de la chose aimée, ou dans les charmes d'une nouvelle Maîtresse. Avez-vous l'une ou l'autre de ces raisons à m'alleguer ? quelque nouvel objet a-t'il touché vostre cœur, ou la complaisance de l'Infante a-t'elle porté vostre amour jusques à ce degré, qui en est comme le periode ; & après lequel il faut necessairement qu'il descende ? Non, Seigneur, interrompit le Prince, je n'ay aucune de ces raisons à vous dire, l'Infante est sage, & je suis mesme forcé d'avouër qu'elle meriteroit d'estre plus aimée : mais, Seigneur, nul n'est maistre des

des sentimens de son cœur : & c'est avec aussi peu de fruit que d'injustice qu'une Maîtresse demande compte à un Amant de ses empressements & de ses tiedeurs ; comme on aime souvent malgré soy, on cesse presque tousiours d'aymer sans cause legitime. Il est toutefois inoüy, interrompit le curieux Empereur, qu'une passion se soit arrestée de cette sorte, au milieu de sa course : il y a plus, ou il y a moins, vous aimez encore l'Infante, & vostre indifference affectée, n'est qu'un dépit amoureux, ou elle a épuisé vos desirs en les rassasiant. De grace, Seigneur, interrompit Emanuel, cessez de fatiguer vostre penetration, je ne suis rien de tout ce que vous pensez, & je suis tout ce que vous dites ; je n'ay plus les empressements & les inquietudes que j'avois autresfois : mais c'est seulement parce que je ne trouve plus de saison ; Je me croy le maistre du cœur de l'Infante, elle n'a ny intrigues, ny jalousies, je luy dis ce que je veux, je la vois quand il me plait, & sa possession m'est assurée : où prendrois-je des matieres de craintes & de soupçons ? qu'ay-je à faire de compter les minutes, puis qu'il est tousiours l'heure où je puis parler à ma Maîtresse ? Dequoy serois-je jaloux, quand aucun Rival ne me traverse ? Otez à

l'Amour tous ces mouvemens, il ne luy restera que ce qui me reste. L'Empereur estoit transporté de joye à ce discours ; mais ce n'estoit pas encore assez, il craignoit un retour de passion dans son fils : Vostre froideur ne durera pas, luy disoit-il finement, le cœur accoustumé aux plaisirs de l'Amour, a de grandes peines à s'en passer, les transports secrets, les inquietudes amoureuses, les craintes, les impatiences : enfin toutes les suites indispensables de cette passion, occupent si agreablement une ame quand elles y habitent, que son oisiveté l'ennuye quand elles l'abandonnent. Au contraire, Seigneur, interrompit le tranquille Emanuël, je vous diray, s'il m'est permis d'estre d'un avis opposé au vostre : que ces effets de l'Amour, qui font la violence de ses commencemens, precipitent la guerison d'un Amant, quand il commence à les regarder de sens froid. Je ne sçay comme il a esté possible que ma raison se soit dispensée aux extravagances que j'ay commises : J'ay honore de mes premieres erreurs, & je sens bien que ce sont elles qui fortifient ma Philosophie. Ce n'est pas que je ne sois resolu d'épouser l'Infante de Trebisonde, puis que je l'ay promis, & que je n'ose mesme vous promettre que je vi-

vray

vray avec elle comme vous pouvez le souhaiter : Mais, Seigneur, ne m'engagez, s'il vous plait, qu'aux civilitez tièdes de l'Hymenée ; les ardeurs de l'Amour ne sont plus de mon caractère. C'estoit un point sur lequel l'Empereur n'avoit pas dessein de presser son fils, il le quittoit mesme pour moins ; & formant son espoir sur ce qu'il venoit d'apprendre, il aposte des gens auprès de l'Infante, qui alloient sans cesse luy disant, que l'Empereur n'avoit aucune des incommoditez de la vieillesse, qu'il surpassoit tous ses Courtisans en adresse, & en galanterie, & qu'apparemment sa vigueur feroit long-temps languir son fils dans l'attente de l'Empire. A ces discours semez comme au hazard, il en joignoit de plus positifs : le Prince ne donnoit plus de marques d'indifference à l'Infante, dont l'Empereur ne la fist appercevoir ; s'il la quittoit pour parler à quelques autres Dames, comme cela luy arrivoit souvent ; On ne sçait plus aimer dans ce siecle, disoit-il : de mon temps on eust regardé comme un crime, la perte d'un moment qu'on auroit pû donner à sa Maistresse ; on croyoit n'avoir jamais assez de temps pour luy dire tout ce qu'on pensoit. Croyez-vous, adjoûtoit il, quand Emanuël contredisoit l'Infante,

que

0412

que dans mon siecle il eust esté permis à un Amant d'estre d'un sentiment contraire à celuy de sa Maistresse? Non certainement, elle avoit toujours raison avec un homme amoureux; & si dans l'âge d'Emanuël j'avois fait une seule fois ce que je luy voy faire tous les jours, j'aurois passé pour le plus tiede de tous les Amans. Quoy! disoit-il d'autres fois, Emanuël fait conversation avec des Dames en vostre presence; & pendant cét éloignement, je ne surpris point ses yeux cherchant les vostres? Croyez-moy, Madame, mettez ce jeune homme dans son devoir, sa felicité l'endort, & vous le perdrez si vous ne luy faites éprouver de temps en temps quelques quarts-d'heures de prudente rigueur. La Princeesse profitoit souvent des avis de Calo-Jean, mais c'estoit sans aucun succès: Le Prince n'estoit plus sensible à cette espece de pierre de touche, il trouvoit toujours l'Infante assez douce, pour ce qu'il souhaitoit de sa douceur; & ses fiertez l'embarassoient moins que ses caresses. Comme il estoit dans cette disposition, l'Empereur eut avis que Mammomas avoit seduit quelques Seigneurs d'une Province de l'Empire voisine du Peloponese, & les avoit obligez à se porter à la revolte: Il envoya le Prince
Ema-

Emanuël les remettre dans leur devoir, & pendant cette absence, declarant à la Princeesse ce qu'il sçavoit des tiedeurs du Prince pour elle, il sçeut si bien luy représenter la douleurs qu'une femme delicate doit sentir, quand elle se croit méprisée de son mary, & luy peignit cette douleur si infallible dans les discours que le Prince luy avoit faits, qu'insensiblement il s'apperçeut qu'il avoit éveillé son dépit. Les lettres d'Emanuël secundoient puissamment les intentions de Calo-Jean: Elles ne contenoient que des relations indifferentes; ce qu'une bien-seance indispensable y faisoit entrer d'amour, estoit tiede ou contraint. On eust dit que cét Amant redoutoit la vigilance de quelque jaloux; il exprimoit ses desirs si foiblement, qu'il sembloit que la Prudence en retenoit la moitié. Un jour il s'oublia si fort dans ses tranquilitéez, qu'il fit un Portrait avantageux de Mammomas à l'Infante, comme s'il eust oublié qu'il parloit d'un Rival, & d'un Rival encore qui l'avoit empesché de posseder sa Maistresse. C'en est trop, s'écria l'Infante quand elle leut cette lettre, le Prince lasse enfin ma douceur, & toute la Grece me la reprocheroit comme une lâcheté, si sçachant l'air dont Emanuël me traite, elle n'apprenoit pas que j'ay sçu
m'en

0413

m'en venger. Cette resolution ne fut pas si-tost prise, qu'elle fut executée. L'Infante dit à l'Empereur ce mesme jour, que les tiedeurs du Prince avoient épuisé toute sa patience; qu'elle mourroit plü-tost que de l'épouser, & qu'elle alloit avertir l'Empereur son pere, qu'il devoit s'attendre à la voir immoler à la mort, plü-tost qu'à l'obeïssance que le traité exigeoit d'elle. C'estoit à ce passage que l'Empereur l'attendoit: il louë son resentment, luy proteste que le procedé d'Emanuël le touche autant comme elle-mesme, & luy disant qu'il auroit voulu estre d'un âge à le reparer en sa propre personne, il sollicita si puïssamment la vengeance de cette Princesse irritée, qu'elle presta l'oreille à sa proposition. Elle écrit à l'Empereur de Trebisonde de concert avec Calo-Jean; le paquet fut mis entre les mains d'un agent fidelle à l'Empereur, & dont l'esprit égaloit la fidelité. Il faudroit pouvoir peindre Calo-Jean tel qu'il estoit en ce temps-là, pour bien exprimer au lecteur, tout ce que l'Amour est capable de faire faire à un homme de cét âge. Il épuisoit l'adresse des Officiers de sa Chambre pour inventer des parures; il ne consultoit plus que ses yeux sur le choix des couleurs qu'il vouloit porter; & passant des heures entieres

en

en conversation avec son miroir; Que te semble Calo-Jean, se disoit-il à luy-mesme; de la figure que cette glace te represente? ce teint n'a-t'il pas encore del'éclat? ces yeux ne sont-ils pas doux & bien fendus? ils ont un peu moins de feu que dans ma grande jeunesse; mais en amour la langueur fait souvent plus de progres que la vivacité: Que dis-tu de cette taille & de cette jambe, de cette disposition? poursuivoit-il en marchant quelques pas. Ha! Calo-Jean, ce n'est pas sans cause que l'Infante de Trebisonde te prefere à ton fils; tu vaux mille fois mieux que luy, & le choix de cette Princesse est plü-tost un effet de son jugement, qu'une marque de son dépit. Pendant que l'Empereur amoureux se répandoit ainsi en complaisances pour luy-mesme, le Prince achevoit de reduire les rebelles au point où son Pere les souhaitoit, & n'ayant plus rien qui le retinst sur la Frontiere du Peloponese, revenoit à Constantinople aussi tranquille qu'il en estoit party. Il trouva la Princesse beaucoup plus froide qu'à l'ordinaire, & l'Empereur plus paré, mais il ne fit aucune reflexion sur ce changement; il estoit bien-aïse de voir l'Infante prendre ses manieres, & il ne penetroit pas dans celles de l'Empereur.

II

0414

18 A N N A L E S

Il raconte ses exploits à sa Maistresse, dans le mesme stile, dont il s'estoit servi en luy écrivant : Elle luy dit ironiquement, qu'elle luy estoit fort obligée du Portrait qu'il luy avoit fait de Mammomas, qu'il faisoit honneur à ses charmes, & qu'elle ne croyoit pas avoir fait un Captif si illustre, quand elle avoit soumis le cœur de ce jeune Prince. Nostre Amant guery prend cette raillerie au sens literal, & soutient tout ce que sa Lettre avoit dit : Bonne Maxime pour moderer l'excez du transport d'une Maistresse, au retour de son Amant. Le dépit de l'Infante croissoit d'heure en heure, & les affaires de l'Empereur alloient de mieux en mieux. Il ne manquoit pas de l'en remercier, & par ses discours, & par ses billets; & croyant sa reconnoissance plus éloquente en Vers qu'en Prose, il rappelloit l'ancien feu de son imagination, pour en tirer quelques Rimes. Nos Memoires ne nous les rendent pas du stile à la mode, mais l'ardeur & la sincerité y tiennent la place de l'Art & du Genie. Un jour qu'il s'estoit surpassé pour exprimer l'idée de la felicité qu'il se promettoit; la Princesse laissa tomber ce papier devant le Prince, sans y penser, il le ramassa, & contre sa coustume, il voulut voir ce qu'il contenoit, mais l'Infante le

GALANTES. V. P. 19

le reconnoissant; Ne lisez pas cela, Seigneur, luy dit-elle, ce sont des Vers amoureux. Emanuël sourit; & ne croyant point ce que la Princesse luy disoit; Je suis assez de vos amis, reprit-il, pour estre vostre confident. En disant ces paroles il acheva d'ouvrir le papier: l'Infante mit encore la main dessus l'écriture: Vous ne me croyez pas, continua-t'elle, cependant je vous dis vray: Hé bien, je vous croy, interrompit le Prince froidement, c'est si vous voulez une declaration d'Amour: mais je veux voir, s'il vous plait, de quel air on se prend à vous la faire: quel que soit l'Amant il est un peu hardy, & il choisit mal son champ de bataille; A ce mot, il retira le papier de dessous la main de l'Infante, & reconnoissant les caracteres de Calo-Jean; Quoy, dit-il en riant, c'est l'Empereur, qui vous écrit des douceurs? voyons s'il se souvient encore de la maniere qu'il les disoit autresfois.

R O N D E A U.

*A L'aide d'un pauvre cœur,
Déjà consommé d'ardeur
Pour une gente Fucelle,
Inutilement j'appelle*

Le

Le secours d'un sens maieur.

*Le pauvre est sans vigueur,
Car cet objet enchanteur
D'une puissance immortelle,
A l'aide!*

*Mais si mon espoir flateur
Pouvoit n'estre point trompeur,
Qu'un jour maistre de la Belle,
Mon Amour joiuist près d'elle
Le roole de possesseur.
A l'aide!*

Emanuël pensoit railler, & jusques à la lecture de ces Vers, croyant que l'Infante vouloit luy donner de la jalousie, il rioit dans son ame de cette tentative inutile. Mais quand il vit qu'en effet l'Empereur parloit d'Amour à la Princesse, cela luy déplût; Il y a peu d'affaires dans l'Empire, dit-il d'un ton de mépris, puis que l'Empereur s'occupe à ces sortes de bagatelles. Nommiez-vous des bagatelles autresfois, repliqua l'Infante, les marques que vous me donniez de vostre passion? Ce n'est pas la mesme chose, reprit le Prince, j'estois amoureux, & Calo-Jean ne l'est pas. Il croit l'estre plus que vous, repartit la Princesse, & je me flate mesme de la pensée qu'il le sera plus long-temps.

Ema-

Emanuël croyoit toujours que la Princesse railloit; mais cependant cette raillerie n'estoit pas de son gouft, il va trouver l'Empereur, & luy montrant les Vers qu'il avoit pris à l'Infante; De grace, Seigneur, luy dit-il, veüillez vous divertir à quelqu'autre chose qu'à écrire des Vers amoureux à l'Infante de Trebisonde; Je sçay que ce n'est qu'un jeu, & que vous n'avez aucune intention de rien faire de serieux: Mais, Seigneur, cela pourroit l'accoustumer à recevoir des Vers de ce caractere de quelqu'autre: & vous sçavez qu'on ne peut trop prendre de precautions pour empescher une jeune personne de s'appivoiser avec le mot d'Amour; Ce soin me regarde, repartit l'Empereur sans s'émouvoir, je veilleray sur sa conduite, ne vous en mettez point en peine. J'avouë, repliqua le Prince, qu'estant mon pere, la conduite de l'Epouse, qui m'est destinée vous importe beaucoup; mais, Seigneur, cette inquietude est peu de chose, en comparaison de celle que doit avoir un Epoux. Je sçay toutes ces differences, Emanuël, interrompit l'Empereur; & c'est pourquoy, je vous dis que vous dormiez en repos. Quelque peu de vray-semblance qu'il y eust, que l'Empereur fust amoureux d'une Princesse fiancée à son fils, le Prince connoissant le

le temperament de son pere, conceut de violens soupçons de la verité. Il retourne chez l'Infante en diligence, & sentant réveiller ses ardeurs passées, à cette petite étincelle de jalousie; Seroit-il possible, Madame, dit-il à la Princesse, que les Vers que vous avez laissé tomber, & que je vous ay pris, fussent faits serieusement? Quoy! Madame, vous voudriez écouter des propositions d'Amour de la part de mon pere? Je veux, repartit l'Infante, tout ce qui peut m'arracher à vos mépris; Vous en avez trop témoigné, Prince, & ma patience ne seroit plus un effet de fidelité; ce seroit une bassesse sans excuse & sans exemple. Emanuel fut frapé de ces paroles comme d'un coup de foudre. Je n'ay pas crû, Madame, dit-il à l'Infante tout troublé, que vous receussiez comme un mépris des marques de droite raison, & qui sont toujours des suites infaillibles d'une intrigue declarée. Je vous regardois comme une Femme forte, & je m'imaginois qu'il vous seroit plus doux de me prendre sur le pied d'un mary, mesme avant que d'estre ma femme, que d'avoir à changer de maniere après l'Hymenée: Mais, Madame, puis que vous n'estes pas de mon sentiment, il faut vous servir à vostre mode; revenez à moy, & je reviendray à tout

tout ce qu'il vous plaira; vous n'avez qu'à faire des loix, je les suivray toutes, Madame, hors celle de renoncer à vostre possession. Le Dépit est un trompeur, qui n'a jamais rien tenu de ce qu'il a promis: L'Infante estoit justement & véritablement irritée contre le Prince Emanuel; il l'avoit méprisée, il luy avoit donné mille marques d'estre guery de l'amour qu'il avoit eu pour elle autresfois, & il avoit joint les discours aux actions; Cependant quand elle le vit repentant & soumis, & qu'elle se souvint qu'il estoit ce mesme Prince qu'elle avoit si tendrement aimé, sa colere se dissipa, elle oubliâ ce qu'elle devoit aux esperances de l'Empereur, & aux declarations qu'elle avoit faites à son pere, & elle s'apprestoit à renouier commerce avec le Prince sur nouvelles conditions, lors que Calo-Jean entra dans la chambre. Il avoit esté averty de la visite d'Emanuel à l'Infante, & il n'ignoroit pas les retours dont l'Amour est capable. Je vous ay dit ce matin, dit-il à son fils fierement, que vous ne vous donnassiez plus aucun soin de tout ce qui regarde cette Princesse, & que jem'en chargeois; D'où vient Emanuel, que vous veillez encore de si près sur sa conduite? Je croyois, Seigneur, repartit le Prince sans s'émouvoir, estre en droit d'y veill-

0417

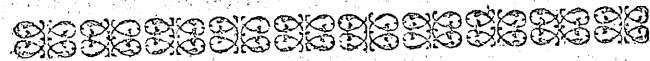
veiller par vostre ordre mesme, & par celuy de l'Empereur son pere. Ces ordres furent donnez autresfois, reprit Calo-Jean, mais aujourd'huy ils ne subsistent plus. Vous m'avez dit vous-mesme, que vous n'aviez aucune passion pour l'Infante, & que vous ne l'épouseriez que parce que vous l'aviez promis. Je suis trop bon pere pour vous contraindre à tenir cette promesse; je sçay ce que c'est que le mariage, tout ce qu'on peut faire, est de bien vivre avec une femme qu'on aime; comment vivrez-vous bien avec une que vous n'aimez pas? Le Prince voulut repartir, & protester qu'il aimoit la Princesse autant qu'il l'avoit jamais aimée: mais l'Empereur qui ne demandoit pas cette protestation, l'interrompit, & luy commanda de sortir. Ce commandement luy sembla dur, il voulut resister; la conversation s'échauffe: Emanuel dit quelques paroles qui n'étoient pas dans toutes les regles du respect; l'Empereur le fait arrester. Cette rigueur rappella toute la tendresse de l'Infante; elle prie, elle presse, ses empressements augmentoient le crime du Prince, au lieu de le justifier: l'Amour joue de son reste dans le cœur de la tendre Princesse: Elle se repentoit de s'estre repentie; elle ne vouloit plus entendre

par-

parler des pretentions de l'Empereur. Un Envoyé de Trebisonde arrive sur ces entrefaites: L'Empereur, pere de l'Infante, avoit eu de la peine à consentir à l'eschange; C'estoit un Prince severe, & dont les resolutions estoient inébranlables: Cependant l'adresse de l'Agent avoit prévalu; il permettoit à la Princesse d'épouser Calo-Jean, mais c'estoit avec un ordre si exprés de ne plus rien changer à ce mariage, que la Princesse n'osa jamais y contrevenir. Pour achever mesme de ruiner les affaires d'Emanuel, Mammomas ayant esté soupçonné par Amurat d'avoir eu quelques intelligences avec un Prince de Transilvanie, qui refusoit de le recevoir pour Souverain, l'Empereur Turc abandonna ses interets, & laissa Calo-Jean dans la liberté de faire ce qu'il luy plairoit. Il épousa l'Infante de Trebisonde, elle témoigna vainement de la repugnance à ce mariage; Son pere le vouloit, l'Empereur estoit absolu, & les Princeses de ce rang sont des victimes de Politique & de bien-seance, dont la nature auroit fort obligé la plus grande partie; si elle les avoit fait naître sans cœur: Il seroit difficile d'exprimer la rage d'Emanuel à la nouvelle du mariage de son pere, on peut en juger par les effets qu'elle produisit. Il s'échapa de

B sa

sa prison, implora le secours d'Amurat, & le conduisant comme par la main jusques au Trone Imperial de Grece, donna le coup funeste à la ruine de ce florissant Empire. Il fut puny de cette phrenaisie par l'ingratitude d'Amurat mesme, qui ne luy tenant aucune des paroles qu'il luy avoit données, luy fit achever ses jours miserablement privé de la veuë, & sans autre dignité qu'une place parmy ses Janissaires. Mais l'Empire Grec n'en fut pas moins détruit pour cela; & cette Justice de Dieu, qui vengea Calo-Jean des maux que la fureur de son fils luy avoit causez, ne l'a point encore vengé jusques aujourd'huy de l'infidelité de leur commun Tyran.



HISTOIRE XI.

Amedée VIII. Duc de Savoye.

L'Ordre que nous avons observé jusques icy dans nostre Chronologie, nous conduit insensiblement aux incidents de la vie d'Amedée VIII. Duc de Savoye, que quelques-uns nomment Amé, si connu dans toutes les Histoires par le nom de l'Anti-pape Felix. Il estoit d'un

d'une complexion fort amoureuse; & comme il arrive presque toujours que les Courtisans sont les finges des actions des Princes, celles de ce Duc furent bientôt autorisées par l'usage: Il estoit voluptueux, sa Cour devint une école de volupté. On y distribuait les Charges & la reputation sur le pied des prouesses amoureuses, & l'Amour y devenant la mesure du merite, les gens les plus susceptibles de cette passion, furent les mieux partagez des bonnes graces de leur Prince; Par cette raison, & par quelques autres semblables, le Marquis de Savone en occupoit le premier rang: Il n'estoit pas sujet du Duc, mais il estoit attaché à luy par tant de bien-faits, qu'il estoit le depositaire de ses secrets, le dispensateur de ses graces, & le compagnon de ses débauches. Une nuit qu'ils alloient ensemble voir une Dame à quelques lieues de Thurin que le Duc aimoit & dont Savone ménageoit l'Intrigue, ils s'égarerent dans un Bois, qu'ils estoient obligez de passer, & se trouverent à une maison qui appartenoit au Comte de la Moriene: Ce Comte s'estoit banny volontairement de la Cour depuis plusieurs années; il avoit receu une blessure au commencement du regne de nostre Duc qui le privoit presque de la veuë; & ne

jugeant pas avoir esté assez bien recompensé de cette perte, il s'estoit retiré chez luy, où il vivoit dans une grande solitude. Quelques affaires indispensables l'ayant appelé à sa maison proche de Turin, il avoit esté obligé de venir y faire un tour, & il y estoit arrivé quelques heures avant que l'égarement du Duc l'y eût conduit: Lors qu'Amedée & son Favory aperceurent cette maison, ils resolurent de s'y reposer; ils estoient fatiguez de la longue veille, & il faisoit mesme un peu de pluye. Le Marquis poussa le premier au galop, pour reconnoistre le terrain; mais quand il apprit que le Comte de la Moriene estoit dans cette maison, il revint dire au Duc qu'il falloit passer outre, & que ce Comte estoit un vieux Stoïque, qui ne manqueroit jamais de faire des railleries de les voir à cette heure, & dans cét équipage: Il faut luy déguiser mon nom, repartit Amedée, il a la veüe foible, il ne vient point à la Cour depuis tres-long-temps, & je n'ay que quelques Gardes avec moy, qui n'ont aucunes marques de ce qu'ils sont: Ha! Seigneur, repliqua Savone, les Souverains sont toujours reconnoissables dans leurs Estats, un Portrait, la rencontre de quelque Domestique qui vous aura vû passer dans les rues de Turin, ce caractere de

ref.

respect qui sera dans les gens de vostre suite, mille choses enfin, apprendront au Comte de la Moriene que vous estes le Duc de Savoye. Cét inconvenient n'est pas si grand, interrompit Amedée, que celuy d'essuyer la pluye, & de m'accabler de lassitude. Si le Comte me reconnoist, j'en seray quitte pour quelques censures, qui ne parviendront jamais jusques à mes oreilles; & s'il ne me reconnoist pas, nous nous reposerons quelques heures chez luy, & nous nous trouverons plus en estat après de poursuivre nostre amoureux voyage: En disant cela, le Duc poussa à la maison du Comte, & commandant à ses gens de ne pas le découvrir, il prit le nom d'un de ces petits Princes, dont l'Italie est toute semée. Ce n'estoit pas pour l'honneur du Duc seulement, que le Marquis de Savone opinoit à ne pas s'arrester en cét endroit. Le Comte de la Moriene avoit une belle femme, parente du Marquis, dont la Chronique rapporte qu'ils avoient des proximites de plus d'une espee. Par un effet de la bizarerie de son mary, elle ne venoit jamais à la Cour, mais elle se faisoit souvent des pretextes de voyages à sa maison d'auprés de Turin, où le Marquis alloit la voir. Il ne doutoit pas qu'elle n'y eût suivy le

B 3 Com-

Comte; & connoissant l'humeur susceptible du Duc de Savoye, il craignoit qu'il ne trouvât la Comtesse trop belle. Le Comte de la Moriene ayant appris qu'un homme de qualité demandoit à le voir, & que le Marquis de Savone, cousin de sa femme, estoit de la partie, vint en personnes les recevoir. On leur servit ce que l'heure & le peu de temps qu'il y avoit que le Comte estoit arrivé, permettoit qu'on leur presentât; & pendant le repas, Amedée ayant dit qu'il alloit saluer le Duc de Savoye, & qu'il avoit mal pris le chemin de Thurin; Il faut sçavoir si le Duc est en cette Ville, interrompit le Comte, avant que de vous y rendre, on ne le trouve guere souvent où on croit qu'il devoit estre; la volupté l'entraîne en tant de lieux, où on ne s'aviserait jamais de le chercher, qu'à moins d'avoir de bons batteurs d'estrade, il est difficile de le joindre. Vous ne connoissez le Duc que sur le rapport d'autrui, interrompit le Marquis precipitamment; vous l'avez si peu vû depuis plusieurs années, que vous ne pouvez juger de luy par vostre propre connoissance; si vous l'approchiez de plus près, vous n'en parleriez pas de cette sorte. Il n'est pas necessaire de voir les Souverains pour les connoistre, repliqua le Comte; on juge d'eux

par

par leurs actions, elles ont tant de témoins, que le bruit en parvient jusques aux endroits les plus reculez de leur Estat; & alors entonnant une longue censure d'Amedée, & de son Regne, il n'y eut murmure, ny libertez remeraires, qui n'échappassent à sa licence. Le Marquis ne pouvoit luy faire signe de se taire; car le Comte ne voyoit pas assez clair pour s'appercevoir des signes qu'on luy faisoit. Le regale fut rare pour le Duc de Savoye; & il est à croire qu'il n'y manquoit aucun assaisonnement. Les gens rassasiez des plaisirs sont éloquens, lors qu'il s'agit d'en blâmer la pratique. La Comtesse entra comme ce Philosophe estoit en si beau train de philosopher; & le Duc ne luy estant pas si inconnu; qu'à la méchante veüe de son mary, il n'y eut satisfaction qu'elle ne luy fist de ce que l'erreur du Comte venoit de produire. Le Stoïque ne pouvoit se résoudre à feindre de s'en repentir; il disoit que l'équipage du Duc de Savoye autorisoit tout ce qu'il avoit pû dire, qu'il seroit à souhaiter pour ce Prince, qu'il luy arrivât souvent de pareilles aventures; & s'applaudissant de son imprudence, comme de la plus belle action de sa vie; il salut toutes les remontrances du Marquis, & toutes les prieres de la Comtesse,

B 4

pour

pour le porter à demander un pardon. Il faisoit bien de se rendre si difficile, ce qu'on exigeoit de luy n'estoit bon à rien; & le Duc trouvoit la Comtesse trop belle, pour pardonner à son mary. Quand il fut sorty de cette maison, & qu'il se vit en liberté de dire ses sentimens: Ha! Savone, s'écria-t'il, que la Comtesse de la Moriene est charmante! comment avez-vous pû vous empêcher de me vanter sa beauté? & connoissant mon penchant pour les belles personnes; pourquoy ne m'avez-vous point averty d'attirer cette Comtesse à la Cour? Je ne me suis pas apperçeu qu'elle y manquât, Seigneur, repartit le Marquis froidement: on y voit tant de Dames plus belles qu'elle, qu'on ne s'avise pas de l'y souhaiter. Vous dites, interrompit le Duc brusquement, qu'il y a quelque chose en Savoye de plus beau, que la Comtesse de la Moriene? Ouy sans doute, Seigneur, reprit Savone, & sans chercher plus loin, la Dame que vous allez voir est à mes yeux beaucoup plus parfaite. Vous ne sçavez ce que c'est que Beauté, repartit le Duc; ou vous ne songez pas à ce que vous dites: il n'y a rien sur la Terre de si beau que cette Comtesse; il faut que je la fasse venir à Turin, la temerité de son mary me fournit un pretexte de le faire

ar-

arrester; sa femme ne manquera pas de venir solliciter sa liberté: hâtons-nous d'aller mettre cét expedient en œuvre, je n'ay plus affaire chez la Dame où je voulois aller, la Comtesse de la Moriene occupe à present toute mon ame. Ces paroles furent autant de blessures mortelles pour le cœur de l'amoureux Savone. Il conjura le Duc de se souvenir que la Comtesse estoit sa parente, & de ne faire pas cette brèche à la faveur dont il l'honoroit: Qu'on croiroit à la Cour qu'il n'auroit plus aucun credit sur son esprit, si on voyoit traiter avec cette rigueur le mary d'une femme qui luy estoit si proche. Ce qu'il a dit de moy, repartit le Duc, doit le rendre odieux à tous ceux qui m'aiment: Vous devriez estre le premier à me demander sa punition. Et d'ailleurs, Savone, le dessein que je vous confie, ne doit pas alarmer les droits du sang dans votre cœur. Vous jugez bien que je ne veux pas faire de grands maux à la Comtesse de la Moriene; je la tireray d'un Desert où elle ne peut manquer de s'ennuyer beaucoup; Je luy donneray le rang de tous qu'une femme d'esprit doit le plus ambitionner; & si elle sçait menager sa fortune, ce que vous regardez comme un malheur pour le Comte, sera l'établisse-

B 5

ment

ment de sa maison. Comme le Duc le resolut, il l'executa : Il envoya prendre le Comte de la Moriene chez luy ; il le fit conduire à une Tour où on mettoit les Prisonniers d'importance ; & pour joüir plus commodement des sollicitations de la Comtesse, il alla passer quelque temps dans son Chasteau de Thonnon, situé sur le lac Lemman, qui estoit sa maison de plaisance la plus chérie. La prison du Comte de la Moriene fit un bruit terrible à la Cour de Savoye. Les sectateurs de sa severité blâmoient cét emprisonnement, & le qualifioient du titre de violence & d'injustice. Quelques-uns des plus pénétrants en soupçonnoient la cause véritable, & les gens sensés demeurant dans les bornes du respect, disoient que le Duc faisoit bien de punir les murmures de cét homme, qu'il falloit toujours respecter la conduite de la Providence dans celle des Souverains ; que ce qui bleffoit l'imagination de leurs sujets avoit sa cause la haut, qu'ils ne pénétroient pas ; & que Dieu n'auroit pas soumis tant d'hommes qui luy sont chers à la puissance d'un seul, s'il ne prenoit le soin de le diriger. Cependant la Comtesse de la Moriene couroit à Thonnon, comme le Duc l'avoit prudemment prévu. Le Marquis alla la recevoir, & pria ce Prince de trou-

ver

ver bon qu'il luy cedât son appartement. Quand elle y fut arrivée ; Hé bien ! Madame, luy dit-il, vous voila dans Thonnon ? la Cour va devenir vostre séjour ordinaire ; ces deserts où mon amour vous trouvoit si bien, n'auront plus l'honneur de vous posséder, & les effets de vostre beauté vous ont donné sur le Duc de Savoye, le pouvoir que vous n'aviez que sur le Marquis de Savone. Que dites-vous d'effets de beauté, répartit la Comtesse, & de pouvoir sur le Duc de Savoye ? Sont-ce les marques qu'il nous donne de sa bien-veillance, qui vous font soupçonner qu'il a de l'amour pour moy ? Ha ! Madame, s'écria le Marquis, vous ne sçavez pas ce qui se passe : le Duc est devenu amoureux de vous si-tost qu'il vous a veü ; le crime de vostre mary n'est qu'un pretexte pour vous attirer icy, & ce n'est que pour vous rendre sollicituse, que le Comte de la Moriene est prisonnier.

MAXIME III.

T Res-dangereuse Confiance,
 Dont tous Amans se piquant de Prudence,
 Doivent sagement s'abstenir :
 C'est en amour, une regle infailible,
 B 6 Qu'il

0423

*Qu'il faut toujours feindre impossible
Ce qu'on voudroit qui pût le devenir.*

La Comtesse ne crût point d'abord aux discours du Marquis de Savone, elle les regarda comme une terreur d'Amant delicat, à qui tout fait ombrage; & ne songeant qu'à l'affaire qui l'amenoit, elle supplia le Marquis de vouloir la presenter au Duc de Savoye. Ce Prince la reçut severement, pour mieux jôier le rôle de Souverain offensé, & luy donna même sujet de dire au Marquis, qu'il avoit mal conjecturé, & qu'un homme amoureux n'estoit pas capable de cette rigueur. Mais quelques jours après l'ayant rencontrée chez la Comtesse de Geneve sa soeur, il la mena sur une terrasse, comme pour luy en faire admirer la veuë. Le pretexte estoit bien trouvé, & cette veuë est asseurement une des plus belles qui soient au monde. Elle a pour premier objet le lac Lemane, deux ou trois petits Villages dont il est couvert, & de là s'estendant sur quelques montagnes, dont les unes sont steriles, les autres plus favorisées de la nature, & qui toutes sont chargées de pelotons de neige; elle se rabat sur les ruines d'un Arc triomphal, qui semblent n'estre demeurées dans ce païsage que pour y faire cette beau-

beauté. La Comtesse ayant fait toutes ces remarques avec un discernement judicieux, fournit au Duc le pretexte qu'il cherchoit. Une Dame moins amoureuse de sa Province que vous ne l'estes, luy dit-il, trouveroit cette perspective plus agreable que les allées de quelque bois solitaire; mais, Madame, vous n'estes pas de cét avis, & je gagerois que les Chasteaux du Comte de la Moriene vous plaisent plus que ccluy où vous estes presentement. Je me trouve bien par tout où la fortune me meine, Seigneur, re-partit la Comtesse, j'ay toujours entendu dire qu'il faut se conformer à ses caprices pour les supporter sans agitation; ainsi, Seigneur, comme jusques icy elle m'a fait connoistre que je suis née pour les Chasteaux du Comte de la Moriene, & non pas pour celuy de Thonnon, j'avouë à Vostre Altesse qu'un de mes plus grands desirs est d'obtenir d'elle un prompt retour à mes deserts. Mais, Madame, reprit le Prince, si cette mesme fortune vous faisoit quitter vos deserts pour la Cour, appelleriez-vous de ses ordonnances, & cette docilité que vous avez pour demeurer chez le Comte de la Moriene, ne l'aurez-vous plus pour demeurer auprès du Duc de Savoye. Je ne me fais jamais de chimeres, Sei

Seigneur, repliqua la Comtesse, je suis destinée à vivre avec le Comte de la Morienne, & non pas à l'honneur que vous me proposez : laissez-moy, s'il vous plaît, borner mes desirs à mon pouvoir. Vous ne sçavez pas vous-mesme où ce pouvoir s'estend, Madame, interrompit le Duc, j'en connois les effets bien mieux que vous ; & si vos desirs y sont conformes, vous aurez autant de joye d'avoir soumis le Duc de Savoye à vos charmes, que vous avez eu de pouvoir en l'y soumettant ; Vous insultez à mon infortune, Seigneur, repliqua la Comtesse en rougissant, & vous joignez la raillerie aux maux que la prison du Comte mon mary me prepare. Si vous doutez de ce que je dis, poursuit le Prince, il faut vous en donner un témoin ; & alors appellant Savone, qui se tenoit à quatre pas de là, si inquiet, & si transporté de jalousie, qu'il fut cent fois prest d'interrompre la conversation. Il luy commanda de dire à la Comtesse, ce qu'il sçavoit de son amour pour elle ; S'il n'estoit pas vray qu'il l'avoit aimée si-tost qu'il l'avoit veüe, que cét amour augmentoit tous les jours, & qu'il n'y avoit rien qu'elle ne deût se promettre de sa violence. Il estoit douloureux pour Savone d'assurer luy-mesme sa Maistresse de l'amour de son

son Rival : Il fit aussi ce qui luy fut possible pour ne point donner ce témoignage ; il dit au Duc qu'il n'avoit pas besoin que personne confirmât ce qu'il disoit, que son seul aveu valoit toutes les autoritez. Non, non, interrompit le Prince, ce n'est pas un Eloge que je vous demande, dites sincerement, & sans prologue, ce que vous sçavez de mes sentimens. Ce commandement ne souffrant point de delay, il salut parler, & dire tout ce qu'il plût au Duc de faire sçavoir à la Comtesse. Ce discours se fit avec une contrainte qui devoit en justifier le Marquis ; mais la Comtesse commençoit à le vouloir coupable, elle luy reprocha sa déference avec une aigreur sans égale. Vous deviez offrir au Duc, disoit-elle ironiquement, de me livrer vous-mesme à ses desirs, il ne vous manque plus que cét excez d'obeissance pour faire dignement vostre cour : vous m'avez porté les premieres nouvelles de l'Amour d'Amedée ; vos soupçons continuels m'assurent de sa perseverance ; & afin qu'il ne puisse ignorer que j'en sois informée, vous confirmez en sa presence ce que vous m'avez dit en particulier. Achevez, Marquis de Savone, allez apprendre au Duc les moyens dont vous vous estes servy pour surprendre mon cœur, vous devez cette confiance

0425

dence aux bien-faits d'un si bon Maître. Le Marquis alleguoit plusieurs raisons en sa défense, mais il n'avoit plus l'art de les faire recevoir : Comme on est toujours innocent quand on plait, on est toujours coupable quand on commence à déplaire. La Comtesse avoit entrepris que Savone fust criminel; & pour achever de ruiner ses affaires, Amedée eut avis que l'Empereur Sigismond estoit à Lyon, & envoya le Marquis luy faire des complimens. Ce Duc luy devoit l'erection de la Savoye en Duché, qui ne portoit que le titre de Comté, avant le voyage de cet Empereur en France en l'an 1416. Il ne pouvoit moins faire que de luy témoigner la reconnoissance par ses actions de graces; & cette commission estant une des plus honorables qu'Amedée pouvoit donner, il jetta les yeux sur son Favory pour la recevoir : Il l'auroit acceptée avec joye dans une autre saison; mais alors il la regarda comme le point fatal de sa disgrâce amoureuse, il voulut exprimer les craintes à la Comtesse, & la conjurer de les rendre vaines; Mais elle l'interrompant au premier mot; N'avez-vous point promis au Duc, dit-elle d'un ton railleur, de venir m'annoncer de sa part, qu'il a résolu de profiter de vostre absence, & que

que c'est dans ce dessein qu'il vous fait partir; Je me souviens que quand vous m'appriés son amour, vous coloriez ainsi cette declaration de quelques craintes apparentes, & je m'attens à vous voir luy servir de témoin à vostre retour de tout ce que vous me dites à vostre départ. Ha! Madame, s'écria le Marquis, vous sçavez bien dans vostre ame à quel dessein je vous declaray l'amour du Duc de Savoye, & à quel dessein je vous en fais apprehender le progrès. Je ne sçay rien, interrompit la Comtesse, sinon qu'imprudemment vous m'avez appris qu'Amedée m'aimoit, que depuis vous avez confirmé ce discours devant luy, & qu'aujourd'huy vous prophetisez vostre perte. Si je juge de la Prophetie par ce qui s'est déjà passé, cette perte prétendue est concertée avec le Duc, & vous m'y préparez comme à une chose infaillible. Un adieu si peu tendre ne devoit pas laisser le cœur de la Comtesse assez bien défendu, pour résister aux attaques du Duc de Savoye, aussi se laissa-t'il vaincre sans beaucoup de résistance; la crainte des discours du monde en fit tout le retranchement, & le Duc ne manquant ny d'expediens ny d'exemples pour dissiper cette legere frayeur, le Marquis trouva la capitulation fort avancée à son retour.

Le

0426

Le Duc suivant sa coutume luy fit l'honneur de luy confier ce grand secret ; La Comtesse m'a fort conjuré de ne pas vous le declarer, ajouta-t'il, & soit qu'elle vous croye severe sur la conduite de vos parentes, soit qu'estant exposée à vous voir plus souvent qu'un autre, elle ne veuille pas se mettre en passe de rougir devant vous, elle témoigne vous apprehender plus que tout le reste de la Cour : Mais mon cher Savone, vous estes bien mieux connu de moy que de la Comtesse, & je vous déroberois un trop grand plaisir, si je vous laissois ignorer que dans trois ou quatre jours mes desirs seront pleinement satisfaits. Le Marquis fut si troublé de ce discours, que son trouble pensa le trahir : Vous dites Seigneur, reprit-il, que dans trois jours vous possederez la Comtesse de la Moriene ? Oüy, repartit le Duc, & je la possederois déjà, si ellen'avoit prudemment jugé, que pour autoriser mes visites chez elle, il falloit feindre quelque maladie. Elle la feint au moment que je parle, mon Medecin à ordre de dire que sa vie est en danger, & ma sœur mesme attendrie de ce rapport, est la premiere à me dire, que la Comtesse est malade de déplaisir pour la prison de son mary, & que je devois au rang & au merite de cette femme une visite de con-

so-

solation, pour reparer en quelque sorte le mal que j'ay causé. Est-il possible juste Ciel ? dit le Marquis, en répondant à sa pensée. D'où vient ce grand étonnement, interrompit le Duc, aviez-vous crû cette affaire si difficile, ou la Comtesse auroit-elle eu raison, quand elle vous a crû delicat sur la pureté de vostre sang ? Non, Seigneur, repliqua Savone en revenant à luy ; mais je croyois cette conquête aussi penible qu'elle est glorieuse, & dans la passion que j'ay pour vos interets, je ne puis m'empescher d'admirer que la Comtesse vous coûte si peu. Je trouve au contraire qu'elle se fait assez valoir, repartit Amedée : un Prince de mon rang, & de mon âge, ne devoit pas trouver un moment de resistance. Quand le Ciel fait naître un homme Souverain, c'est pour regner sur tout ce qui l'approche, & je suis bien resolu à l'avenir de mettre les Dames de Savoye sur un pied plus commode qu'elles ne le sont. Le Duc passa chez la Comtesse de Geneve en achevant ces paroles, & le Marquis alla se renfermer chez luy si transporté de rage, que je ne pourrois sans crime rapporter tous les desseins criminels qui luy passerent par la teste. Il vouloit aller trouver l'infidelle Comtesse, luy reprocher sa trahison, & s'il ne pouvoit en empescher

l'ef-

0427

l'effect, la poignarder aux yeux mesme du Duc: Il vouloit l'enlever, il vouloit mourir, il vouloit pis encore; mais un reste de raison calmant toutes ces resolutions, il se tint à celle de delivrer le Comte de la Moriene, & de luy faire enlever sa femme. Ce dessein est grand à exposer icy, mais l'execution n'en estoit pas si difficile qu'on pourroit se l'imaginer. Depuis que la Comtesse devenoit traitable, on gardoit le Comte avec peu de soin; Le Duc qui se connoissoit, & qui n'avoit fait arrester cét homme que par une raison qui estoit preste à cesser, sçavoit bien qu'il ne le retiendroit pas long-temps en prison: Il n'aimoit que jusques au but ordinaire de l'Amour, & chez luy, comme dans la plus grande partie de son sexe, le dégoût suivoit de près la pleine felicité. La Comtesse logeoit dans l'appartement du Marquis, & Thonnon estoit plütoist une Maison de plaisir, qu'un lieu de défense. Le Marquis court à Turin sur un pretexte d'affaires; il parle au Comte de la Moriene, l'avertit de ce qui se passe, & luy faisant valoir le peril où il mettoit sa vie & sa fortune à sa consideration, ils convinrent ensemble des moyens qu'ils devoient prendre, & de l'azile que le Comte choisiroit. L'Officier qui gardoit le prisonnier, estoit une
des

des creatures du Marquis, son credit luy en avoit acquis un grand nombre; & cét homme entr'autres, luy devoit la vie & sa Charge. Les choses estant donc si bien disposées à Turin, le Marquis revient à Thonnon; il place des gens à une porte de l'appartement qu'occupoit la Comtesse, qui donnoit dans un jardin d'où on pouvoit gagner le Lac; il donne ordre à ces gens d'ouvrir cette porte à un signal, dont ils estoient demeurez d'accord le Comte & luy; il prend soin de faire tenir une barque preste. L'entreprise reüssit comme il pouvoit le desirer, le Comte fut tiré de sa prison, & introduit un soir secretement dans la chambre de sa femme; il luy dit qu'il estoit adverty de bonne part que le Duc avoit de mauvais desseins sur sa personne, il feignit d'estre persuadé qu'elle les ignoroit, afin de ne pas l'épouventer; & luy commandant de le suivre sans bruit, elle crût si bien reconnoistre sur le visage du vicillard qu'il vouloit estre obeï, qu'elle n'osa ny crier ny resister. Il la conduisit à la barque, & de là dans un Carosse bien escorté qui les attendoit au bord del'eau, le Marquis avoit fait placer des relais de distance en distance. Quand il crût les fugitifs assez éloignez pour n'estre plus

plus attrapez , il fut le premier à donner au Prince la nouvelle de leur fuite : Je m'estois bien douté , luy disoit-il , que vostre conquête vous coustoit trop peu pour estre assurée , la Comtesse a feint de se rendre pour tromper vostre défiance ; mais la rusée qu'elle est , ne paroissoit si docile qu'afin de faire son coup sans soupçon : elle a tiré son mary de prison , & elle s'est fait enlever par luy. Il seroit difficile d'exprimer la douleur d'Amedée à cette relation , il fit monter toute sa Maison à cheval pour courir après le Comte : Qu'on me l'amene mort ou vif , disoit-il , ce temeraire , qui après m'avoir offensé si grièvement , se sauve de mes prisons , & vient forcer la maison où je suis pour en tirer une femme qui me tenoit lieu d'ostage ; il perira , luy & tous ceux qui ont part à son crime , je ne pardonnerois pas à mon propre fils. De ces discours publics passant aux particuliers ; Ne me trouvez-vous pas bien malheureux , Savone , disoit ce Prince à son Favori , de perdre cette femme la veille du jour où sa possession m'est assurée ? Demain , mon cher Marquis , demain mes desirs auroient esté satisfaits , elle y avoit consenty , & nostre moment estoit pris pour cette heureuse entre-veuë. Ne voyez-vous pas , disoit le Marquis , qu'el-

le

le n'y consentoit que parce qu'elle sçavoit que ce consentement seroit inutile ? Ha ! Savone , s'écrioit le Duc , elle y consentoit de bonne foy ; je me connois aux mouvemens du visage , la Comtesse n'aimoit véritablement , & je jurerois qu'on l'enleve sans sa participation , si vous avez pû voir avec quelle tendresse elle recevoit les assurances de ma passion , & me faisoit des sermens de la sienne. Ces paroles touchoient le jaloux Marquis jusques à l'ame , il avoit besoin de toute son ambition pour ne pas éclater , & si l'estat où il voyoit son Rival n'eust moderé son dépit , il n'y avoit point d'extrémité dont il n'eût esté capable. Cependant ceux qui couroient après le Comte , le joignoient contre la pensée de Savone : Il estoit arrivé un desordre à l'equipage , le Carosse avoit versé ; & la Comtesse qui ne quittoit Thonnon qu'avec un regret extrême , avoit si bien contrefait la malade , & la delicate , que toutes les frontieres estoient fermées au Comte avant qu'ils pût en joindre aucune : Ils furent arrestez sur celles du Dauphiné , où le Comte avoit choisi sa retraite. Quand il apprit que les Gardes du Duc le cherchoient , il se retrancha dans son hostellerie , resolu d'y perir , plustost que de se rendre. Ces gens qui avoient ordre de le ramener

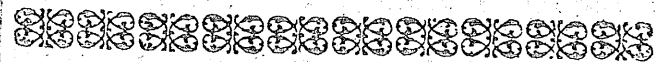
mort

0429

mort ou vif, ne l'épargnerent pas; ils le
 ferrerent de si près, qu'il perdit tout es-
 poir de s'échaper; & les cœurs consom-
 mez dans une grande stoïcité, tenant un
 peu du barbare, le Comte prit une reso-
 lution digne de sa haine pour Amedée,
 & de la ferocité de son humeur. Il poi-
 gnarda la belle Comtesse, & se poignar-
 da luy-mesme un moment après. Que le
 lecteur s'imagine, s'il luy plait, le trans-
 port du Duc à cette triste nouvelle. Il
 fit, & il dit des choses peu conformes à
 sa dignité; mais le dernier point de son
 desespoir fut d'apprendre que c'estoit le
 Marquis de Savone, ce Favory si cher,
 qui luy avoit fait cette trahison. Il estoit
 échappé des reproches au Comte pendant
 le voyage, qui avoient fait deviner la ve-
 rité à la Comtesse. Elle l'avoit écrite
 dans une tablette, qui fut trouvée sur elle
 après sa mort, & qu'elle esperoit faire
 tenir au Duc à la premiere occasion. Ce
 Prince trahy fit pour satisfaire sa ven-
 geance, tout ce qu'une juste fureur ac-
 compagnée d'un pouvoir absolu, peut
 faire executer. Il fit poignarder le Mar-
 quis; il confisqua le Comté de la Mo-
 riene, & le joignit à son Domaine; &
 cet accident l'ayant dégoûté du monde,
 il laissa le gouvernement de son Etat à
 son fils Charles, qu'il maria à la Princesse
 de

de Chipre, & se retirant dans la solitude
 de Ripaille, il y demeura jusques à son
 exaltation à l'Anti-Pontificat. Pendant
 cette retraite il fit des memoires en for-
 me de recollection, dont nous avons tiré
 cette aventure. L'Histoire generale se
 contente de dire qu'Amedée eut quel-
 que déplaisir secret qui le contraignit à
 se retirer du monde, & n'entre point
 dans le détail de ce déplaisir. Nos Anna-
 les Galantes suppléent à son défaut com-
 me elles ont fait en plusieurs autres occa-
 sions: elles porteroient mesme leur re-
 cherche plus loin, s'il leur estoit permis:
 Un Anti-Pape de l'humeur de ce Duc, est
 tout propre à nous fournir des matieres
 rares; mais comme dit le Proverbe Ita-
 lien,

*Al negozio del Cielo,
 Se bastava gli Angeli.*



HISTOIRE XII.

Dom Pedre & Agnés de Castro.

Nous sommes en train de parler des
 effets impreveus de l'Amour, il faut
 satisfaire le caprice de nostre genie. Dom
 C Pe-

0430

50 A N N A L E S

Pedro, ou pour parler à nostre maniere, Dom Pedre, Prince Portugal, fils de Dom Alphonse, estoit à peu près contemporain d'Amedée, le Roy son pere s'estoit remarié en secondes nopces à une femme qui le gouvernoit absolument. Le Prince n'en obtenoit aucune grace, qu'il ne deût à sa complaisance pour la Reyne; & pour dernier excez de tyrannie, elle pretendoit le contraindre à épouser une fille nommée Leonor, qu'elle avoit eu de Jacques d'Arragon son premier Epoux. Cette Princesse estoit bien faite; & si Dom Pedre n'avoit pas regardé la nécessité de l'aimer, comme une loy, peut-estre qu'il l'auroit aimée; mais un Amour de commande naist difficilement dans une ame heroïque. Dom Pedre avoit les inclinations grandes, & le courage élevé, il ne pouvoit ployer sous les ordres de la Reyne, & plus on vouloit luy donner de sympathie pour la Princesse Leonor, plus il sentoit d'aversioin. Il avoit une Nourrice veuve du Marquis de Castro, qui avoit quelque pouvoir sur son esprit. Dans tous les Pays de delà les Monts, on cherche autant la naissance dans les Nourrices des Princes, que les qualitez naturelles: On craint que les inclinations ordinaires d'une femme de bas lieu ne se communiquent avec le lait; & je

ne

GALANTES. V. P. 51

ne sçay si cette crainte n'est pas judicieuse. La Reyne comble la Marquise de caresses & de presens, la conjure d'employer son credit auprès du Prince pour le porter à ce qu'on desiroit de luy: mais qui ne sçait que le sort se plaît à ruiner les desseins de la prudence humaine? Les moyens que la Reyne avoit imaginé pour réussir dans sons entreprise, y servirent d'obstacle. La Marquise avoit une fille nommée Agnés, qui estoit une tres-jolie personne. Le Prince l'avoit regardée sans attachement, tant qu'il ne l'avoit veüe qu'en passant; mais la commission que la Marquise avoit reçeuë de la Reyne demandant des entretiens frequens, cette femme attira si souvent Dom Pedre chez elle, qu'il devint amoureux d'Agnés. Ce qu'il avoit succé du sang de la mere, s'élevoit dans son cœur en faveur de la fille, & l'amour s'établissant sur une sympathie si naturelle, fut violent dès ses commencemens. Le Prince ne pût le sentir sans le declarer: les termes dont il se servit n'offensoient pas la jeune Castro, & comme il estoit aimable par sa personne, il n'eut aucune peine à mettre Agnés en disposition de l'aimer; mais elle redoutoit l'humeur de sa mere. C'estoit une femme attachée par un veritable zele, à la Maison Royale; elle n'auroit

C 2

par

pas voulu voir monter sa fille sur le Thrône aux dépens du moindre differend entre le Roy & son fils, & n'ayant pas d'ailleurs l'esprit confiant, Agnés estoit persuadée qu'elle regardoit la passion de Dom Pedre d'un meschant côté. Elle presente ces choses au Prince, & bien que tres-disposée à l'écouter favorablement, le conjure de ne plus luy tenir de pareils discours. Ces sortes de conjurations sont toujours sans effet; un Amant n'aime jamais plus que quand on pretend le convaincre qu'il ne devoit pas aimer: La passion du Prince augmente par cette difficulté; mais pour l'accommoder à la prevoyance d'Agnés, qu'il jugeoit bien n'estre pas sans fondement, il resolut de feindre d'aimer la Princesse d'Arragon, avec cette condition toutesfois, que tout ce qu'il seroit forcé de dire à Leonor, seroit reçu d'Agnés comme s'il le disoit à elle-mesme, & que les progrès qu'il feroit sur le cœur de la Princesse, seroient mis en compte sur celui de la jeune Castro. Cette resolution prise, & ces conditions arrestées, Dom Pedre feint de se rendre aux conseils de sa nourrice; Le Roy & la Reyne charmez de ce changement, avancent toute la Maison de la Marquise, & font mille presens à la jeune Agnés. C'estoit une gloire rare pour

l'A-

l'Amour de seduire par des Amans de cet âge, la penetration de deux femmes habiles & interessées, & d'un Roy consommé dans l'art de regner; mais ce qu'il y avoit de plus réjoüissant, c'estoit l'aveuglement de la Princesse d'Arragon, qui se trouvant assez aimable pour estre aimée, & recevant du Prince les mesmes marques d'amour qu'il auroit données à la jeune Castro, s'il l'avoit osé, faisoit des loix de reconnoissance à sa Rivale sans y penser. Un soir qu'en la presence d'Agnés, ce Prince demandoit un baiser à Leonor avec un empressement qui pensa le luy faire obtenir: Tout beau, Madame; s'il vous plait, s'écria la jeune Castro, vous ne songez pas à ce que vous faites, il y a plus de gens que vous ne pensez qui prennent interest à vostre conduite, & vous répondrez de ma vertu, si vous dispensez la vostre à des choses indignes de son austerité. La Princesse qui ne sçavoit pas les conventions du Prince avec Agnés, luy demanda toute surprise, par quelle raison elle estoit garante de sa vertu; Ne sçavez-vous pas, Madame, repartit Agnés, que les personnes élevées dans un rang éminent, doivent servir d'exemple à celles qui naissent au dessous? Je vous regarde comme mon modele, & si j'avois un

C 3

A-

0432

Amant, je croirois pouvoir faire impunement avec luy tout ce que je vous verroy faire avec le Prince. Helas ! vous le pouvez, repartit la Princesse ingenuement, je ne blâme jamais dans les autres ce que je pratique, & je ne croy pas faire tant de chemin vers la complaisance, que je ne puisse estre suivie de toutes les femmes. Le Prince n'avoit osé se mêler à cette conversation, il ne sçavoit d'abord ce qu'Agnés vouloit dire, & depuis qu'il l'eust compris, il craignoit de découvrir son secret en la contre-disant : mais lors qu'il vid la question décidée si favorablement pour luy, par la bouche mesme de la Princesse, il fit un cry d'acclamation, la loua de ce qu'il appelloit son équité, & depuis ce jour, Leonor ne faisoit rien pour satisfaire aux ordres de la Reyne, que Dom Pedre n'exigeât de la tendresse d'Agnés : S'il recevoit un billet obligant de la Princesse ; Voila, disoit-il à la jeune Castro, comme Leonor prétend que vous écriviez à vostre Amant. Si la Princesse luy donnoit un brasselet, Vous pouvez vous apprester Agnés, disoit le Prince, à gratifier vostre Amant de cette faveur, la Princesse vous en fait la loy, & vous luy feriez une injure si vous refusiez de l'imiter. L'abusée Princesse confirmoit tout ce que le Prin-

ce

ce avoit avancé, & Dom Pedre abusant de son erreur, luy faisoit impitoyablement prononcer des Arrests contre elle-mesme : Mais ce jeu d'Amour estoit trop divertissant pour estre durable. Dom Pedre avoit fait des Vers pour Agnés sous le nom de Leonor, qu'il avoit resolu de donner en effet à la Princesse, quand Agnés les auroit veus : Il oublia cette derniere resolution, & malheureusement ces Vers estoient tombez de la poche d'Agnés & revenus à Leonor par des mains étrangères, avant que le Prince les luy eust donnez. Elle crût d'abord les avoir perdus, & r'appelloit sa memoire pour tacher à s'en souvenir, quand le Prince vint la soulager de cette peine, en les luy apportant. Il les avoit trouvez dans ses habits, en cherchant quelques autres papiers ; & croyant qu'il estoit toujours temps de faire son present, il apportoit ces Vers à Leonor, comme s'il n'eust fait que de les achever. La Princesse rougit en les reconnoissant, & sçachant par les gens qui les avoient trouvez, qu'ils estoient sortis de la poche d'Agnés ; Vous me feriez plaisir, Seigneur, dit-elle au Prince froidement, de ne donner qu'à moy, ce qui n'est fait que pour moy. Dom Pedre assura Leonor, qu'il luy avoit obeï par avance, & que ces Vers

C 4

n'a-

n'avoient esté veus de personne. Cette perseverance acheva d'irriter la Princesse, elle passa dans la chambre de la Reyne sa mere, & luy conta ce qui venoit de luy arriver. L'habile Reyne y trouva des matieres de soupçon, que le peu d'experience de Leonor n'avoit pas penetrés : Il y avoit un las d'amour aux Vers d'Agnés, qui n'estoit pas à ceux de Leonor, & le nom de cette Princesse estoit écrit d'une autre écriture dans les uns que dans les autres. Il n'en falut pas davantage pour persuader la Reyne de la verité : Elle envoya chercher le Prince, luy dit qu'il s'adessoit mal pour conter ses douceurs, que la Marquise de Castro & sa fille avoient trop bon sens pour contribuer à sa desobeissance; que c'estoit par les ordres exprés du Roy, que la jeune Agnés avoit feint d'écouter ses protestations, & que pour preuves de ce qu'elle disoit, Agnés avoit remis dans les mains du Roy ce mesme jour les derniers Vers qu'il avoit fait pour elle. Cette ruse réussit comme la Reyne pouvoit le souhaiter, le Prince rougit, & disant qu'il ne croyoit pas la jeune Castro capable de cette perfidie, il tomba tacitement d'accord de ce qu'on vouloit sçavoir. La Reyne persuadée que la Marquise l'avoit trahie, avertit le Roy des desseins ambitieux dont elle la

soup-

soupponnoit; on défend l'entrée du Palais à la mere & à la fille, & sur ce que Dom Pedre murmuroit de cette défense; on pousse la rigueur jusques à luy interdire la liberté de les voir chez elles. Ce jeune Amant connoissant alors le tour qu'on luy avoit fait, jura de s'en venger quelque jour, menaça la Reyne en presence du Roy, & cessa de voir Leonor. Mais tout cela ne satisfaisoit pas la Marquise de Castro, elle estoit née pour la Cour, & ne pouvoit souffrir d'en estre privée. Elle écrit à la Reyne, luy proteste que les deux Amans l'ont deceuë la premiere; & pour marque de ce qu'elle dit, promet de les épier, & de rendre un compte fidelle au Roy de tout ce qui se passeroit. Cependant le Prince ne pouvoit vivre sans voir Agnés, il ne manquoit pas de confidens affectionnez qui rendoient ses lettres, & qui en retiroient des réponses. Ce soulagement seroit grand, pour qui n'auroit pas esté plus heureux, mais en amour toutes les descentes sont des cheutes. Il s'avise que la maison de la Marquise de Castro donnoit sur les murailles d'un Parc, qui joignoit les parterres du Palais, & se souvint que l'appartement d'Agnés avoit ses venès de ce costé-là. Il avertit sa Maistresse de cette commodité, & se pourvoyant d'une

0434

échelle de corde, il sortoit tous les soirs de sa chambre quand les gens estoient endormis, & se rendoit sans autre suite qu'un Officier qui couchoit dans sa garderobe, sous les fenestres de son Agnés. Ils faisoient des conversations tendres, & si tendres mesme, que le confident des entreveuës jugeant qu'elles pourroient estre plus heureuses pour son maistre, résolut de leur donner la dernière perfection. C'estoit un vieux routier, auquel il estoit passé plus d'une affaire par les mains. Il comprenoit que les desirs du Prince s'esteindroient en se rassasiant, & sçachant que ces desirs déplaisoient au Roy, il jugea qu'il serviroit l'Etat & son Maistre à la fois, s'il pouvoit conclure les conférences. Il se munit d'une seconde échelle, la cache dans une palissade proche des fenestres d'Agnés, & une nuit qu'il remarqua dans les discours de l'Amante, que la conjoncture estoit favorable pour les entreprises: Que sert Seigneur, dit-il au Prince, de perdre le temps en entretiens, quand vous pouvez mieux l'employer? Montez la haut, ajoûta-t'il en plantant son échelle, & contez vos raisons de plus près. Le conseil estoit tentatif, & la fenestre estoit tres-basse, le Prince fut aussi-tost au haut de l'échelle que l'officieux conseiller eut cessé de par-

parler; Agnés qui estoit sage, & qui n'ayant pas preveu cette attaque, ne pouvoit la recevoir sans frayeur, gagne une chambre prochaine, de cette chambre une salle, & d'une salle le degré. Le Prince la suivoit d'aussi près qu'il pouvoit; mais comme il ne sçavoit pas les estres de la maison, & que la fugitive avoit quelques pas d'avance, il y avoit toujours une chambre entre luy & elle. La jeune Agnés auroit sans doute accourcy la distance; elle commençoit déjà à craindre que le Prince ne se blessât dans l'obscurité, & comme si le degré avoit esté la borne de sa timidité, elle s'apprestoit à revenir sur ses pas; mais elle en fut empeschée par sa mere, & par la Princesse d'Arragon. La Marquise qui ne croyoit point les desirs du Prince legitime, & qui jugeoit quand ils l'auroient esté, qu'il n'estoit pas en pouvoir de les executer, avoit tenu la parole qu'elle avoit donnée à la Reyne. Elle avoit si bien épié les Amans, qu'elle avoit découvert leurs entretiens nocturnes: elle en avoit donné des avis fidelles, Leonor se faisant un plaisir d'Amante outragée, de reprocher la perfidie au perfide, avoit obtenu de la Reyne la permission de venir coucher secretement chez la Marquise, & de faire ce qu'en commun prover-

be on appelle, prendre le Galant sur le fait. A une apparition si peu attenduë, Agnés fit un cry, & voulut courir où estoit le Prince pour la luy épargner; mais sa mere l'arrestant fierement, la poussa vers une chambre prochaine. Il se fit un vent en ouvrant la porte de cette chambre qui souffla le flambeau de la Marquise: elle craignit que sa fille n'échapât pendant cét intervalle, & voulant surprendre le Prince, qu'elle ne croyoit toutesfois que dessous la fenestre, elle faisoit Agnés, & ne voulut point la quitter qu'on n'eust apporté de la lumiere. Leonor se fiant bien à la Marquise du soin d'arrester la jeune Castro, se glisse sans bruit dans la chambre d'où elle avoit veu sortir sa Rivale. Le Prince y estoit parvenu à la clarté sombre d'un peu de Lune qui commençoit à se lever, & prenant Leonor pour celle qu'il poursuivoit, il se jette à elle, la serre entre ses bras avec toute l'ardeur d'un jeune homme fort amoureux: Ma chere Agnés, disoit-il à la Princesse, pourquoy vous dérobez-vous à mes transports; n'en connoissez-vous pas toute la pureté. Je vous jure Agnés, & je prens le Ciel à témoin de ce serment, que j'ay toujours eu le dessein de vous mettre un jour la Couronne de Portugal sur la teste. Soulagez cette

at-

attente de quelque douceur, confiez-vous à la foy d'un Amant qui vous adore: Vous n'ignorez aucun de mes sentimens, les tromperies que j'ay faites à Leonor, la maniere impitoyable dont je l'ay fait servir de couverture à mon amour pour vous, & le peu d'avantage que j'ay retiré des erreurs, vous ont montré mon ame toute entiere. La pureté des intentions du Prince le rendoit entreprenant, il interrompoit ses discours de quelques petits emportemens, & il estoit si resolu de faire Agnés Reyne de Portugal, qu'il eut sans doute anticipé sur l'ordre des temps, si la Marquise ayant fait rallumer son flambeau, ne fust entrée dans la chambre. Il est difficile d'exprimer quel étonnement fut le plus grand, ou celui de la Princesse aux discours du Prince; ou celui de la Marquise, à la veüe de Dom Pedre, qu'elle jugea plus heureux qu'il ne l'estoit; ou celui du Prince à l'apparition de la Princesse, & de la Marquise. Ils furent quelque temps sans pouvoir parler; mais enfin la vieille Castro recouvrant la parole la premiere: Quoy? Seigneur, dit-elle au Prince, il peut estre vray que vous souillez ainsi l'honneur d'une femme qui vous a donné vostre premiere nourriture? C'est là, Seigneur, la recompense que je reçois

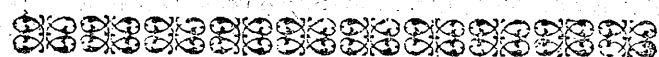
de

de vous avoir élevé dans mon sein avec tant d'amour. Ha! Seigneur, aurois-je dû m'attendre à me voir traiter de cette sorte par le Prince Dom Pedre, & par le fils du grand Roy Alphonse? J'estois donc la victime de ses passions secretes, traistre, adjôta la Princesse, je te servois de commodité, & c'estoit pour aimer Agnés plus seurement, que tu feignois d'aimer Leonor? Le Prince jugeant à cette seconde charge, que la partie estoit trop forte pour estre soustenuë, abandonna le champ de bataille, & regagnant son échelle en diligence, se déroba aux reproches de ces deux femmes irritées. Cette aventure fit tout le bruit à la Cour qu'on devoit attendre de la fureur de la Reyne, & de l'empire qu'elle avoit usurpé sur l'esprit du Roy. Les promesses que Dom Pedre croyoit avoir faites à la jeune Castro, & que Leonor rapportoit, blessant l'autorité du Roy, il n'y eut sorte de reprimendes aigres qu'elles n'attirassent au Prince; les apparences d'amour dont il avoit abusé la Princesse d'Arragon, offensant le sang Royal dont elle estoit sortie, pouvoient les murmures & les menaces de la Reyne jusques à l'excez: elle faisoit sonner les conséquences de cét outrage, & vouloit qu'on le reparât par un prompt maria-

riage, ou qu'on luy permit de se retirer avec sa fille sur les terres d'Arragon. La Marquise mesme que sa condescendance aux desirs de Leonor avoit remise en grace, tenoit sa partie, & demandoit un mary pour sa fille, disant qu'elle n'en devoit plus attendre que de la bonté du Roy après ce qui s'estoit passé. Le Prince se deméloit de tout ces embarras comme il pouvoit, il faisoit tantost le fier & tantost le soumis, menaçoit de tout entreprendre pour maintenir sa liberté, & cependant demandoit quartier pour obtenir quelque repos. Le Roy voyant que le desordre croissoit, & que plus on s'opposoit à la passion de Dom Pedre, plus elle sembloit violente, crût devoir en arrester le cours par la mort d'Agnés. Elle mourut, disoit la Reyne, de la petite verole, mais selon les meilleurs Autheurs, elle fut empoisonnée; Il est aisé de concevoir la douleur de l'amoureux Dom Pedre à ce tragique accident; il pensa se vanger sur tout ce qu'il soupçonnoit de l'avoir causé, & son pere estant mort dans cette conjoncture, ce fut de là que nâquit cette haine irreconciliable des Maisons Royales d'Arragon & de Portugal. Dom Pedre luy sacrifia dix années de guerre, & répandit tant de sang pour apaiser les manes de son Agnés, qu'il en au-

0437

auoit merité le surnom de cruel, si la douceur des suites de son regne n'auoit justifié les commencemens.



HISTOIRE XIII.

Histoire de la belle Agnés, ou la Comtesse de Pontieuve.

IL y eut une autre Agnés qui vivoit à peu près dans le meime temps, qui n'est pas moins fameuse dans l'Histoire de France, qu'Agnés de Castro l'est dans l'Histoire de Portugal. Elle estoit maîtresse de Charles VII. qui posseda la Monarchie Françoisse depuis l'année 1422. jusques en 1461. Les troubles qui sont arrivez sous ce Regne ne sont pas de mon sujet, assez d'Autheurs ont écrit l'usurpation des Anglois & les proüesses de la Pucelle; je ne veux parler que des Galanteries de la belle Agnés. Le Dauphin de France, connu depuis sous le nom de Louis XI. supportoit avec beaucoup d'impatience, le pouvoir que cette femme auoit acquis sur l'esprit du Roy son pere. Il n'agissoit que par ses conseils; il luy donna le Comté de Pontieuve, qui auoit esté jusques alors l'appana-
ge

ge des cadets de la Maison Roayle, & toutes les graces du Royaume passoient par ces mains. Elle en faisoit une grande part au Dauphin, & elle n'oublioit rien pour vaincre la mauuaise volonté qu'il auoit pour elle; mais les presens du Roy auoient une qualité empoisonnée pour le Prince, quand il les receuoit de la main d'Agnés. Il auoit tenté plusieurs moyens de la détruire, dont aucun n'auoit réussi; il s'auisa d'un nouveau qu'il jugea plus infailible: Il auoit un Favory nommé Chabannes, Comte de Dammartin, qui estoit le jeune Seigneur de la Cour le mieux fait, il se met en teste de le faire aimer d'Agnés; il connoissoit l'humeur delicate de son pere, & il ne doutoit point qu'il ne perdist la Comtesse, s'il la conuainquoit auprès du Roy de quelque infidelité. Il communique son dessein au Comte, & le conjure de n'y pas resister. Cette proposition luy sembla d'abord dangereuse: il demande au Prince quel secret il scauoit pour le garantir de la colere du Roy, s'il arriuoit qu'il le soupçonât de vouloir seduire sa Maistresse. Le Sacrifice que vous luy ferez de cette conqueste, repartit le Prince: Nous luy dirons que cette femme vous poursuit depuis tres-long-temps, que la crainte de vous rendre porteur de mauuaises nou-
vel-

0438

velles, vous a toujours empesché de luy declarer l'infidelité de sa Maistresse, & que vous avez crû lasser ses poursuites par vos froideurs; mais que vous appercevant que ce qui devoit esteindre son feu ne fait que l'irriter, vous croyez qu'il est de vostre devoir de l'avertir de ce qui se passe. Prevenu comme il l'est de la probité d'Agnés, doutera du rapport; vous luy demanderez quelle preuve il souhaite que vous luy en donniez, & alors toutes celles que vous aurez eues, & que vous espererez encor, deviendront des suites de ses ordres. A ces conditions Chabannes s'engagea à ce que le Prince desiroit de luy: Il avoit un Valet de chambre nommé Sainte Colombe, dont l'experience estoit éprouvée, il luy fait ouvrir la Scene avec Mortaing Demoiselle de la Comtesse, & la confidente de tous ses secrets. Sainte Colombe contrefait le mourant & le passionné, il sçavoit ce role par cœur; Mortaing se picquoit d'humanité pour les souffrances d'autruy. Ils parviennent aux protestations & aux promesses, & la confiance de l'Amante suit de prés les assurances de l'Amant. Quand Sainte Colombe vid les choses dans l'estat où il les avoit demandées, il declare à Mortaing l'amour du Comte pour la Comtesse, & pour luy

luy faire agréer la proposition de servir son maistre; Voy-tu, chere Mortaing, luy disoit-il, outre l'utilité que nous pourrions retirer de ce commerce, c'est l'unique moyen d'entretenir le nostre, tout se découvre tost ou tard, si ta Maistresse vient à t'appercevoir de nostre amour, ce qui ne peut manquer d'arriver, elle ne te pardonnera jamais, ce qu'elle regarde à present comme un crime; car, Mortaing, ce n'en est pas un que d'aimer un Roy, on n'en est que plus estimée des hommes, & je croy mesme qu'on n'en est guere plus coupable devant Dieu. Les Rois luy sont si chers, que je pense qu'il reçoit bien tout ce qui luy vient de leur part; mais nous autres personnes du commun, nous ne devons pas esperer de jouir du Privilege des Grands, & nous n'obtiendrons jamais l'indulgence de la Comtesse, si nous ne la mettons sur le pied d'en avoir besoin pour elle-mesme. Mortaing goûte les raisons de Sainte Colombe, & ce mesme soir en deshabillant la Maistresse, elle la met adroitement sur les portraits des gens de la Cour. Il n'y en eut aucun qui échappât à cette censure secreta: Mais quand ils vinrent à ce luy de Chabannes; Ha! pour celuy-la, Madame, s'écria Mortaing, nous ne pouvons en dire que du bien; je vis jamais un

un homme si parfait, & je ne souhaiterois d'estre belle & d'estre grande Dame, que pour l'aimer sans extravagance. Agnès n'estoit que trop bien persuadée de ce que luy disoit sa Demoiselle; les belles qualitez de Chabannes n'avoient pas échappé à sa penetration, & il y avoit long-temps qu'elle luy faisoit des avances de minauderies; mais comme les gens attachez à Monsieur le Dauphin avoient peu de commerce avec les Maistresses du Roy, le Comte de Dammartin n'avoit point remarqué les pièges obligeans qu'on luy tendoit. Nostre Comtesse en avoit conçu un dépit qu'elle prenoit pour une haine veritable, elle détourne la teste au nom de Chabannes, & interrompant l'éloge qu'en faisoit Mortaing; Ne nommez jamais cet homme devant moy, luy dit-elle, je le hay plus que la mort. Ces paroles imposèrent un profond silence à nostre intrigante; elle se retira dans sa chambre, toute confuse, & le lendemain elle avoit impatience de voir Sainte Colombe, pour luy dire de ne la charger plus de telles commissions. Sainte Colombe vint apprendre à son Maistre le mauvais succez de l'ambassade; le Comte en fut surpris, il ne se souvenoit point d'avoir rien fait qui eust dû luy attirer la haine de Madame de Pon-

tieu-

tièvre; il ordonne à Sainte Colombe d'obliger Mortaing à découvrir la cause de cette averfion. Mortaing fait une seconde tentative à la priere de son Amant, mais elle reüffit pas mieux que la premiere; la Comtesse avoit regret à ses cœlades perduës, elle ne pouvoit en pardonner la perte au Comte de Dammartin. Cette opiniafreté le picqua, il n'estoit pas accoustumé à la haine des Dames, il commence à faire par vanité ce qu'il n'avoit entrepris que par condescendance aux volontez du Prince. Le Roy estoit alors à Tours, où il avoit resolu de passer l'hyver. L'heureux acheminement à l'entier recouvrement du Royaume, mettoit la Cour dans une disposition à la joye; on n'y parloit que de plaisirs & de rejoüissances: Madame la Dauphine, fille du Roy d'Escoffe, & femme du Dauphin, estoit jeune & belle, & aimoit les divertiffemens; la Reyne, sans vouloir rien de positif, vouloit tout ce que les autres vouloient; & le Dauphin faisant trêve avec son inquietude naturelle, sur l'espoir de sa prochaine vengeance, estoit plus sensible à la joye qu'il n'avoit accoustumé de l'estre. Chabannes profite de ces conjonctures favorables; il dançoit bien, il avoit l'art de se mettre galamment, il attaque la haine

pre-

pretenduë d'Agnés par tant de costez, qu'il la fit appercevoir, que ce qu'elle croyoit une averfion veritable, n'estoit qu'un dépit obligeant. Le Comte fit cette distinction presque aussi-tost que la belle Comtesse, & par une ruse d'Amant expérimenté, il faisoit autant de pas vers la froideur, qu'il remarquoit qu'on en faisoit vers l'empressement. Il connoissoit la foiblesse du sexe d'Agnés, il ne veut jamais rien si fortement que ce qu'on luy refuse: Quand il observoit que la Comtesse le regardoit avec attention, il tournoit le visage d'un autre costé; si elle le recevoit dans sa conversation, & qu'elle la tournâ sur l'Amour, pour pressentir les dispositions de son ame, il ne parloit que de la tiedeur de son temperament, & de la peine qu'il auroit à aimer quelque chose. Tant de ruses eurent leur effet; & un soir que toute la Cour estoit chez Madame la Dauphine, & que Chabannes à son ordinaire avoit évité plusieurs fois les regards de la belle Agnés, elle le cantonna proche d'une table sur laquelle il y avoit un miroir, & feignant de raccommoder quelque chose à sa coëffure, elle luy demanda d'où venoit qu'il fuyoit ainsi les regards des Dames; Je crains de vous montrer l'objet de vostre haine, Madame, luy dit-il, & je

je respecte de vous jusques à vos injustices. Agnés rougit à cette réponse, & se souvenant de ce qu'elle avoit dit à Mortaing, elle avoit impatience d'estre à son appartement pour apprendre par quelle raison cette fille alloit ainsi redisant au Comte de Dammartin ce qu'elle luy confioit. Elle la fit appeler si-tost qu'elle fut rentrée, & luy reprochant la legereté de sa langue, dans les termes les plus injurieux qu'elle pût choisir, elle luy commanda de luy dire naïvement ce qui l'avoit obligée à cette foiblesse. Mortaing qui croyoit la haine de sa Maistresse pour le Comte, aussi violente qu'elle la luy avoit témoignée, s'imagina d'avoir fait grand crime, en recevant les propositions de son amour. Elle se jette aux pieds de la Comtesse, & luy racontant ce que Sainte Colombe luy en avoit dit, elle la conjura de luy pardonner la faute qu'elle avoit faite en l'écouter, & luy jura qu'elle n'y retomberoit jamais. Il n'y a point de mal à cela, dit Madame Agnés en se radoucissant, le crime est de me l'avoir celé; ne me faites plus de ces secrets-là une autrefois, je veux sçavoir tout ce qui se passe dans ma maison: Helas! Madame, repartit Mortaing toute tremblante, je n'osois vous en parler; car vous me disiez que vous haïssez si fort

fort le Comte de Dammartin. Oüy sans doute je le hay, repartit Madame de Pontieuvre, mais cela n'empesche pas que je ne sois bien-aïse d'apprendre qu'il m'aime; c'est un moyen d'exercer ma vengeance: demandez à son Valet de chambre le progres de cét amour, & m'en rendez compte; sur tout gardez-vous bien de luy dire que je le demande; car il m'est de consequence qu'il l'ignore. Mortaing promit de garder le secret; mais elle ne pouvoit plus rien cacher à Sainte Colombe, Chabannes fut informé de tout, & quelques jours après s'estant trouvé d'un Jeu chez la Reyne, où les hommes alloient demander aux Dames un secret, & faisoient une galanterie en Vers, sur le secret qu'on leur avoit dit, il vint demander celuy de Madame de Pontieuvre. Quand on a tant d'égards pour la haine des gens, luy dit-elle, on tâche à la faire cesser. Un homme prudent ne fait rien sans ordre, Madame, repartit Chabannes; mais je tiens le vostre pour donné; & sur cette pensée il fit des Vers que le Roy, qui n'en sçavoit pas le veritable sens, fit mettre en Air, & luy & toute sa Cour ne chantoient autre chose. Les voicy rendus à nostre maniere d'écrire.

CHAN-

C H A N S O N.

*J E ne suis point Pilote temeraire,
Selon les vents je mets ma Barque en mer,
L'Amant qui n'est pas seur de plaire
Vainement se laisse charmer.
Il faut éviter, quand on aime,
Les perils d'un cœur égaré,
Le prudent Laboureur ne sème
Que dans le champ bien préparé.*

Le Dauphin qui s'estoit apperceu que Madame Agnés avoit parlé bas au Comte, impatient de sçavoir ce qu'elle luy avoit dit, le mena faire un tour d'allée au clair de la Lune, pour le luy demander. Nous triomphons mon Prince, luy dit le Comte en soûriant, la Dame est reduite à parler, il ne tiendra bien-tost qu'à nous de luy répondre: Hastez-vous donc de le faire, Chabannes, repliqua la Prince, je vous devray toute la tranquillité de mon ame, si je vous dois la perte de cette femme. Mais sur tout n'allez pas faire l'Amant respectueux, dites qu'après la declaration qu'on a faite de vous hair, il faut de grandes preuves pour vous assurer du contraire: demandez des lettres emportées, feignez qu'elles sont de vostre goust, & poussez promptement l'in-

D

tri-

0442

trigue à une assignation amoureuse. Vous pouvez dire que vous ne demandez cette grace que comme une marque de confiance, & jurer mesme si on le veut, que vous n'en abuserez point. Il ne s'agit pas des faveurs de la Belle, il s'agit seulement de l'apparence de les obtenir. A des conseils si instructifs, le Dauphin joignoit des occasions favorables, il obligeoit la Dauphine à mettre la Comtesse de ses parties, afin, disoit-il, de faire sa Cour au Roy, & y conduisant Chabannes, il inventoit des pretextes specieux de separer la compagnie, en sorte qu'il se passoit peu de jours où il ne ménageast un entretien particulier entre Madame Agnés & le Comte de Dammartin. Ces commoditez produisirent un effet auquel le Prince ny Chabannes ne s'attendoient pas: La Comtesse estoit une des plus belles personnes du monde, & le Comte estoit dans un âge où les rôles d'indifferent ne conviennent guere. Il s'apperçeut qu'on ne se mocque point de l'Amour impunement, & ne pensant que feindre, il sentit qu'il disoit vray. Cette connoissance apporta un grand changement dans ses maximes, il devint discret lors qu'il avoit plus de matiere d'indiscretion, & le Prince n'apprenoit plus de luy que des cruautés de Madame Agnés. Mais d'où vient

ce caprice? luy disoit le Dauphin, il me semble qu'elle alloit si droit au precipice que nous luy creusions, qui peut l'en avoir détournée? Elle a sans doute reconnu nostre ruse, repliquoit le Comte; les Dames qui ont eu quelques affaires en leur vie, demélent aisement les apparences de l'Amour, d'avec l'Amour veritable. Cela est estrange, interrompit le Prince avec emportement, que cette femme n'ait jamais eu de fidelité que quand j'ay besoin qu'elle en manque; je scay dix hommes de la Cour qui ne vous valent pas, qu'elle a honorez de ses faveurs: Ils avoient plus de mérite ou plus d'amour que moy, repartit Chabannes en souriant. Mais, mon Prince, poursuivoit-il finement, puis que vous avez tant d'assurances de l'infidelité de la Comtesse, quel besoin avez-vous que je me contraigne plus longtemps à feindre de l'aimer? l'intrigue qu'elle a eue avec un autre ne seroit-elle pas aussi criminelle envers le Roy, que si j'en estois le Heros? Ces gens-là, sont des lasches, reprit le Prince, ils n'osent declarer la verité, ils craignent d'échoüer contre la faveur d'Agnés: & d'ailleurs, tout le monde ne m'est pas propre pour cette confiance, vous estes le seul homme à qui je puis la faire sans danger: Il ne faut pas vous rebuter, mon cher Cha-

bannes, le caprice de cette femme cessera. Le Comte promettoit au Dauphin de redoubler ses efforts : & en effet, bien qu'Agnés ne luy parlait plus en compagnie, il ne s'épargnoit pas en particulier. Il avoit fait faire des habits de Page de toutes les livrées des gens considerables de la Cour, & s'avoüant tantost d'un tel, tantost d'une telle, il venoit presque tous les matins apporter luy-mesme son poulet. Sous ce regne de Charles VII. les gens de livrées n'estoient pas si jeunes qu'ils le sont aujourd'huy, on ne prenoit point de Valets de pied qu'ils n'eussent de la barbe. On lit en plusieurs endroits de l'Histoire, qu'on passoit des trouffes au commandement, & ainsi la bonne mine du Comte de Dammartin n'avoit rien d'incompatible avec ses déguisemens. Un jour qu'il estoit vestu d'un habit de couleurs de Madame la Dauphine, & que suivant sa coûtume, il estoit venu faire une commission supposée; il s'estoit oublié auprès du chevet de Madame Agnés plus long-temps qu'il n'au-
 goit dû. Le Roy entra inopinément comme il y estoit, & avec le Roy le Prince son fils. La Comtesse logeoit toujours dans le mesme lieu où logeoit le Roy; il n'y avoit jamais qu'une anti-chambre ou une galerie entre leurs appartemens, &

pour éviter toutes entreprises, ses gardes gardoient l'un & l'autre. Le Roy venoit de recevoir un Courier de Guyenne, qui luy apprenoit que les principales Villes de cette Province estoient reduites à l'obeïssance; Il courut faire part de la nouvelle à sa Maistresse, & le Dauphin se trouvant d'humeur complaisante, l'accompagnoit à sa visite: Il faisoit obscur dans la chambre, & Chabannes n'eut pas de peine à se dérober aux yeux du Roy; Mais le Dauphin ayant entre-veu ses couleurs, & se trouvant chargé de la part de la Reyne d'avertir la Dauphine, qu'elle l'avoit mise d'une partie pour après-midy, appella le Page pour luy donner cette commission. Agnés fremit à ce contre-temps; & en effet si le jour eust esté plus grand, ou que le message qu'on donnoit à Chabannes l'eust obligé à quelque replique, la Comtesse & luy estoient perdus; mais heureusement il en fut quitte pour une reverence. Il courut chez luy promptement pour y changer de decoration, & revenant chez le Roy, il citoit à propos deux ou trois affaires qu'il disoit avoir faites ce jour là, afin d'oster tout soupçon de sa veritable occupation. Le Dauphin le mena dîner avec luy, & luy racontant la visite qu'il avoit renduë à la Maistresse de

son pere ; ce recit le fit souvenir qu'il avoit trouvé Madame la Dauphine en des-habiller à son retour de chez le Roy. Il envoya luy demander si c'estoit ainsi qu'elle se preparoit à estre de la partie de la Reyne. Elle ne sçavoit dequoy on luy parloit , & fit dire au Prince son mary qu'elle n'avoit reçu aucuns ordres de sa Majesté. Il passe à l'appartement de la Princesse, & luy repetant ce qu'il croyoit luy avoir mandé , il ordonna qu'on cherchât le Page ; & qu'on le châtiât de sa negligence. On n'avoit garde de luy obeir , aucun Page de sa Maison n'avoit esté chez Madame de Pontievre , & la Dauphine assuroit n'avoir pas eu la pensée d'y envoyer. Voilà le Prince plus estonné qu'il ne le fût de sa vie ; il avoit veu un Page de ses livrées parlant à la Comtesse , il croyoit mesme se souvenir d'avoir entendu dire à cette femme , que c'estoit Madame la Dauphine qui envoyoit sçavoir de ses nouvelles , & cependant ce Page ne se trouvoit point. Chabannes combattoit sa curiosité autant qu'il luy estoit possible ; il luy representoit qu'il ne pouvoit y avoir de mystere dans un Page qui s'estoit laissé voir au Roy, & à luy, & qu'il falloit qu'il eût pris d'autres couleurs pour les siennes ; mais le Prince estoit trop assuré de ce qu'il avoit

avoit vû. Il met des espions en campagne , ils n'y furent pas long-temps sans avoir quelques lumieres confuses de la verité ; & un matin que Chabannes estoit enfermé avec le Prince, dont il s'efforçoit de calmer la défiance , un Gentil-homme de ceux qui estoient chargés de la découverte , étant entré dans le Cabinet ; Le Page n'est plus un Page, Monseigneur, dit-il à Monsieur le Dauphin, il est devenu un Marchand de Dantelles ; & il peut y avoir deux heures , que dans cét équipage il est entré chez Madame de Pontievre. C'est peut-estre un Marchand en effet, interrompit le Comte, que la relation interessoit. Pardonnez-moy, Monsieur le Comte, repartit le Gentil-homme , c'est le mesme Page que Monseigneur vit il y a quelques jours vestu de ses couleurs dans la Chambre de la Comtesse. Un Escossois de la Garde du Roy , que je connois , & qui ne manque pas d'entendement , estoit en sentinelle à la porte de Madame Agnés, lors que ce Page y entra , il le trouva si bien fait , qu'il le regarda avec attention ; & le hazard ayant voulu que ce Garde ait esté ce matin au mesme poste , il s'est apperçu que le Marchand & le Page n'estoient qu'une mesme personne. Mais , interrompit le Prince, ce Garde qui a si bien reconnu le

visage du Page dans celuy du Marchand, ne connoît-il aucun homme de la Cour à qui ce visage ressemble ? Non, Monseigneur, repartit le Gentil-homme, c'est un étranger qui n'est que depuis peu au service du Roy; mais il m'a promis d'examiner si soigneusement tous ceux qu'il verra, que sans doute il découvrira vostre homme. Cette prediction fit trembler Chabannes, il la crût assez bien fondée. Il estoit remarquable par sa bonne mine, & il faisoit une figure éclatante à la Cour. Il s'estendit peu avec le Prince sur les reflexions, & s'estant contenté de tirer adroitement le nom de l'Escossois, de la bouche du Gentil-homme, il vint avertir Sainte Colombe de ce qui se passoit, & luy dit qu'il n'épargnât rien pour y remedier. Sainte Colombe estoit un homme penetrant, il ne falloit dire qu'un mot pour luy faire comprendre une affaire. Il va chercher l'Escossois à la Salle, il n'eut aucune peine à le trouver. Il invente une Genealogie Escossoise qui les rendoit parens assez proches; ils font grande connoissance, & la premiere liaison de ces gens-là estant de boire ensemble, il le mene à un Cabaret, où il avoit attiré des soldats pour luy faire querelle: La chose s'exécute comme Sainte Colombe l'avoit projetée, le Garde est tué,

&c

& le conducteur de l'entreprise se tire de la mêlée si finement, qu'il n'est fait aucune mention de son nom. Quand le hazard se mêle d'estre favorable, il ne fait rien à demy: Un des soldats que Sainte Colombe avoit employez à cette execution, avoit servy autrefois Monsieur de la Trimoüille, Favory du Roy. Quelques gens de cette maison qui avoient esté ses camarades, passant par la ruë où le meurtre se faisoit, & remarquant plusieurs Gardes qui venoient au secours du mourant, crurent devoir défendre leur ancien compagnon: Cette rencontre rejetta le crime sur les gens de Monsieur de la Trimoüille, & fit conjecturer au Prince que c'estoit leur Maître qui estoit le Heros de l'Intrigue: Il estoit à peu près de mesme taille que Chabannes; il avoit les cheveux noirs & bouclez comme luy; & bien que le Comte de Dammartin eût les traits plus beaux, & le teint plus vif, leurs visages avoient assez de rapport quand on les voyoit dans l'obscurité. Monsieur le Dauphin alla donc se persuadant, que c'estoit la Trimoüille qu'il avoit veu déguisé en Page chez Madame Agnés; il le haïssoit de cette haine generale qu'il avoit pour tous les favoris. Le voila transporté de joye d'avoir cette occasion de le

D 5

con

confondre avec le Maistresse de son pere; C'est la Trimouille, c'est luy, disoit-il à Chabannes; J'ay quelques lumieres confuses qui me remettent son visage; & l'assassin de l'Escossois par ses gens, est une conviction sans replique. Ce malheureux aura sans doute parlé, la Trimouille ayant tant d'interests opposez à concilier, ne manque pas d'espions secrets; il aura sçeu qu'il estoit en danger d'estre découvert, & aura fait assassiner celui qui pouvoit le découvrir. Chabannes entroit fort dans ce sentiment; il feignoit d'admirer avec le Prince, que ce fût le Favory du Roy qui luy fist cet outrage. C'est toujors l'ordinaire, reprit le Dauphin; les Grands sont souvent exposez à estre trahis par leurs creatures; comme ils ne peuvent discerner, si on les aime pour eux-mesmes, ou pour leurs bien-faits, ils regardent comme des mouvemens d'affection, ce qui n'est communement qu'un motif d'interest. Le Dauphin estoit d'un temperament violent, & sa haine pour les Favoris estoit impetueuse; Il ne crût pas avoir besoin d'autres preuves pour aller accuser la Trimouille, & quoy que Chabannes pût luy dire pour l'obliger à ne rien precipiter, il alla de ce pas avertir le Roy de tout ce qu'il croyoit sçavoir. Cette accusation n'eut

n'eut aucun effet, il se trouva qu'aux mesmes heures, où le Prince assuroit que la Trimouille estoit entré déguisé chez la Comtesse, il estoit enfermé avec le Roy pour des affaires importantes. Cette circonstance dont le Roy ne pouvoit douter; luy faisant recevoir l'avis de son fils comme un mensonge inventé pour perdre des innocens; il n'y eût reproches ny remontrances, que le Prince ne fust contraint d'essuyer. Ce mauvais succez irrita son esprit, & augmenta sa curiosité. Il redouble ses perquisitions, & il passoit des nuits entieres à roder en personne autour de l'appartement d'Agnes. Un soir entr'autres qu'il faisoit le guet sur un degré dérobé qu'on l'avoit assuré, qui estoit la voye secrette des Amans heureux, il vit arriver un homme vestu en Bourgeois, & chargé de Livres, qu'à la lueur d'un flambeau qu'il faisoit passer exprés de temps en temps, il reconnut pour Chabannes. Il seroit difficile d'exprimer lequel fut le plus surpris à cette rencontre. Le Prince recula deux pas, & le Comte pensa tomber de son haut; mais comme il comprit qu'il avoit besoin de toute la presence de son esprit, pour sortir de ce meschant passage, il fit un grand effort sur sa surprise. Silence, mon Prince, dit-il au Dauphin, soyez sage,

s'il vous plaist, laissez-moy jouïr ce rôle icy, comme je l'ay commencé, j'agis pour vos interests, & je vous expliqueray ce mystere avec plus de loisir. Chabannes estoit d'arrester la violence du Prince par ce discours; & croyant avoir besoin d'un peu de sens froid pour inventer un mensonge specieux, il vouloit se menager le temps de se remettre; mais le Prince ne se manioit pas de cette sorte, il avoit un penchant naturel vers la défiance. Chabannes l'avoit quitté il n'y avoit qu'un moment, qui ne luy avoit rien communiqué de son dessein, & son premier trouble l'avoit trahy. Les yeux du Prince s'ouvrirent tout d'un coup; mais le desir de se venger suivant de près le soupçon d'avoir esté trompé, il feignit de donner dans le piège qu'on luy tendoit. Chabannes entra chez la Comtesse, persuadé que sa ruse avoit réüssi; il luy conta ce qui venoit de luy arriver. La Comtesse voila desespéré, elle n'aima point aucune voye de sortir de cét embarras. Cependant le Dauphin couroit à la chambre de son pere, il luy avoit passé mille réflexions par la teste dans un moment qui le persuadoient de la trahison de Chabannes: De grace, Monsieur, dit-il au Roy, veüillez passer chez Madame Agnés, vous y verrez des preuves convaincantes.

vainquantes de la fidelité qu'elle vous garde. Le Roy avoit soupé dans son lit ce soir-là, il venoit de la chasse, où il s'estoit fort lassé, & le seul la Trimouille estoit demeuré auprès de luy pour l'entretenir. N'est-ce point encore la Trimouille, dit-il au Prince, en le luy montrant, qui est en bonne fortune avec elle? Non, Monsieur, ce n'est pas la Trimouille, repartit Monsieur le Dauphin, & je luy fais excuse de l'en avoir soupçonné; mais daignez vous éclaircir de la verité par vos propres yeux, & vous la trouverez surprenante: Le Prince ne vouloit nommer Chabannes qu'en presence; il luy avoit cōferé tant de secrets criminels en sa vie, qu'il redoutoit son indiscretion, & il vouloit l'avoir perdu avant que de l'accuser. Cette reserve empeschoit le Roy de donner croyance au rapport de son fils; Il ne vouloit point aller chez sa Maistresse, il disoit qu'il estoit assuré de sa vertu; mais la Trimouille qui cherchoit depuis long-temps les occasions de se mettre bien dans l'esprit du Dauphin, & qui se sentoit obligé de l'excuse qu'il venoit de luy faire, joignit ses instances aux siennes; & fit si bien, que le Roy consentit à ce que son fils desiroit. Il se fit donner une robe de chambre, & ne voulant estre suivy que du Prince & de la

la Trimouille, il entra dans une petite galerie, qui communiquoit de son appartement à celui de la Maistresse. Les deux Amans avoient esté si long-temps à raisonner sur ce qu'ils avoient à faire, que leur conseil n'estoit pas finy, quand Mortaing, qui estoit au guet, vint les avertir que le Roy paroissoit. La Comtesse fremit à cette nouvelle; & ne voulant point, quoy qu'il pût arriver, que Chabannes fust trouvé déguisé dans sa chambre, elle le fit glisser entre le chassis & les vitres d'une fenestre; & Mortaing ayant fermé les volets & le rideau sur luy, le Roy trouva la Comtesse sans autre compagnie, que quelques Livres qu'elle feignoit de visiter avec beaucoup d'attention. Qu'avez-vous fait de l'homme qui vous a apporté ces Livres, Madame? luy dit le Dauphin d'un ton irrité. Avez-vous besoin de luy, mon Prince, repartit Agnés, avec un sourire aussi tranquille, que s'il eût esté naturel. Ouy, Madame, j'en ay besoin, repliqua le Dauphin, & c'est luy que le Roy vient chercher icy; il faut donc le faire appeller, poursuivit la Comtesse, il ne doit pas estre loin, & il estoit là il n'y a qu'un moment. Le Dauphin avoit mis des sentinelles à routes les avenues de l'appartement de la Comtesse; il envoya leur demander s'il n'estoit sorti.

per-

personne, on l'assura que non. Nous n'irons donc pas loin en effet, dit-il, en prenant luy-mesme un flambeau, pour trouver ce que nous cherchons, l'oiseau est encore au nid; & alors cherchant dans tous les coins de cette chambre, il mit la Comtesse dans des frayeurs sans égales; mais voyant qu'il ne s'avisoit pas de regarder où il auroit dû, elle se remit; & profitant des faveurs de la fortune; Voilà, Sire, dit-elle au Roy, les suites de cette haine, que Monsieur le Dauphin me porte, & que je n'ay jamais pû vaincre; Elle me supposoit la Trimouille, il y a quelques jours, aujourd'huy elle m'en suppose quelqu'autre, & je m'attens qu'à une des fois on mettra chez moy ce qu'on a dessein d'y trouver. Seray-je encore long-temps exposée à ces perils, Sire? poursuivit-elle en versant des larmes, souffrez que je me retire, je vous en conjure par toute la bonté dont vostre Majesté m'honore: Je ne puis plus tenir contre la puissance, & la mauvaise volonté du Prince vostre fils: je le respecte autant qu'il me hait, & je mourrois avant que d'alterer vostre tendresse pour luy. Agréez ma retraite, Sire, au nom de Dieu. Non, Madame, s'écria le Roy touché jusques au cœur par les larmes de la Maistresse, vous ne vous retirerez point,

88 ANNALS

point, mon fils apprendra respecter ce qui m'est. Alors il luy commanda de sortir, & de ne se presenter devant luy, que quand il le manderoit. Le Dauphin trouva ce commandement injuste, & l'histoire rapporte, qu'il se dispensa à des choses fort contraires au respect qu'il devoit a son pere; mais la Trimouille appaisa le desordre, en tirant le Prince de cette chambre. Le Roy voulut coucher avec sa Maistresse cette nuit, pour la consoler, disoit-il, du déplaisir qu'elle venoit de recevoir. Elle fit ce qui luy fut possible pour moderer cet excez de commiseration; elle avoit mal à la teste d'avoir pleuré, & l'injure qu'elle avoit reçeuë la mettoit dans une affiette mal propre à la joye; Mais le Roy ne recevant point ces excuses, il falut qu'elle obeïst, & que Chabannes demeurât entre les vitres par un froid terrible, pendant que le Roy passoit la nuit commodement auprès de sa Maistresse. Je laisse à juger au lecteur, comme l'aventurier se divertissoit; il n'osoit ny souffler, ny remuer, & le moindre éternument le mettoit en danger de la vie. La pitoyable Comtesse fit des efforts pour abreger sa peine: elle sceut si bien feindre, qu'elle estoit malade, que le Roy la quitta de tres-grand matin. Si-tost qu'il fut party, Mortaing vint

GALANTES. V. P. 89

vint tirer le Comte de sa chasse, où il estoit si transi de froid & de crainte, qu'il en paroïssoit demy mort.

MAXIME IV.

*M*ais il n'est froid si redoutable,
 Qui ne cede aux ardeurs d'une Maistresse aimable;
 En vain pour moderer les transports d'un Amant,
 La saison la plus rigoureuse
 Le prendroit pour l'objet de son déreglement,
 Dès que l'amour travaille à son soulagement,
 Un instant d'heure bien-heureuse
 Repare un siecle de tourment.

Quand le Comte fut deuëment réchauffé & rassuré, ils convinrent la Comtesse & luy, qu'il diroit au Dauphin, qu'ayant trouvé une lettre qui donnoit un rendez-vous chez Madame Agnés, à quelqu'un qui devoit estre habillé en Bourgeois, portant des Livres, il avoit pris la forme de l'Amant, pour deméler l'Intrigue; mais qu'il avoit trouvé qu'elle n'estoit que d'une Demoiselle à un Escuyer, & qu'il estoit sorty sans rien dire, quand il avoit reconnu que l'aventure estoit subal-

subalterne. Chabannes estoit persuadé que le Dauphin ne recevroit point ce mensonge comme une verité ; mais il fa-
 loit bien le payer de ce qu'on pouvoit, &
 c'estoit à faire à n'estre plus de ses amis :
 L'embaras estoit seulement de tirer le
 Comte de chez la Comtesse, sans estre
 apperceu, car il ne doutoit pas qu'il n'y
 eust des espions à toutes les sorties. Mor-
 taing s'avisa d'une Angloise, dont la tail-
 le estoit extraordinaire, qui blanchissoit
 Madame Agnés ; elle va querir un de ses
 habits, feignant que c'estoit pour en voir
 la façon. Elle l'ajuste sur Chabannes le
 mieux qu'il luy fut possible ; & luy don-
 nant une espee de coëffe de ce temps-là,
 qui couvroit les femmes jusques à la moi-
 tié du corps, elle le fit passer par la garde-
 robe, comme s'il eust esté celle qu'il re-
 presentoit. Les espions des Princes n'a-
 voient ordre d'arrester qu'un homme ; ils
 n'examinerent point l'Angloise preten-
 duë, & elle sortit de chez le Roy sans
 faire aucune méchante rencontre ; mais
 allant à une maison de la Ville où Sainte
 Colombe avoit menagé une commodité
 pour les déguisemens, Chabannes fut
 apperceu d'un homme, qui après avoir
 un peu consideré sa démarche & son ha-
 bit, se mit à crier ; A moy, voicy ce que
 je cherche. A ce cry trois ou quatre gens

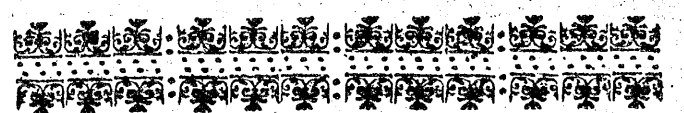
armez se jettent sur le Comte, qui n'e-
 stoit pas en estat de se défendre ; on le
 prend, on l'embarque sur la riviere de
 Loire, & on commande au Batelier de la
 traverser en diligence. Nostre Amant
 travesty ne sçavoit si c'estoit comme
 Chabannes, ou comme l'Angloise qu'on
 l'arrestoit, & n'osant dire ce qu'il estoit,
 de crainte qu'on ne le prist pour ce qu'il
 n'estoit pas, il ne levoit point sa coëffe.
 Un des gens de Madame Agnés ayant
 vû par hazard cét enlèvement, & recon-
 noissant l'habit de la Blanchisseuse, vint
 donner l'alarme à l'appartement de la
 Comtesse. Le recit se trouva faux en ap-
 arence ; car l'Angloise estoit dans la
 Garde-robe ; mais Madame Agnés com-
 prenant la verité, crût que c'estoit le Dau-
 phin qui avoit commis cette violence.
 Elle ne douta point que son Intrigue ne
 fût découverte, & ne pouvant se resou-
 dre à soutenir les premiers reproches du
 Roy, elle monte dans un carosse suivie
 de Mortaing, & court chercher un azile
 dans un Monastere. Le Roy apprenant
 cette nouvelle, s'imagina qu'elle estoit
 un effet de la perquisition du soir prece-
 dent : le voila outré de colere contre le
 Prince son fils. Le Dauphin protestoit
 en vain, qu'il n'estoit coupable d'aucun
 mensonge ; plus il entreprenoit de se ju-
 sti-

ftifier, & plus il agriffoit l'esprit du Roy. Ses amis luy confeillerent de s'absenter, pour laisser passer cét orage. Il prit le chemin de Dauphiné, & , disent quelques-uns, beaucoup plus content de la Trimouille qu'on ne l'eût osé penser. Cependant Chabannes revenoit paisiblement dans sa maison; l'homme qui l'avoit enlevé estoit mary de l'Angloise, dont le Comte avoit les habits : Cette femme l'avoit quitté sur le pretexte vray ou faux d'un mauvais traitement. Le mary n'estoit point content du divorce, & n'osant violer l'azile que sa femme avoit choisi, il l'épioit tous les jours dans la rue resolu de l'enlever, comme il crût l'avoir fait en la personne de Chabannes. Quand le Comte s'apperçeut de son erreur, aux reproches qu'il luy faisoit, il découvrit son visage. Le mary détrompé par cette veuë, demanda pardon de sa méprise, & remena le Comte à la maison Bourgeoise où il alloit, quand on l'avoit arrêté. Chabannes y changea d'habit, & revint chez le Roy scavoir ce qui s'y passoit : Il fut tres-surpris de l'apprendre, & de peschant Sainte Colombe à Madame Agnés en diligence, il fit plus sur son esprit par ce message, que les instances du Roy n'avoient pû faire : Elle sortit de son Convent, & revint à la Cour plus puissante qu'au-

qu'aparavant : Mais elle ne jouit pas long-temps des avantages de son retour, elle mourut quelques jours après. Les causes de sa mort ne furent pas trouvées naturelles, & la retraite impreveuë de la Trimouille auprès de Monsieur le Dauphin en ce temps-là, fit soupçonner qu'il avoit contribué à cette mort. Le bon Charles en fut si touché, qu'il ne vouloit recevoir aucune consolation : Chabannes en pensa mourir de douleur, mais les bonnes graces du Roy le consolèrent. Il occupa la place que la Trimouille laissa vacante, & s'y maintint jusques à la mort de ce Monarque. Il est aisé de juger qu'il ne fut pas si favorisé du Prince qui parvint à la Couronne, il fust arrêté avant qu'il luy fut possible de se sauver ; & le Dauphin devenu Louis XI. en auroit fait un sacrifice à sa nouvelle dignité, s'il n'eust évité son ressentiment, en se sauvant de la Bastille où il estoit prisonnier. Je renvoye le lecteur à l'Histoire, pour s'informer de tous ces incidens. Les Annales Galantes ne sont que des traits remarquables, & n'ont point de suite réglée.

Fin de la cinquième Partie.

0452



ANNALES
GALANTES.
SIXIESME PARTIE.

HISTOIRE XV.

Alphonse & Feliciane.

ENviron le mesme temps, dont nous venons de parler, la femme d'un Marchand Espagnol qui trafiquoit au Levant, ayant esté prise par des Corsaires, & son mary tué dans le combat, elle fut vendüe à l'un des premiers Seigneurs d'Afrique, qui faisoit sa demeure ordinaire à Thunis. L'Afriquain devint amoureux de son esclave, & la trouvant trop vertueuse pour tourner cette passion sur la simple commodité, il fut contraint de l'épouser. Il en eut une fille, que du
nom

0453

nom de sa mere il fit nommer Feliciane. La mere & l'enfant luy firent aimer la nation Espagnole : Il permit que sa femme en apprist la langue à la jeune Feliciane, comme sa langue naturelle; & quand il venoit quelques Espagnols considerables en Barbarie, le pere de Feliciane les faisoit loger chez luy, & leur rendoit tous les bons offices dont il se trouvoit capable. Alphonse Ribeiro, fils de Dom Garcia Ribeiro, natif d'Alcantara, vint à Thunis pour traiter de la rançon de son frere aîné, qui voyageant en Grece, avoit esté pris par des Pirates, & échangé avec quelques esclaves de Barbarie. Alphonse estoit trop jeune encore, pour estre chargé en chef d'une negociation de cette importance; Il n'en faisoit que les honneurs; un vieux domestique de son pere, en menageoit les interets. Il fut reçu chez le pere de Feliciane, non seulement comme un Espagnol, mais comme un homme tres-cher à la femme de l'Africain: Elle l'avoit vû naistre, & avoit passé ses premieres années dans la maison de Dom Garcia. La jeune Feliciane, & le Castillan, se trouverent prevenus d'une violente inclination l'un pour l'autre; La nature avoit pris plaisir à preparer les voyes de l'Amour. Alphonse ressembloit si parfaitement à l'Africain,

&

& l'Africaine au jeune Alphonse, qu'on auroit pû les méconnoistre si leurs habits n'avoient marqué la difference de leurs sexes, & de leurs personnes.

M A X I M E V.

L'Amour n'a pas besoin de cette ressemblance
 Pour trouver l'art d'unir deux cœurs,
 Ses capricieuses ardeurs
 Par leur secreete violence,
 Font de tous les temperamens
 De bizarres assortimens.
 L'ame par la nature est en vain garentie,
 En mille occasion l'Amour a sçeu prouver,
 Que tout devient pour luy matiere à simp. thie,
 Quand il fait tant que d'en vouloir trouver.

Feliciane voyant donc son Portrait dans Alphonse, comme Alphonse voyoit le sien dans Feliciane, ils s'aimerent aussi-tost qu'ils se virent: leurs regards, leurs manieres, les mouvemens de leurs visages, tout prevenoit en eux l'office de leur langue; Ils parvinrent diligemment aux promesses reciproque. La simparchie est une ajusteuse d'avantures, qui fait beaucoup de chemin en peu de temps. Grande allegresse pour l'Amour! il faisoit tous les honneurs de la feste, il estoit

E

le

le sacrificateur, & la divinté; Mais la liberté de l'aîné Ribeiro vint troubler le mystere mal à propos. Alphonse fit ce qui luy fut possible pour ne point retourner en Castille; il n'y eut curiosité d'homme de son âge, dont il ne pretextât le desir; Mais le frere fut inexorable, & il falut le suivre à la Patrie. Ce ne fut pas sans de grandes promesses de la part d'Alphonse, de mourir, ou de revenir bientôt, & de sinceres assurances de la part de Feliciane, de ne fausser jamais la foy qu'elle donnoit à son Amant. Leur adieu fut tendre & douloureux: l'excez de l'Amour estoit encore de saison, car il a son temps comme les autres choses, & il est aussi fatigant pour les desirs rassasiez, qu'il est agreable pour les desirs naissans. Alphonse party, & Feliciane fort impatiente de son retour, plusieurs mois se passent sans qu'elle reçoive aucunes nouvelles du Castillan. Il aborde des vaisseaux Espagnols à la coste de Barbarie, & quelques Marchands d'Alcantara se trouverent chargez de presens de la part de Dom Garcie, pour la mere Feliciane; mais point de lettres ny de commission particuliere pour la fille. Cette negligence l'effraya, elle crût estre trahie; & le premier effet de cette opinion estant toujors de vouloir reprocher le

cri-

crime au coupable, elle gagne un Patron de Biscaye, & luy persuadant qu'elle veut passer en Espagne pour se faire Chrestienne; elle tire parole de luy qu'il la meneroit au Port de Cartagene. Cette partie faite, & l'heure de l'embarquement arrivée, Feliciane prend un des habits d'Alphonse, qui estoit demeuré par hazard dans sa maison, & se pourvoyant de quelques chaînes d'or, elle se rend à la barque du Biscayen. La mer & les vents furent favorables à nostre Amant; elle aborde sans accident à Cartagene; elle y fait acheter un cheval, & prenant un guide, elle se met sur le chemin d'Alcantara. Elle demandoit des nouvelles d'Alphonse dans tous les lieux où elle passoit; on ne le connoissoit point dans quelques-uns, on ne sçavoit où il estoit dans quelques autres: Mais enfin il se trouva une vieille hostesse de Toledé, qui dit à l'Afriquaine travestie, qu'on attendoit tous les Ribeiro dans cette Ville dans peu de jours, qu'elle le sçavoit d'une de ses voisines chez qui cette famille logeoit, & que cette mesme voisine luy avoit dit que Dom Garcie venoit assister au mariage de son jeune fils, avec une Hypolite de la Cuéva, qui passoit pour la plus belle fille de Castille. Ces paroles percerent Feliciane jusques à l'ame, elle

E 2

ne

0455

ne s'estonna plus de ce que son Amant estoit si paresseux de luy écrire ; il avoit bien d'autres affaires. Elle resoud de l'attendre à Toledé, & se faisant nommer Feliciane, sa taille & sa jambe soustenoient si bien son déguisement, qu'il ne fut soupçonné de personne. Elle estoit belle, & le sexe dont elle empruntoit les apparences, rendoit sa beauté plus rare : Elle ne sortoit jamais de son hostellerie, sans recevoir quelque compliment où elle ne sçavoit que répondre. Un soir qu'elle se promenoit dans une des places de Toledé, & que suivant sa coutume elle avoit esté importunée de plusieurs propositions inutiles, une Dame voilée vint la tirer par le bras, & luy fit signe de la suivre. Feliciane, ou si voulez Felician, crût que c'estoit encore quelques-unes de ces Amantes, dont elle estoit contrainte de trahir les esperances ; & dans cette pensée elle voulut tourner ses pas d'un autre costé, mais la Dame l'arrestant ; Suy-moy, perfide Alphonse, luy dit-elle, suy-moy, ou je te perdray. Ce nom d'Alphonse réveillant la curiosité de Feliciane, elle suit la Dame voilée jusques à une chambre où il y avoit des flambeaux. L'Espagnole leve son voile, & montrant un visage d'une beauté singuliere ; D'où vient, Alphonse, luy dit-

elle, que vous me contraignez à ce stratagemme, pour avoir une conversation avec vous ? quelles raisons avez-vous de déguiser vostre nom sous celui de Felician ? pourquoy vous cachez-vous à Hypolite de la Cuëva ? enfin quel mystere est celui-cy, & quelles raisons avez-vous de le faire ? Feliciane comprit par ce discours que c'estoit sa rivale que le sort livroit entre ses mains, & bien resoluë à ne luy faire pas de quartier ; Ce mystere est plus grand encore que je ne puis vous le dire, Madame, repartit-elle froidement : je voulois m'épargner la dureté de vous le declarer moy-mesme, & c'est pourquoy je vous évite depuis quelques jours : Mais, Madame, puis que vous me forcez à vous l'avoüer, je ne puis accomplir nostre hymenée. Dom Garcie arrive vainement à Toledé, la foy que vous attendez de moy est donnée à une autre personne il y a long-temps. Comment, s'écria Hypolite toute surprise, ta foy est donnée à une autre ? Ouy, Madame, poursuit Feliciane, une Dame d'Afrique, qui ne vous cede ny en naissance, ny en amour, & qu'un homme qui l'aimeiroit trouveroit qu'elle ne vous cede point en beauté, a reçu cette foy que vous demandez. Hé ! pourquoy donc parjure, interrompit Hypolite, as-tu esté si osé

que de me la promettre ? Je suis homme, Madame, repliqua Feliciane ; & qui dit homme, dit leger : vostre beauté m'a fait oublier pour un temps ce que je devois à mon Afriquaine ; mais je reviens à ma premiere passion , & puis qu'il faut tout vous dire , je mourray plustost , que de manquer à la foy que j'ay donnée : Ha traître ! s'écria la desolée Hypolite , j'ay toujours penetré dans ton cœur au travers de tes déguisemens , je remarquois une contrainte dans tes actions , qui me sembloit dementir tes paroles ; tu sçais que je te l'ay dit mille fois. Mais , poursuivit-elle avec transport , tu ne te venteras pas d'avoir surpris le cœur d'Hypolite de la Cuëva impunement , ce que ma tendresse ne doit plus esperer , il faut que ma vengeance l'obtienne. Alors appellant des gens , & leur ordonnant de se saisir de Feliciane , qu'elle croyoit estre Alphonse , elle courut à la chambre de son pere , & luy raconta ce qui venoit de luy arriver. Le Seigneur de la Cuëva loüe la colere de sa fille ; il fait garder Feliciane soigneusement ceste nuit , & le lendemain il la fit conduire dans une estroite prison. Un Magistrat , qui avoit les marques d'une grande autorité , vint l'interroger. Elle commença à vouloir changer de langage , & dit qu'on la prenoit pour un au-

tre ;

tre ; mais le rapport d'Hypolite , & le témoignage de plusieurs personnes qui asseroient qu'elle estoit Alphonse , prevalant sur ce qu'elle pouvoit dire , la voilà prestte à estre condamnée d'épouser Hypolite , ou de perdre la teste. Elle aimoit quasi autant la mort , que de guerir sa rivale de la jalousie qu'elle luy avoit causée ; mais jugeant que ce qu'elle ne feroit point , Alphonse même le feroit ; elle écrit à Hypolite , luy mande , que bien loin d'estre Alphonse , elle est la Dame Afriquaine dont elle luy a parlé , & que si elle veut prendre la peine de venir à sa prison , elle s'éclaircira par ses propres yeux de la verité qu'elle luy declare. Cette lettre fut mise entre les mains du Concierge , avec priere de la rendre à Hypolite. Il s'en chargea sans scrupule , il la croyoit un effet du retour de l'Amant rebelle , & il sçavoit que la famille de la Cuëva ne souhaitoit rien tant , que de voir Alphonse faire son devoir ; sans y estre contraint. Mais par hazard le Comte d'Atrevalo , confident de cét Alphonse de Castille , qui disputoit la Couronne au Roy Henry , faisoit ce jour-là son entrée dans la ville de Toledé , en qualité de Gouverneur : le Concierge voulut voir cette magnificence , & s'engageant dans la foule , il y perdit la lettre dont il estoit

E 4 char-

chargé. Elle fut ramassée par un des Officiers du Comte, qui trouvant ce qu'elle contenoit, aussi bizarre que nouveau, voulut en faire part à son Maistre. Le Gouverneur trouva l'aventure singuliere, & fut curieux d'en apprendre les particularitez. Il fit dire au Seigneur de la Cuëva, qu'il vouloit connoistre du différend qu'il avoit avec Alphonse Ribeiro; & sur ce pretexte se faisant amener la prisonniere, il luy dit ce qu'il sçavoit de son histoire, & la pria de luy raconter ce qu'il n'en sçavoit pas. Elle satisfait sa curiosité, elle estoit si resoluë de s'opposer au mariage d'Alphonse avec Hypolite, & elle croyoit ce mariage si prest à conclure, qu'elle ne jugeoit pas devoir faire un grand mystere de ce que tout le monde alloit sçavoir. Il en arriva autrement toutefois; le Comte d'Atrevalo, qui par un penchant commun à sa Nation, estoit susceptible d'impressions amoureuses, trouva l'Afriquaine fort à son gré: il comprenoit que c'estoit rendre un grand service aux familles de la Cuëva, & de Ribeiro, que de leur épargner la veuë de cette personne, & imaginant d'ailleurs beaucoup de plaisir à avoir une belle Maistresse en chambre, dont aucuns parens ne luy demanderoient compte; il fait enlever Feliciane, & la fit conduire

duire à un Chasteau qu'il avoit à quelques journées de Toledé. Cét enlèvement fit un bruit terrible dans cette Ville. Les parens d'Hypolite soupçonnoient Dom Garcie de l'avoir fait faire, Dom Garcie au contraire, qui croyoit trouver Alphonse en bonne intelligence avec Hypolite, & qui venoit pour les faire épouser, fut bien surpris d'apprendre des nouvelles si éloignées de ce qu'il pretendoit. Il demandoit son fils au Seigneur de la Cuëva, comme le Seigneur de la Cuëva le luy demandoit: Le Gouverneur attendoit Alphonse pour deméler cette intrigue, mais Alphonse ne paroissoit point; & le Comte jugeant qu'il ne pouvoit dire ce qu'il sçavoit, sans dire ce qu'il vouloit taire, resolut de garder le silence, & laissant les interessez raisonner à leur maniere, se rendit au lieu où Feliciane avoit esté conduite. On luy avoit donné des habits de femme, & des Duëgnes pour la servir. Le Comte ne la trouva pas moins charmante sous cette figure, que sous celle d'un Seigneur Castillan. Il luy explique ses intentions, & luy disant qu'il estoit injuste qu'une si belle Dame ne fut servie que par un Amant sans foy, il luy offrit de reparer en sa personne, l'injure que l'Amour luy avoit faite en celle du jeune Alphonse. Feliciane fremit

à cette declaration : elle dit au Comte qu'elle le remercioit de ses offres, qu'elle n'estoit venuë en Espagne que pour chercher Alphonse, & qu'elle le supplioit de la laisser dans la liberté de le trouver. Le Gouverneur ne voulut point combattre cette fierté ouvertement, il vouloit goûter sa felicité sans trouble. Il fait des presents magnifiques à l'Africaine, elle ne les accepte qu'avec mépris ; il luy montre les raretez de son Chasteau, elle n'en paroist point touchée ; il se resout à avoir un peu de patience. Il retourne à son nouveau Gouvernement, & laissant un de ses neveux nommé Dom Fernand, auprès de l'Africaine, il luy ordonna de veiller à la garde de sa personne, & de faire en sorte par ses conseils, qu'il la trouvast traitable à son retour. Il mettoit l'intrigue en bonne main pour la faire réussir. Dom Fernand n'avoit pas esté moins sensible aux attraits de Feliciane, que le Comte son oncle, il l'aimoit éperduëment en secret : Quand il se vid le maistre de sa destinée, il commence à luy rendre des soins qui n'estoient point du devoir de sa commission, il soupiroit, il resvoit, il s'émancipoit mesme jusques à faire des peintures ridicules du Comte, & glissant dans ses discours, que s'il avoit de l'amour pour Feliciane, ses pensées

seroient plus innocentes que celles de son oncle ; il ne fut pas long-temps sans faire comprendre à l'Africaine ce qu'il avoit dessein de luy dire. Tous les Amants hors Alphonse, estoient également odieux pour elle, les desirs legitimes ne savoient Dom Fernand de rien, & elle avoit aussi peu de penchant pour l'hymenée, que pour la simple galanterie ; mais jugeant prudemment qu'elle se feroit un rempart du neveu contre l'oncle, & de l'oncle contre le neveu, elle feint de prester l'oreille aux propositions de Dom Fernand, & elle sème quelques complaisances à propos. Une femme d'esprit contente à peu de frais un homme dont elle est aimée. Voilà Dom Fernand satisfait de sa bonne fortune ; Feliciane obtient de luy qu'il la laisseroit échapper, avec promesse toutesfois, qu'elle l'attendroit sur la Frontiere d'Aragon, où il devoit l'aller joindre dans peu de jours, pour de la passer en France. Il auroit bien voulu l'accompagner, mais Feliciane luy representoit qu'il falloit qu'il demeurât auprès du Comte pour empêcher qu'on ne suivist sa veritable route, & pour faciliter par la son evasion. Le projet meurement examiné, & les choses necessaires pour l'executer diligemment, recouvertes, Feliciane reprend

sa figure de Cavalier, monte sur un cheval que Dom Fernand luy donne, & se déroband à la vigilance des Duègnes, part un matin de sa seconde prison pour aller chercher un azile sur la foy de l'Amour & des Estoiles. Dom Fernand met une corde à la fenestre de la chambre où elle couchoit, pour faire croire qu'elle s'estoit sauvée par là, il feint d'estre inconsolable de sa fuite; & pour mieux jouïr son role, se met à sa queste comme s'il eust eu bien envie de la trouver. Un moment après qu'il fut party, Alphonse vint demander à reposer une heure dans cette maison. Il avoit ses raisons de ne pas loger dans les Villes, & connoissant la magnificence du Comte d'Atrevalo, il ne douta point qu'un estrangier de sa mine ne fust bien reçu dans un lieu qui luy appartenoit; il ne se trompoit pas: On le reçut humainement, on ordonna qu'on luy servist à manger, & l'appartement dont Feliciane venoit de partir, estant ouvert, & à la bien-seance du Majordome, il y fit entrer le nouvel hôte. Il y avoit un portrait de Feliciane dans cét appartement, qui luy ressembloit fort. Dom Fernand luy avoit demandé cette faveur: Elle estoit de celles dont elle vouloit bien flater ses esperances; & le Comte ayant envoyé des Pein-

Peintres à son Chasteau pour y peindre une galerie, le neveu du Gouverneur avoit satisfait son desir par ce moyen. Alphonse fut surpris à la veuë de ce Portrait, comme on peut se l'imaginer. Feliciane estoit habillée à l'Espagnole, & cét habit la déguisoit un peu; mais cependant elle eust esté reconnoissable à des yeux moins penetrans que ceux d'un Amant. Il voulut sortir pour demander à quelqu'un ce que c'estoit que ce Portrait, & par quelle aventure il estoit là; Mais dans son trouble il prit une porte pour une autre; & au lieu d'entrer dans une salle qui conduisoit au degré, il se trouva dans un petit cabinet orné de Tableaux, dont les compartimens du lambris étoient tout couverts de las d'amour, de cœurs navrez, & de doubles FF. Ces Chiffres augmenterent son étonnement; & pour achever de le pousser à bout, il vit une tablette ouverte sur une table, où il crût remarquer de l'écriture de Feliciane; il la prit, & leut ces Vers.

M A D R I G A L.

*I*l est ingrat, il est parjure,
 Rien ne peut égaler l'injure
 Qu'il fait aux amoureuses loix;
 Mais il sçeut me plaire autresfois.

Foi-

*Foibles ressentimens cessez vostre murmure ;
Je dois toute ma haine à qui m'a pû trahir ;
Mais je l'ay trop aimé pour le pouvoir haïr.*

Au bas de ces Vers il y avoit écrit en gros caracteres ,

PROFESSION DE FOY AMOUREUSE.

Ce titre promettoit des articles rares & divertissans ; mais apparemment Feliciane n'avoit pas eu le loisir de les écrire , & quand ils auroient esté écrits , Alphonse estoit si troublé , qu'il ne pouvoit plus en faire la lecture. Il descend le premier degré qui se presente a ses pas ; ce degré aboutissoit à la chambre des Duëgnes , & par hazard la Gouvernante de toutes avoit pris medecine ce jour-là , & estoit encore au lit. C'estoit une vieille qui plioit sous le fais des années , & cependant quand elle vit un homme , elle fit un cry , & cacha son visage sous la couverture , comme si sa vertu eust encore esté dans la saison des perils. Alphonse s'excusa sur le degré dont il ignoroit l'issue , de ce qu'il la surprénoit dans cet estat , & luy demanda si elle ne sçavoit point où le Comte d'Atrevalo avoit pris un Portrait de femme , qui estoit dans une chambre assez proche de la. Est-ce le

por-

portrait de Feliciane ? repartit la vieille en se cachant toujours. Ouy reprit Alphonse precipitamment , c'est de celuy-là dont je parle. Dom Fernand son neveu l'a faite sur celle qu'il represente , répondit la Duëgne. Et où est cette personne ? interrompit Alphonse. La Duëgne estoit fort affligée de la fuite de Feliciane ; elle trouvoit la pratique bonne ; elle ne pouvoit pardonner à l'Afriquaine , de l'avoir fait cesser , & le courroux de ces sortes de personnes , va rarement sans un peu de médisance. Elle court le monde ; repliqua-t'elle malicieusement ; elle a demeuré deux mois dans cette maison , où le Comte d'Atrevalo la faisoit traiter , comme si elle avoit esté la premiere Dame de Castille ; mais voulant sans doute plus de liberté , & n'estant pas accoustumée à se contenter d'un seul Amant , elle s'est sauvée cette nuit par une des fenestres de sa chambre. Je soupçonne fort Dom Fernand d'avoir contribué à cette évacion : je m'appercevois il y a longtemps qu'ils se vouloient beaucoup de bien ; & quand je vis qu'il la faisoit peindre , j'eusse juré dés-lors que le Comte seroit trahy. Comme la Vieille achevoit ces paroles , deux ou trois autres Duëgnes entendant d'une chambre prochaine qu'on parloit dans celle-la , vinrent

avoir

voir ce que c'estoit. Elles n'eurent pas jetté l'œil sur Alphonse, qu'elles le prirent pour Feliciane; l'une luy témoigne la joye qu'elle a de son retour; l'autre luy reproche la peur qu'elle leur a donnée. Alphonse comprit leur erreur, & leur dit qu'elles le prenoient pour une autre; mais elles remarquant qu'il se preparoit à sortir, & ne pouvant croire que ce qu'elles voyoient fust autre chose que Feliciane, se jetterent sur le jeune Ribeiro; & criant, A l'aide, elles le firent arrester malgré les protestations qu'il faisoit, qu'il n'estoit point Feliciane. Sur ces entrefaites le Comte d'Atrevalo arrive; il avoit appris des premiers, qu'il avoit rencontré, la fuite de Feliciane, & apprenant en suite ce qui se passoit dans la chambre des Duëgnes, il y courut pour y mettre ordre. Que vous ay-je fait Feliciane, dit-il au jeune Ribeiro, qu'il prit d'abord pour l'Africaine, qui vous ait obligée à vous travestir pour vous échapper de chez moy? Je vous ay aimée, je l'ay voué; mais Feliciane, je vous demande à vous-mesme si cette passion a eu quelques effets qui ayent dû vous contraindre à cette metamorphose. Des discours soutenus ont esté jusques icy les seuls interpretes de mon cœur: Je ne vous ay rien laissé deviner que de respectueux, je n'ay
rien

rien exigé que de permis; Je vous tiens depuis deux mois dans ma maison, sans avoir abusé de mon pouvoir, & vous avez renfermé mon amour dans les bornes de la plus exacte bien-seance: pourquoy me fuyez-vous Feliciane? encore un coup que vous ay-je fait? Si le jeune Ribeiro n'avoit point eu de conversation avec la vieille Duëgne, ce discours sortant de la bouche mesme de son rival, auroit pleinement dissipé les soupçons; mais ce n'estoit plus le Comte qui luy tenoit au cœur, c'estoit Dom Fernand. Je ne suis pas celle que vous pensez, Seigneur, dit-il au Comte; Je sçay que je luy ressemble assez pour autoriser vostre erreur; mais si la Nature a mis cette ressemblance sur nos visages, le Ciel a formé nos ames bien differentes: la sienne est aussi déloyale, que la mienne est fidelle, & la parjure qu'elle est, me trahit avec autant d'ingratitude, que j'en témoigne en ne la trahissant pas. Le Comte ayant eu le loisir d'examiner Alphonse, pendant qu'il parloit, reconnut en effet quelque difference entre luy & l'Africaine. Il estoit plus grand, ses traits estoient un peu plus marquez, & il commençoit à avoir de la barbe. Il comprit donc que ce devoit estre Alphonse, & ne l'ayant pas plü-tost regardé comme tel, qu'il le regarda
com-

comme un rival aimé de Feliciane ; il le fit resserrer estroitement , envoya avertir le Seigneur de la Cuëva de sa prise , & jura qu'il mourroit , ou que le jeune Ribeiro épouseroit Hypolite. Cependant Feliciane se sauvoit sans sçavoir ny quelle route elle tenoit, ny dans quel lieu elle trouveroit un azile. Elle n'osoit plus sejourner en Castille , elle ne pouvoit se résoudre à retourner en Barbarie , & elle vouloit encore moins se rendre au lieu que Dom Fernand luy avoit marqué. Elle prenoit à droit , où on luy avoit dit de prendre à gauche , & à gauche où elle auroit dû prendre à droit , & craignant également de s'égarer , & de ne s'égarer pas, elle marchoit dans une perplexité qui ne se peut exprimer. Il ne faut pas demander si elle fit bien des imprecations contre l'ingrat qui la mettoit dans cette peine, si elle crût haïr l'infidelle autant qu'elle detestoit son infidélité , & si en se repentant d'avoir aimé, elle fit plusieurs résolutions de n'aimer plus. Tous ces mouvemens sont effets ordinaires du dépit & de la jalousie , & jamais Amante , en l'estat où estoit alors Feliciane , n'a manqué de les sentir. Comme elle estoit au plus fort de ces tristes reflexions , & qu'ayant entré dans un bois , dont elle ignoroit les issues ; elle estoit en danger d'y passer le

reste de cette journée , & conséquemment la nuit, elle fut rencontrée d'un Cavalier , qui après l'avoir regardée à deux fois , vint à elle comme pour l'aborder. Elle estoit si prevenüe de crainte , qu'oubliant qu'elle estoit travestie , elle crût que cét homme estoit un nouvel adorateur de ses charmes , & prit le galop pour l'éviter ; Mais le Cavalier luy criant ; Arrestez, Seigneur Alphonse , c'est vostre fidelle Mandoce , la fit revenir à elle-même , & la rendit curieuse. Elle résolut de profiter de la rencontre : Je ne te connoissois pas , dit-elle au Passant finement, hé bien que fait la belle Hypolite ? Hypolite , Seigneur , repartit Mandoce, n'a point voulu recevoir vostre lettre ; elle dit que vous estes un traître , dont le nom même luy est odieux , qu'elle ne poursuivra point vostre mort , & qu'elle est encore assez genereuse pour estre bien-aise que vous soyez sauvé ; mais que vous ne soyez plus assez hardy pour abuser de sa simplicité , si vous ne voulez que sa juste fureur éclate une seconde fois. J'ay voulu luy faire expliquer ce discours où je ne comprenois rien ; mais mon ignorance a passé dans son esprit pour un artifice ; elle ma menassé de me faire arrêter , & de tirer de moy , à force de tourmens , vostre retraite , & le lieu où je devois

vois vous rejoindre. Je n'avois pas ordre de l'en informer, & il me sembloit qu'elle parloit comme si elle eût esté tentée de me le faire dire : Cette menace m'a fait sortir de Toledé en grande diligence, & je vous conseille de vous en éloigner aussi ; car sçachant ce qui se passe dans vostre ame, je vous avertis, Seigneur, qu'il ne fait pas bon icy pour vous. En achevant ce discours, Mandoce remit entre les mains de Feliciane, qu'il croyoit son maistre, la lettre qu'il rapportoit. Feliciane la prit, & avançant trois pas, pour cacher à Mandoce le trouble que cette lettre luy causoit, elle l'ouvrit, & y lut ce qui suit.

Vous avez trop de merite, Madame, pour estre plus long-temps l'objet d'une feinte passion. Tout mon cœur est à une autre, & je ne puis plus obtenir de ses veritables sentimens, qu'il se contraigne davantage. Vous m'appellerez traistre & parjure ; Mais, Madame, ce n'est que pour ne pas meriter ces noms que je m'expose à les recevoir. Accusez les soupçons de Dom Garcie d'un procédé qui ne m'est pas naturel. Je ne pouvois me dérober à sa vigilance, qu'en feignant d'avoir de l'amour pour vous, je souhaiterois que cette feinte fust devenuë une verité ; afin de rendre justice à vos charmes : Mais, Madame, les
sen-

sentimens du cœur ne dépendent point de nous, pardonnez au mien une faute qu'il ne peut s'empescher de commettre, & si vous estes genereuse, plaignez-moy sans me hair.

Il n'y eut aucun mot de cette Lettre qui ne fust un salutaire contre-poison pour la jalousie de Feliciane ; & comme si son bon genie avoit apprehendé que l'oubly des noms n'eût encore laissé quelque venin dans son ame : Mandoce reprenant la parole ; Il n'est pas question de tant resver, dit-il, le temps vous presse ; & puis que vous estes enfin resolu de retourner en Afrique, il faut vous haster de vous rendre au Port le plus proche. Vous n'avez que ce qu'il vous faut de loisir pour arrester un vaisseau, avant qu'on mette à la voile ; & je vous diray de plus, que j'ay entendu murmurer je ne sçay quoy par des gens qui ont mangé dans mon Hotellerie, qui me fait craindre pour vostre personne. Ils disoient que vous estiez arresté, & que le Comte d'Atrevalo juroit de vous faire épouser Hypolite : je voy bien que ces gens se trompoient : mais ces sortes de bruits ne valent rien. Croyez-moy, Seigneur, sauvons-nous d'icy, cette Hypolite est en colere, & elle vous jouëra quelque mauvais tour. Feliciane ne pût se contenir à cette dernière
assu-

assurance de la fidelité de son Amant ; elle rendit graces au Ciel , de l'avoir tirée de son erreur , & se nommant mille fois heureuse , & trop heureuse Feliciane ; elle conjura Mandoce de luy dire où elle pourroit trouver Alphonse. Mandoce fut si effrayé de cette demande , qu'il pensa prendre la fuite. Il regardoit Feliciane tout éperdu , & la prenant toujours pour son Maître , il luy demanda tout tremblant s'il perdoit la raison : Non Mandoce , luy dit Feliciane , je ne la pers pas ; au contraire , je la recouvre. Alors elle luy dit son nom , & luy raconta qu'elle estoit venue en Espagne , pour y chercher Alphonse. Ce que Mandoce avoit entendu dire à son Maître de la ressemblance parfaite , qui estoit entre Feliciane & luy , le persuada bien-tost de la verité. Il loüa le Ciel de ce que leur voyage estoit accourcy , & conduisant l'Africain où le jeune Ribeiro l'avoit assuré qu'il le trouveroit ce mesme soir ; il luy raconta , chemin faisant , que le frere d'Alphonse avoit eu quelque soupçon de leur intrigue avant que de partir d'Afrique ; qu'il en avoit averty Dom Garcie à son retour , & que le bon homme ayant surpris des Lettres , par lesquelles Alphonse assurait Feliciane qu'il iroit bien-tost la trouver ; il l'avoit fait observer de si près , qu'il

qu'il ne faisoit plus un pas , dont son Pere ne fust averty ; qu'ennuyé de cette persecution , & persuadé qu'il ne pourroit se dérober à la vigilance de Dom Garcie s'il ne la decevoit , il avoit feint d'aimer Hypolite de la Cuëva , qui estoit allée voir une de ses tantes à Alcantara ; que Dom Garcie croyant que ce fût tout de bon , avoit conclu avec le Pere d'Hypolite ; & qu'Alphonse avoit esté contraint de signer le Contract : Mais que quelques jours après il s'estoit sauvé & rendu chez un des amis , qui luy avoitourny de l'argent pour retourner en Afrique , où il estoit prest d'aller , & où il seroit déjà , si la saison avoit esté propre pour ce voyage. Ces discours ou de semblables , entrèrent Feliciane jusques au lieu où elle esperoit trouver Alphonse , & où elle le trouva en effet. Mais , hélas ! ce ne fut pas dans l'estat où elle le desiroit. Le Comte d'Atrevalo , ayant reçu nouvelle , que le Comte de Benevent , grand Seigneur de Castille , & l'un de ses meilleurs amis , venoit le voir à sa maison , avoit apprehendé qu'Alphonse ne se sauvât pendant le desordre qu'une grande Compagnie peut causer , & voulant absolument s'assurer la possession de Feliciane , en forçant ce Rival d'épouser Hypolite : il le faisoit conduire à une Forteresse qui n'e-

n'estoit qu'à une journée de là , sur la Frontiere de Murcie. Le prisonnier étoit party tard de chez le Comte , & n'avoit pû joindre son giste; il avoit falu l'arrester en chemin , & par hazard cette couchée étoit la mesme qu'Alphonse avoit assignée à Mandoce pour venir le trouver: Ce mesme hazard avoit voulu que D. Fernand, revenant de sa recherche pretendue, s'étoit aussi rendu à cette maison. Feliciane le vit arriver au travers des vitres de sa chambre , & sa veuë pensa luy faire prendre la fuite : Mais une nouvelle pensée luy venant tout d'un coup, elle envoie Mandoce dire à Fernand , que Feliciane vouloit luy parler , & ordonne au domestique d'Alphonse de le conduire dans une petite court , où elle avoit remarqué qu'une des fenestres de sa chambre répondoit. Mandoce s'acquitte de sa commission. Dom Fernand vient tout transporté sous la fenestre , où Feliciane l'attendoit : Mon cher Dom Fernand , luy dit-elle le plus bas qu'il luy fut possible, le Ciel vous envoie encore une fois à mon secours; j'ay esté reprise : C'est moy qu'on meine sur la frontiere de Murcie, le Comte d'Atrevalo croit que je suis Alphonse ; mais ne vous laissez pas decevoir à la ressemblance ; je suis Feliciane, & pour vous le prouver : Voila , dit-elle

en

en luy jettant des tablettes , voila ce que vous me donnâtes en partant du Chasteau du Comte : vous y trouverez encore la route que vous y avez écrite ; sauvez-moy , si vous pouvez. Elle se retira après cette priere , comme si elle eût eu peur d'estre écoutée ; & Dom Fernand courant du mesme pas travailler à la liberté du prisonnier , qu'il croyoit Feliciane ; dit à celui qui le conduisoit , que le Comte l'envoyoit occuper sa place , & qu'il retournât en diligence au Chasteau, qu'on y avoit besoin de luy. Cét homme qui connoissoit Dom Fernand pour le neveu chery de son Maistre , ne fit aucune difficulté de luy obeir : il monte à cheval à la pointe du jour , & court où les ordres de Fernand l'envoyoient. Quand Dom Fernand le vit party , il fait appeller l'escorte , il la disperse par divers commandemens , poste les uns dans un lieu , envoie occuper des passages à quelques autres ; & puis courant au lit d'Alphonse : Sauvons-nous Feliciane , luy dit-il , toutes choses sont disposées pour nostre suite : Nous irons à Carthagene qui n'est pas éloignée d'icy , & de là nous passerons en Barbarie ; mais il faut vous hâter , les momens sont precieux. Alphonse connût bien qu'on le prenoit pour ce qu'il n'estoit pas : mais il ne voulut point

F dé-

détruire une erreur qui luy rendoit la liberté. Il s'habille promptement, suit le neveu du Comte. Ils montent à cheval sans bruit, & prennent le chemin de Carthagene. Le jour n'estoit pas encore formé quand ils partirent, & ils allerent d'abord un train qui ne leur permettoit pas de se parler. Mais lors que Dom Fernand se crût hors de danger d'estre attrapé; Ma chere Feliciane, dit-il à son rival, en passant un de ses bras autour de son corps; nous voila enfin delivrez de la tyrannie du Comte d'Atrevalo: il ne troublera plus nostre felicité; & graces à l'avis que vous m'avez donné, nous trouverons en Barbarie le repos que nous n'eussions osé esperer en Castille; Mais ma chere, apprenez-moy comment vous avez esté reprise; comment vous avez déçeu mon oncle, & par quel bon-heur vous trouvâtes hyer le secret de me parler. Alphonse ne comprenoit qu'une partie de ce discours; mais c'estoit assez pour luy faire connoistre que celuy qui luy parloit estoit son rival, & ce mesme neveu du Comte qui avoit tiré Feliciane des mains de son oncle la premiere fois. Cette connoissance le transporta de jalousie & de fureur: il se jette à un des pistolets de Dom Fernand, & donnant de l'éperon à son cheval pour s'écarter quel-

quelques pas. Tu mourras, dit-il au neveu du Comte, ton sang me vengera de la perfidie de mon Ingrate. Dom Fernand fut si surpris de cette action, qu'il la prit d'abord pour un songe. Il se regardoit, il regardoit Alphonse; il luy sembloit que son rival estoit sa Maistresse, il se trouvoit Dom Fernand; & ne pouvant accommoder toutes ces choses, il demandoit au jeune Ribeiro, tout hors de luy-mesme, s'il perdoit le sens, ou s'il le reconnoissoit: Je ne te connois que trop bien, repartit Alphonse; mais c'est toy qui ne me connois pas; défends-toy seulement, où je previeudray ta défense. Feliciane & Mandoce arriverent comme Alphonse achevoit ces paroles: Ils avoient épié le moment du départ de Dom Fernand, & l'avoient suivy à la trace; Arreste, Alphonse, s'écria l'Africaine, en se mettant entre ses deux Amans, n'attaque pas la vie d'un homme, à qui tu dois ta Feliciane. Ces paroles, & la veuë de Feliciane ouvrant les yeux de Dom Fernand, il connût qu'il estoit déçeu; il se souvint de la ressemblance qui estoit entre Alphonse & l'Africaine, & concluant que c'estoit son rival qu'il avoit delivré; il voulut se jeter sur luy, mais Mandoce & Feliciane s'y opposerent: Demeurez D. Fernand, luy

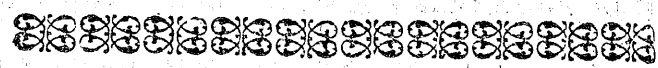
luy dit l'Africaine vostre fureur seroit icy sans effet : Je ne doute pas qu'il ne soit douloureux pour vous de delivrer un rival, pensant delivrer une Maistresse, & que vous n'ayez un grand remors d'avoir deux fois trahy vostre oncle, quand vous considerez que le fruit de cette trahison est de rendre Feliciane à son Alphonse; mais on a son étoile en Amour comme en autre chose; vous n'estiez pas né pour estre plus heureux en galanterie, je vous en plains, & prie l'Amour qu'il vous en console. Quant à moy, c'est ce que je ne puis faire, je suis au jeune Ribeiro, & je ne puis estre qu'à luy. Elle poussa son cheval en achevant ce mot, Alphonse & Mandoce la suivirent: Cét Amant jaloux avoit esté prest à prendre la fuite à la venue de Feliciane, tant l'opinion qu'il avoit de son infidelité la luy rendoit odieuse: Mais Mandoce l'ayant joint, l'avoit conjuré de ne pas se laisser trompér à l'apparence, & l'assuroit que sa Maistresse estoit innocente. Ce qu'elle dit à Dom Fernand confirma le rapport de Mandoce, Alphonse la suivit beaucoup plus amoureux, & plus content qu'il ne l'estoit quand elle l'avoit abordé. Dom Fernand voulut s'opposer à leur fuite, ou du moins ne les pas quitter, mais le premier luy fut impossible; & quant au second, le trouble

où

où il estoit ne luy permettant pas de bien conduire son cheval, il le poussa sur une roche, où les quatre jambes luy manquèrent. Les deux Amans heureux ne jugerent pas qu'il fust de leur charité d'aller luy aider à se relever: Ils se rendirent à Carthagene, & de là repassèrent en Afrique, où la sincerité des intentions d'Alphonse fit oublier au pere & à la mere de Feliciane, ce que leur fille avoit fait en sa faveur. Toute la famille des Ribeiros fut bien-tost contrainte de suivre leur exemple. La fureur du Comte d'Atrevalo fut si grande, lors qu'il apprit que les deux Amans estoient arrivez en Barbarie heureusement; que non content d'exercer sa rage sur son neveu, qui fut poursuivy & tué par ses ordres, il l'estendit sur tout ce qui touchoit la personne d'Alphonse. Il persecuta Dom Garcie avec une opiniâtreté, qui après luy avoir coûté la meilleure partie de son bien, & la vie de son fils aîné, le força de chercher son azile auprès du cadet: de là vinrent ces divisions du Royaume de Castille, qui le fit changer de tant de Maistres en moins de trente ans, & qui attirerent enfin l'excommunication du S. Pere sur le Comte d'Atrevalo: Nous le laisserons faire penitence, & nous continuerons nos remarques sur les traits galants de l'Histoire.

F 3

HIS.



HISTOIRE XVI.

Jeanne supposée de Castille.

*L'art d'aimer est un doux talent,
Hereditaire en certaines familles,
Et meres ayant eu le cœur tendre & galant,
Font rarement severes filles.*

JE croy qu'aucuns lecteurs n'ignorent ce que l'Histoire d'Espagne rapporte de Leonor, femme de Henry IV. Roy de Castille, surnommé l'impuissant. Cette Princesse ayant une intrigue secrette avec le Comte de Cuëva, chef de cette mesme famille dont nous venons de parler, & depuis Duc d'Albuquerque, ne voulut point se donner les peines que les autres femmes se donnent pour cacher leurs intrigues à leurs maris: Elle fit de la sienne une affaire d'Etat; & le Roy Henry persuadé qu'il tenoit à luy que sa femme n'eût des enfans, & passionné pour en avoir, pria Leonor amiablement de vouloir bien luy en donner un. Elle témoigna d'abord de l'horreur pour cette proposition, afin d'avoir le plaisir de s'en faire presser: Le Roy luy donna ce re-
gale

gale, il la presse, il la prie, & son choix ayant suivy ce luy de la Reyne, le bon Monarque conduisit de sa main le Comte de la Cuëva jusques à la couche Royale. L'aventure se consumma avec pleine licence, & de cette rare union nâquit cette Jeanne, appelée par les Historiens, supposée de Castille, qui fut avouée de Henry, & qui disputa si long-temps cette Couronne à la fameuse Isabelle, ayeule de l'Empereur Charles-Quint. Ce seroit renverser les loix de la Nature, & de la Galanterie, que de donner une vertu farouche à une fille, dont l'origine estoit si peu chaste; il faut tâcher à la rendre digne de la naissance, dont sa mere l'avoit favorisée. Elle n'avoit que seize ou dix-sept ans, lors que Louïs XI. Roy de France, & le mesme dont nous avons parlé comme Dauphin, dans les galanteries de la belle Agnés, envoya l'Évesque d'Alby la demander en mariage pour le Comte de Guyenne son frere. Le Comte de Bonlogne estoit Ambassadeur particulier du Comte de Guyenne, & avoit un plein pouvoir de faire en son nom tout ce qu'il jugeroit à propos: Il luy sembla bon de faire l'amour à la jeune Princesse. Il estoit bien-fait & galant, & la nation Françoisse n'est jamais si brillante, que quand elle éclate au milieu d'une Nation

étrangere. L'Infante de Castille ne voyoit rien à la Cour du Roy Henry, de si magnifique & de si propre que nostre Comte François: Elle ne pouvoit s'empescher de luy témoigner son admiration pour nos manieres; & le Comte tranchant du Politique, & disant à Monsieur d'Alby, qu'il estoit à propos de gagner les inclinations de la Princesse, pour reüssir dans leur Ambassade, attendu le pouvoir qu'elle avoit sur l'esprit de sa mere, & la mere sur celuy du Roy; il alloit incessamment l'entretenant de la liberté avec laquelle on faisoit l'amour en France. Il y avoit peu que Charles VII. estoit mort, la severité du Regne de Loüis n'estoit pas encore bien establie: Il ne luy parloit que des licences du regne precedent; à l'entendre on eût dit que le nombre des belles qualitez des Dames se mesuroit par celuy de leurs conquestes, & il assuroit la Princesse qu'on passoit en France pour manquer d'esprit ou de beauté, quant à son âge, on n'avoit pas fait deux ou trois essais de galanterie. La Princesse jalouse de la reputation de ses charmes, fit connoistre au Comte qu'elle seroit bien aise d'avoir de cette espece de merite à la Françoisise, dont il luy faisoit le tableau. Pour premiere leçon, il la fit peindre en petit par la permission de la Reyne, pour

en-

envoyer, disoit-il, son Portrait au Comte de Guyenne; mais quand il fut fait, il en fit tirer une copie, qui fit seule voyage, & il retint l'original pour luy; Voila, disoit-il à la Princesse, comme en usent les habiles personnes de nostre Cour; elles prennent des pretextes honnestes de tout ce qu'elles font. L'apparence est toujours hors de censure, mais elles se réservent l'intention secreete; & ce seroit avoir l'imagination trop sterile, que de la renfermer dans les bornes d'un dessein unique. Des leçons si judicieuses trouvant un naturel bien disposé, y firent tant de progrès en peu de mois, que la Princesse auroit commenté sur les avis de son Maître. La Castille estoit alors troublée par les pretentions de l'Infant Alphonse, frere d'Isabelle, & neveu de Henry, qui sans droits legitimes (disent les Historiens) pretendoit à cette Couronne. Les Grands de l'Estat s'efforçoient d'accommoder ce differend. Le Marquis de Villena soutenoit les pretentions d'Alphonse, & le Duc d'Albuquerque celles de Henry. La jeune Princesse se fit une politique, de mettre le Marquis dans des interets, que l'adveu de Henry rendoit les siens; Elle met les leçons du Comte de Boulogne en pratique; & le Marquis de Villena esperant de tirer quelques

F 5 lu-

130 A N N A L E S

lumières de la bouche de Jeanne, qui seroient utiles aux droits d'Alphonse, prévint les desseins obligéans qu'on faisoit sur son cœur. Ils entrent en commerce de regards : s'il croit entendre les yeux de l'Infante, les siens ne parlent pas moins intelligiblement. Il n'estoit plus question que d'expliquer ce langage ; Il y avoit un Jardin dans le Palais, réservé pour la promenade de la Reyne, & de sa fille, dont aucun homme n'avoit l'entrée permise ; la Princesse y prenoit le frais tous les soirs sans autre suite qu'une Gouvernante que le Comte de Boulogne avoit apprivoisée, & quelques filles qui ne l'approchoient que quand elle leur ordonnoit : Le Marquis trouve le secret de s'introduire dans ce Jardin, il attend l'heure que la Princesse avoit accoustumée d'y venir, & la suivant de l'œil entre des palissades de Cyprés, qui formoient un labyrinthe, il se montre à elle, lors qu'il jugea qu'il en estoit temps. La Princesse fut surprise de voir un homme dans cet endroit, & son premier mouvement fut de se retirer : mais le Marquis l'ayant conjurée de l'entendre un moment, l'Infante se laissa fléchir. On ne parle pas d'amour à des filles de Roy, comme à des personnes du commun, la raison d'Etat est toujours l'étendart qu'arbore un

A

GALANTES VI. P. 131

Amant habile. Le Marquis ne manqua pas à suivre cette regle : il expose à la Princesse le pouvoir absolu qu'il a de traiter des différens d'Alphonse avec Henry, luy represente qu'il luy est aisé de mettre en teste du traité son mariage avec l'Infant ; & remarquant l'effet que cette ouverture produisoit sur l'esprit de l'Infante, il luy declare son amour pour elle, & luy dit que ce sera par son indulgence, pour cet amour, qu'elle l'engagera dans ses interests. La Princesse prit un caractère digne des leçons du Comte François : elle fit la severe, sans toutefois étouffer l'espoir du Castillan ; son cœur, disoit-elle, preferoit l'amour de la vertu à toutes les dignitez de la terre ; mais elle estoit reconnoissante, & un grand service pouvoit beaucoup sur son ame. Au milieu de cette conversation la Princesse crût entendre marcher derrière une Palissade, contre laquelle elle estoit appuyée, & elle fremit à ce bruit. Bien que le Reyne n'eût pas fait profession d'une vertu trop austere, elle la vouloit dans les autres, & suivant la maxime des femmes Galantes, elle estoit ennemie declarée de la galanterie d'autrui. La Princesse craignant donc d'avoir esté apperceuë, parlant seule avec un homme, ne fit qu'un saut de lieu

F 6 où

où elle estoit jusqu'à la porte qui donnoit de son appartement dans ce jardin. Le Marquis, à son exemple, se sauva en diligence. Celuy qui caufoit leur fuite ne vid que leur ombre : c'estoit le Comte de Boulogne, qui ayant remarqué cette promenade, avoit gagné un des Portiers, & s'y rendoit dans le mesme dessein qui y conduisoit son Rival. Il avoit autant de peur d'estre découvert, qu'il en caufoit à ceux qu'il faisoit fuir. Il se cacha quand il les entendit, & ne soupçonnant rien de la verité, il leur donna tout le loisir dont ils avoient besoin pour se sauver. Quand il jugea par le profond silence qui suivit leur fuite, qu'il pouvoit avancer sans peril, il prend le chemin des fenestres de la Princesse, qu'il sca-voit qui donnoient sur ce Jardin, resolu d'y heurter, & de se menager, s'il estoit possible, quelques momens d'entretien particulier ; mais il fut surpris d'une pluye d'orage, qui luy fit juger que la Princesse ne pourroit ny sortir, ny mettre la teste à la fenestre, il se retira tout chagrin de ce mauvais succez. En marchant il trouve quelque chose sous ses pieds, qui luy sembla estre une mule de femme ; en effet c'estoit une de celles de l'Infante, qu'elle avoit laissée tomber en courant, & qu'elle n'a-

voit

voit osé ramasser, tant elle estoit pressée de se retirer. Le Comte ramasse cette mule, & comprenant que la Dame qui l'avoit perduë devoit avoir de grandes raisons de fuir, puis qu'elle ne s'estoit point arrestée à la chercher, il conclud que le bruit qu'il avoit ouï n'estoit pas sans mystere, & sentit quelque curiosité d'en apprendre la cause. La mule trouvée estant necessaire à ce dessein, il la serre precieusement, & se retire chez luy. Quand il y fut, il examine le patin, il en trouve la broderie assez riche, & la forme fort agreable ; il envoie un de ses gens qui avoit de l'entendement, s'informer chez tous les ouvriers de la Ville, pour qui cette mule avoit esté faite. C'estoit pour une jeune Catalane, nommée Elvire, qui estoit fille d'honneur de la Princesse, & qui ayant l'art d'inventer galamment des manieres de chauffures, avoit souvent le plaisir de voir l'Infante les porter. Le Comte de Boulogne ignorant le second destin de la mule trouvée, s'arreste au premier, & comme l'intrigue de la Princesse estoit plus glorieuse qu'utile, il ne luy sembla pas qu'elle fut incompatible avec un peu d'amour pour la Catalane. Elle luy avoit paru jolie dès son amitié en Castille, & si l'honneur

d'a-

134 A N N A L E S

d'avoir les premices d'un cœur Royal, joint à quelques desseins secrets sur la confiance du Comte de Guyenne, n'avoient sollicité ses desirs pour l'Infante, Elvire auroit eu ses premiers hommages. Il se réjouit dans son ame de trouver les voyes si bien préparées : Les Amans de passage n'ambitionnent pas le premier rang, & les conquestes les plus aisées sont les plus desirables pour eux. Il bastit sur le fondement d'un rendez-vous déjà donné, & jugeant de la severité d'Elvire par ce qu'il croyoit en sçavoir, la premiere occasion qu'il trouva, fut à son sens une occasion favorable. Il prit celle d'une Comedie chez la Reyne, après laquelle il y eut une collation, où les Ambassadeurs furent appelez. Il cantonne Elvire proche d'une balustre, & feignant de luy demander l'explication des peintures d'un lambris, qu'il trouvoit admirables : Ce n'est pas de ce lambris dont il s'agit belle Elvire, luy dit-il à demy-bas, il n'est que le pretexte de nostre conversation : je vous aime, & je n'ay pû trouver le moyen de vous le dire qu'aujourd'huy. Je sçay que j'attaque une place déjà surprise ; mais les François sont accoustumez à depousseder les usurpateurs : Je n'ignore aucune de vos affaires ; ce fut moy qui vous fis partir

du

GALANTES. VI. P. 135

du Jardin de la Reyne, il y a quelque temps, en si grande diligence, & j'ay la Mule que vous y perdîtes : Je n'ay dit cette aventure à personne, & je ne la diray jamais qu'à vous ; Mais, belle Elvire, ma discretion merite quelque grace, recompensez-la, s'il vous plaist. Elvire estoit une jeune personne glorieuse, dont l'ame estoit fiere, qui n'avoit, ny qui ne vouloit d'intrigue, & pour qui la Nature avoit fait liberalement ce que les loix & l'education ont souvent bien de la peine à faire. Vous vous adressez mal, Seigneur, dit-elle au Comte froidement, cherchez d'autres matieres à vos Romans, les fables ne sont pas de mon goût. Elle prononça ces paroles avec tant de severité, que tout hardy qu'estoit le François, il en fut décontenancé. Cependant, comme il croyoit estre assuré qu'Elvire n'estoit pas si terrible qu'elle vouloit le paroistre, cette sortie ne fit que redoubler l'ardeur de l'attaque ; il cherche les yeux d'Elvire dans tous les lieux où il luy estoit permis de la voir ; Il fait naistre des occasions honnestes de luy faire de petits presens ; il donna des concerts aux filles de la Princesse, & trouva le secret de faire sçavoir à Elvire par un Biller, qu'ils n'estoient faits que pour elle. Plus il s'empressoit, plus la

Ca-

Catalane estoit tranquille; Elle le traitoit de visionaire, quand il osoit luy parler de Jardin, & de rendez-vous; & lors que pour ne point la pousser à bout sur ce qu'il remarquoit qui ne luy plaisoit pas, il se retranchoit dans la feinte de croire son cœur tout neuf, & la supplioit de le luy donner en cette qualité; Elle luy disoit naïvement qu'elle ne vouloit point d'affaire, & qu'elle estoit ennemie de tout commerce. Il croyoit toutesfois avoir des preuves du contraire; & si la Catalane ne le trompoit pas, sa prevention le decevoit. Il voulut sçavoir positivement laquelle des deux estoit mensongere: Il n'avoit gagné qu'un des Portiers du Jardin, il les gagne tous; Il apprend que le Marquis de Villena y estoit entré, le soir que le Comte de Boulogne y avoit trouvé la mule. Il envoye chercher l'ouvrier qui l'avoit faite, il le questionne luy-mesme; cét homme assure qu'il l'a faite pour Elvire. La fierté de la Catalane perd le peu de credit qu'elle commençoit d'acquérir: Le Comte la soupçonne d'artifice, & croyant faire un acte meritoire, de convaincre cette rusée, il resolut de la prendre sur le fait. Bien qu'il eust tous ces desseins en teste, son intrigue avec l'Infante n'en alloit pas moins son train. Il luy parloit autant qu'il le pou-

pouvoit, il luy écrivoit tous les jours; il avoit trouvé cent moyens de le faire; tantost le Billet estoit coulé dans une espece de confiture seche, dont je croy que ce fut luy qui nous donna l'usage à son retour; car on en voit en France sous le nom *Scorfonere*. D'autres fois il faisoit venir des Galanteries à la maniere de nostre Cour, & glissoit une Lettre dans celles que la Princesse trouvoit à son gré. Il fut mesme assez ingenieux pour faire faire un Busc de feuillages d'or sur un émail bleu, dont le dedans estoit creux; & la Princesse feignant de luy en montrer l'ouvrage, ou joiuant à des Jeux où ce Busc paroissoit necessaire, recevoit des Billets dedans, & souvent les honoroit de ses réponses. Elles estoient aussi favorables qu'au commencement, & hors certains degrez de bien-veillance, qu'il vouloit bien reserver après le succéz de l'Ambassade; Il se croyoit aussi gratifié qu'autrefois, mais il se trompoit tres-fort. Le Marquis avoit fait comprendre à l'Infante, que le mariage d'Alphonse estoit plus avantageux pour elle, que celui du Comte de Guyenne; & la Princesse traitant les Ambassadeurs sur le pied de l'établissement qu'ils luy faisoient esperer, celui du Prince de Castille occupoit le premier rang de son cœur.

Le

Le Marquis l'avoit veüe par son ordre dans le mesme Jardin où il l'avoit veüe sans son ordre la premiere fois ; & comme il n'avoit pas des desseins aussi sinceres de la marier à l'Infant , que le Comte de Boulogne en avoit de la marier au Comte de Guyenne ; l'histoire médifante rapporte , que le Marquis usurpoit beaucoup plus sur les droits pretendus du Prince Castillan , que le Comte n'avoit usurpé sur ceux du Prince François. Un soir que pour continuer les pirateries , il estoit dans le Jardin de la Reyne , où la Princesse avoit promis de venir le trouver sans autre suite , qu'une Gouvernante qui se piquoit de complaisance ; le Comte de Boulogne , qui avoit des espions fidelles en campagne , fut averty de l'arrivée du Marquis. Il se rend dans le Jardin par la porte qui estoit à sa disposition , & ne s'attendant pas à moins qu'à surprendre Elvire en mensonge avéré , il se glisse derriere la palissade d'un Cabinet , où son Jardinier gagné l'assura que le Marquis estoit entré. Il faisoit obscur ce soir-là , & la Princesse , & Villena parloient fort bas ; mais le Comte ne laissa pas d'entendre le sifflement de leur langue. Il fait le tour du Cabinet , & s'y jettant brusquement ; Hé bien ! Madame , dit-il à l'Infante , vous ne

vou-

voulez point d'affaires ? ce sont fables que les rendez-vous du Jardin , & la mule perduë ? vous n'aimez point le Marquis de Villena ; & vous estes par temperamment , ce que les plus vertueuses sont par vertu ? Une partie de ces choses convenoient à la Princesse , & si le Comte avoit sçeu veritablement à qui le discours s'adressoit , ses interets connus & secrets le mettoient en droit de luy parler de cette sorte : Mais l'orgueil du sexe & du rang de l'Infante ne permettoit point d'aveu pacifique. Elle dit au Comte qu'elle trouvoit bien hardy d'entrer dans une conversation où il n'estoit pas appelé ; qu'elle avoit ses raisons de parler en secret au Marquis , dont le Roy son pere estoit content , & dont elle ne devoit compte qu'à luy , ou à la Reyne ; qu'il se retirât promptement , s'il ne vouloit qu'elle perdit le respect pour sa dignité , comme il avoit perdu celuy qu'il luy devoit. Il seroit difficile d'exprimer l'étonnement du Comte de Boulogne , quand il reconut la voix de l'Infante ; il crut se tromper , & l'interrompant tout éperdu ; Quoy Madame , luy dit-il , c'est vous qui estes dans ce Cabinet ? Oüy c'est moy , repartit l'Infante imperieusement : Et ce Cavalier poursuivit le Comte est le Marquis de Villena ?

na ?

na ? Oüy , interrompit le Marquis , je suis le Marquis de Villena , & je parle à l'Infante pour des affaires qui regardent l'Etat. Je vous demande pardon , Madame , repliqua le Comte avec autant de surprise que de froideur ; je ne croyois pas trouver le Marquis en si bonne compagnie , je prendray des mesures plus justes une autrefois ; & puis que le respect que je vous dois est exposé à des incidens si impreveus , je le tiendray en garde sur tout. En disant cela il sortit , & laissa l'Infante dans une inquietude sans égale. Elle n'en disoit pas la veritable cause au Marquis ; cette espece de sincerité ne fut jamais en usage ; mais la vertu scrupuleuse dont la Reyne decoroit ses vieilles années , fournissoit assez de pretextes de desespoir à la Princesse. Elle écrivit au Comte si-tost qu'elle fut rentrée dans sa chambre , & bien qu'elle continuât à tourner le rendez-vous sur les troubles de Castille ; Elle luy témoignoit une douleur si tendre des soupçons qu'il en avoit conçus , qu'il falloit estre l'Infante mesme pour ne croire pas cette douleur veritable. Cette Lettre tomba mal-heureusement entre les mains du Marquis de Villena. La Princesse avoit les noms de ses Amans si presens à la memoire , qu'elle les confondit ; & pensant pro-

prononcer celuy du Comte de Boulogne, elle prononça celuy du Marquis. Le Messager ne penetra plus avant que ce qu'il entendoit : il n'y avoit point de dessus à la Lettre ; il la porta sans autre reflexion à celuy que l'Infante avoit nommé sans y penser. De tels messages sont pour l'ordinaire incompatibles avec le sommeil des Amans. Le Marquis passa la plus grande partie de la nuit à resver au gracieux Poulet , il ne douta pas un moment de l'erreur. Le Comte estoit si bien figuré , que sans estre son Rival , on pouvoit aisément le reconnoistre. Voilà le Marquis aussi jaloux qu'irrité : Il se representa la maniere dont le Comte avoit parlé à la Princesse. Bien qu'elle fust respectueuse , elle avoit un caractere familier ; il en tira deux ou trois consequences aussi justes que douloureuses , & resolu de les appuyer d'une conference avec le Comte , il alla le voir si-tost qu'il fut habillé. Le Comte venoit de recevoir un billet de la Princesse , adressant au Marquis , comme le Marquis en avoit reçu un le soir precedent , adressant au Comte. Elle avoit appris le destin de sa Lettre par le retour de son Envoyé , elle vouloit le reparer , s'il estoit possible ; & dans ce dessein , elle conjuroit le Marquis de se rendre à un Monastere , où elle

0476

elle alloit dîner ce jour-là, & où elle
 esperoit de trouver la liberté de l'entre-
 tenir. Les fautes des domestiques ont un
 enchaînement qu'on ne peut ny prevenir
 ny justifier. La Princesse avoit fait une
 reprimende si aigre au porteur de sa Let-
 tre, de ce qu'il l'avoit renduë au Marquis
 de Villena, & luy avoit dit avec un trans-
 port si confus, que ce qu'elle écrivoit
 estoit pour le Comte de Boulogne, qu'il
 appliqua ce mot d'écriture au billet com-
 me à la Lettre, & vint le remettre entre
 les mains du Comte François. Il le lisoit
 encore quand le Marquis entra, & Ville-
 na voyant sortir celuy qui l'avoit appor-
 té, & le reconnoissant pour le mesme qui
 luy avoit donné la Lettre du soir prece-
 dent; Cét Officier de l'Infante, dit-il au
 Comte, n'a prevenu mon zele que d'un
 moment, je venois vous restituer ce qu'il
 vous a dit sans doute qui vous appartient.
 Il ne m'a dit qu'une chose où je prens
 tres-peu d'interest, repliqua le Comte
 froidement; il m'a donné avis que la
 Princesse de Castille va dîner aujourd'
 huy dans un Monastere de cette Ville;
 vous qui avez plus d'affaires à traiter
 avec elle que je n'en ay, & qui choisissez
 des lieux secrets pour vos entretiens,
 vous pouvez profiter de l'avertissement.
 Le voila, poursuivit-il en luy presentant

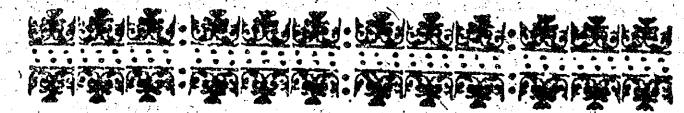
le

le billet; Le nom du Marquis estoit in-
 seré dedans: Ainsi le Comte ne faisoit
 aucun scrupule de le rendre à son adresse.
 Ha! vrayment, dit le Marquis en sou-
 riant après l'avoir leu, la rencontre est
 singuliere; l'Infante ne veut pas que
 nous ayons rien à nous reprocher, & j'au-
 rois trop d'avantage sur vostre honneste-
 té, si je vous avois rendu la Lettre qu'elle
 vous a écrite, sans que vous eussiez eu
 le mesme present à me faire. Il la luy re-
 mit entre les mains en achevant ces paro-
 les. Le Comte la leut, & continuant de
 parler après: La Princesse prend une pei-
 ne inutile, dit-il, je suis trop sage pour
 la perdre, & trop peu credule pour estre
 deceu: Mais Seigneur Marquis, adjoû-
 ta-t'il, oseroit-on vous demander depuis
 quel temps vous estes en possession des
 bonnes graces de cette Princesse; car je
 ne croy pas que vous ayez envie de m'en
 faire un secret après ce que je sçay; Je
 vous croy resolu à la mesme indiscretion,
 repartit le Marquis, je ne suis pas plus
 ignorant sur vos affaires que vous l'estes
 sur les miennes; & la Princesse n'est pas
 digne qu'on garde des mesures avec elle
 après l'air dont elle nous traite. Ces deux
 Amans irrités & prevenus d'une passion
 trop commode, pour avoir des effets fu-
 nestes; se firent une sincere confiance
 de

0477

144 ANNALES GAL. VI. P.
 de tout ce qui leur estoit arrivé, & resolu-
 lurent de se venger, en ne souffrant point
 que la Princesse épousât aucun des Prin-
 ces dont ils ménageoient les interets. Ils
 n'eurent pas le plaisir de cette vengean-
 ce; l'Infant, Alphonse, & le Comte de
 Guyenne, étant morts en ce temps-là,
 & le Roy de Castille les ayant suivy de
 près, la destinée de l'Infante la condui-
 fit en Portugal, où elle ne manqua pas,
 sans doute, à mettre ses Maximes en
 pratique. Mais je n'ay pû recouvrer de
 Memoires fidelles du reste de ses intri-
 gues: Ce que je sçay seulement, c'est
 qu'après maintes aventures, un rayon
 de la Grace la confina dans un Monastere
 de sainte Claire, où elle finit sa vie ex-
 emplairement. Le Comte de Boulogne,
 qui connoissant le bon naturel de la Prin-
 cesse, regardoit l'inspiration du Ciel
 comme un dépit amoureux; communi-
 qua son idée à tant de gens, qu'il l'a fait
 passer jusques à nous.

Fin de la sixième Partie.



ANNALES
 GALANTES.
 SEPTIESME PARTIE.

HISTOIRE XVII.

Les Princes Dervis.

LSmaël, usurpateur de l'Em-
 pire des Perles, sur le Prince
 Imirse, petit fils d'Usun-
 Cassan, avoit deux fils ju-
 meaux, dont l'aîné se nom-
 moit Scach Caly, & le second Chafan
 Helif: le Sophy destinoit le premier de
 ces Princes à une sœur d'Imirse, nommée
 Imirfile, qu'il avoit fait élever dès son en-
 fance dans des sentimens conformes à ce
 dessein, & comme ce mariage affermis-
 soit son usurpation, il l'avoit resolu dans
 un de ces festins Royaux, si fameux en
 G Per-

Perse, où c'est un crime digne de mort que d'appeller des Decrets qui s'y prononcent. Les Grands du Royaume, prevenus dès long-temps en faveur de cette alliance, l'avoient approuvée, & la peine attachée à l'infraction de cette Loy, surmontant la repugnance que la Princesse auroit pû conserver pour le sang de son Tyran; on n'attendoit que la fin d'une negociation secrette, avec quelques Provinces fidelles à leur Prince legitime, pour accomplir ce mariage; mais ce n'estoit pas le suffrage des peuples qui devoit estre demandé, c'estoit celuy de l'Amour. Il ne reconnoît de loix que les siennes, le Prince Caly sçavoit en vain celles de l'Etat, son cœur ne pouvoit s'y soumettre; Il aimoit éperduément une de ses parentes nommée Zurie, & cette passion estoit d'autant plus violente, qu'elle estoit secrette. Il fit ce qui luy fut possible pour combattre cette inclination; mais sentant qu'elle augmentoit par la resistance, il envoya chercher son frere, & luy confia son amour, & son desespoir. Il ne pouvoit choisir un Confident plus zelé. Outre l'union parfaite qui estoit entre ces Princes, Chasan aimoit ardemment la Princesse Imirfile: il n'avoit osé luy declarer sa passion; car il la trouvoit trop digne de regner, pour luy

luy proposer un sujet pour époux; & il sçavoit que l'ordre de la nature destinoit l'Empire à son frere. Quoy! Seigneur, s'écria-t'il, quand le Prince luy déclara qu'il ne pouvoit aimer Imirfile, on vous donne la Princesse de Perse, & vous n'acceptez pas ce present; J'en connois toute la valeur, mon cher frere, repartit Caly; mais je suis attaché à Zurie par des liens si forts, que je ne puis les rompre. Je suis forcé d'avouer qu'Imirfile est plus belle; & je conçois bien que la Politique voudroit que je l'épousasse. Mais, mon frere, je n'ay pas si-tost fait cette reflexion, qu'il s'éleve je ne sçay quel mouvement dans mon cœur qui s'oppose à mon esprit. Ma volonté ne sçauroit se porter à ce que ma raison luy commande, la beauté d'Imirfile ébloüit mes yeux sans émouvoir mon ame; & tout ce que je rasche en vain de sentir pour elle, je le sens pour Zurie naturellement & sans effort. Vous trouverez plus de gens, interrompit Chasan, qui sentoient pour Imirfile, ce que vous sentez pour Zurie, que vous n'en trouverez qui traverseront vostre passion: Rien sur la terre n'est si parfait, que la Princesse de Perse. Ha! mon cher frere, s'écria le Prince en embrassant Chasan; je croy vous entendre, vous aimez sans doute Imirfile, & le sort

ne m'a fait qu'un mal, où luy-mesme a préparé un remede : Seroit-il possible qu'en me déroband à un devoir qui m'est odieux, je servisse un frere si cher : Il n'est que trop possible que j'aime Imirfile, repartit Chasan, & cét amour est aussi vieux que ma raison. Mais, Seigneur, de quoy cela vous guerira-t'il ? vous devez vous resoudre à la mort, ou à épouser la Princesse de Perse. Ismaël est severe, il craint la revolte d'un peuple usurpé, dont les inclinations tendent toujours vers leur Prince legitime ; Il ne voudra point autoriser la desobeissance des Perses par la tolérance de la vostre, & je m'assure qu'il la puniroit en vous, comme dans le moindre de ses sujets ; Que vous sert donc que j'adore la belle Imirfile ; vostre infortune diminuera-t'elle par la mienne, & vous croirez-vous moins miserable, par ce que je le seray comme vous ? Il faut tâcher à ne l'estre ny l'un l'autre, repartit Scach Caly, le Sophy est âgé, & je ne croy pas qu'il se hâte de conclure le mariage d'Imirfile, & de moy : Il a une guerre fâcheuse sur les bras, qui ne luy permet pas de songer si-tost à cette grande feste, profitons du present, & laissons l'avenir dans la disposition du Ciel. Alors il proposa au Prince Chasan de faire l'amour sous son nom à la Princesse de Perse.

Nous

Nous n'aurons pas de peine à nous menager des commoditez, adjosta-t'il, nous sommes de mesme taille, & nous avons le son de la voix tout semblable, abandonnons-nous à la conduite de l'Amour. Quelques jours après que cette resolution fut prise, les Princes trouverent une occasion d'en faire l'essay : Le Prince Imirle s'estoit retiré auprès de Bajazet II. Empereur des Turcs, qui luy faisoit esperer de le remettre sur le Trone de ses peres. Campson, Sultan d'Egypte, ennemy déclaré de Bajazet, estant bien-aise de faire une diversion des troupes qui pouvoient marcher contre luy, envoya Thoman Bey, qui luy succeda depuis à la Monarchie, offrir son alliance au Sophy, & le conjurer d'unir leurs interests. Cette offre estoit trop avantageuse à Ismaël pour n'estre pas acceptée, il reçeut l'Ambassadeur avec beaucoup de magnificence, & pour faire quelque chose que l'Egyptien pût s'appliquer en particulier, la Cour de Perse inventa des Danses à l'Egyptienne, qu'on dançoit masquez & vestus à la maniere d'Egypte. Ce déguisement fournissant aux Princes la commodité dont ils avoient besoin, ils firent faire des habits tout semblables, & Caly cedant le pas à son frere, & luy rendant tous les respects qui pouvoient

G 3

le

le faire passer pour l'ainé, se menagea la liberté d'estre auprès de Zurie pendant que Chasan remplissoit sa place auprès d'Imirfile. La Princesse de Perse trouvoit ce faux Caly beaucoup plus passionné que le veritable : il luy exprimoit son amour dans des termes que la sincerité de Caly ne luy permettoit pas de choisir; & l'une des conditions de cette Feste estant de faire de petits larcins pendant qu'elle dureroit, Chasan reçeut avec tant de transport ceux que le hazard luy permit de faire, que la Princesse en fut surprise. Je croy, luy dit-elle en souriant, que l'habit que vous portez a quelque propriété secrette pour vous rendre amoureux, vous ne me l'avez jamais parû qu'aujourd'huy, & je disois encore hier au soir à la Princesse Zurie, vostre cousine, que si vos froideurs continuoient, je serois la premiere à me soumettre à la rigueur des loix; plustost que de vous voir obeir au Sophy avec tant de repugnance. Le mystere est si fort de l'essence de l'amour, Madame, repartit Chasan, que les Amans ne peuvent rien dire de passionné sans son aide; Ce n'est point l'ordre du Sophy qui m'attache auprès de vous presentement, ce sont les desirs de mon ame, & je pourrois estre un autre que Caly sans que vous ny mon pere pussiez vous

en

en appercevoir. Cette supposition anime mon ardeur, je me persuade que c'est à moy seul que vous devez ce que je fais, & mon cœur agissant par ses propres mouvemens, & sans contrainte, c'est l'amour qui vous parle par ma bouche, & ce n'est plus le decret du Sophy qui me fait parler. Mais cét amour est-il plus contraint dans mon Cabinet, reprit Imirfile, ou dans tel autre lieu qu'il vous plair de choisir, que dans la confusion de cette grande assemblée? si nous estions de ces Amans, à qui les occasions de se parler sont interdites, ou dont les actions sont éclairées par des témoins incommodés, je ne serois pas surprise qu'il vous falust un déguisement pour me dire que vous m'aimez; mais par l'ordre de celuy à qui la nature & ma fortune nous ont soumis, vous pouvez m'asseurer de vostre amour toutes les fois que vous le desirez; tous les lieux vous sont propos, & vous avez le choix de toutes les expressions; d'où vient donc que vous m'avez laissé remarquer tant de tiedeurs dans vostre ame jusqu'à ce moment? Le Prince auroit peut-estre eu de la peine à répondre à cette seconde question, si la fin de l'assemblée ne l'avoit tiré de cét embarras. Ils coururent son frere, & luy proche d'une fenestre, comme pour y respirer un peu

G 4

d'air,

d'air, & revenant sans masque, Scach Caly fut obligé de donner la main à Imirfile pour la reconduire à son appartement; mais ce fut avec une froideur si peu conforme aux discours qu'elle avoit entendus, qu'elle ne pouvoit assez admirer cette difference. Le Sophy qui croyoit que c'estoit son fils aisné qui avoit entrevenu cette Princesse, s'estant apperçeu que celui qu'il prenoit pour le second, avoit toujours esté auprès de Zurie, s'imagina qu'il en estoit amoureux, & cette alliance ne luy déplaisant pas; Chasan, dit-il à ce Prince le lendemain, je scay les sentimens secrets de vostre cœur, la tendresse paternelle est penetrante, & j'ay vû ce que vous ne croyez peut-estre pas m'avoir montré. Je pourrois me plaindre à vous de ce que vous n'avez pas consulté ma volonté; Mais je suis bon pere, & je pardonne ce manque de respect à une passion dont je scay par mon experience, que les gens de vostre âge ne sont pas toujours les maistres. Chasan ne fit pas reflection d'abord à ce qui pouvoit causer l'erreur du Sophy, il crût au contraire qu'il l'avoit reconnu à quelques gestes, lors qu'il estoit auprès d'Imirfile, & que preferant la satisfaction de ses enfans à la rigueur des loix, il ne vouloit pas contraindre l'inclination

des

des Princes. Seroit-il possible, Seigneur, s'écria-t'il, que vous feriez cét effort d'amour paternel? Oüy, mon fils, je le fais, repartit Ismaël, & je vous donne ma parole inviolable, que le jour mesme, où le Prince vostre aisné épousera la Princesse de Perse, vous épouserez vostre cousine. Sa cousine, Seigneur? repeta Caly qui estoit present à cette promesse. Oüy, poursuivit le Sophy, je m'apperçûs hier au soir qu'il luy parloit comme à une personne qui ne luy est pas indifferente, & bien que je deusse avoir d'autres desseins pour luy, je les feray ceder à la bonté que j'eus toujours pour mes enfans. Il fut à propos que le Sophy entrât dans son cabinet, en achevant cette parole: le trouble des Princes l'auroit éclaircy de ce qu'ils avoient resolu de luy celer: Ils se retirerent dans leur appartement si confus & si affligez, qu'à peine ils pouvoient retenir leurs murmures. Quoy? disoit Chasan, ce n'est pas assez pour satisfaire à la cruauté de mon destin, que j'aime dès mon enfance une Princesse, dont je n'ose esperer la possession? Il faut encore qu'on m'en donne une, que je ne puis ny que je ne dois aimer; C'est peu qu'on veuille me priver de Zurie, adjouitoit Caly, on pretend me contraindre à épouser Imirfile; & mon frere, un

G s fre-

154 A N N A L E S

frere que j'aime autant que moy-mesme, va devenir l'homme du monde que je devray le plus haïr ? Quoy ! Zurie sera possedée par Chasan , & c'est Chasan , qu'il faut que je regarde comme le ravisseur de tout mon bien. Il ne le sera point, Seigneur , reprit le jeune Prince , je ne puis aimer qu'Imirfile , & je n'épouseray jamais Zurie. Vous l'épouserez mon frere , interrompit le desesperé Caly , si vous pouviez concevoir le charme secret dont elle enchante les cœurs des gens qui l'approchent, la douceur de son esprit, la tendresse & la probité de son ame , l'air engageant qu'elle sçait donner à toutes ses actions. Ha ! mon frere , vous ne verrez jamais cette Princesse avec un peu d'affiduité , que vous n'en soyez amoureux. Je crains bien plustost , repliqua Chasan , que vous ne cessiez de l'aimer, si-tost que vous regarderez Imirfile avec plus d'attention. Vous estes à couvert de ce peril , interrompit le Prince Caly , j'ay déjà fait l'essay des charmes d'Imirfile , & je sçay qu'ils ne peuvent rien sur mon cœur ; mais vous , mon frere , qui n'avez soutenu aucun combat contre ceux de Zurie , le premier où vous vous exposerez , sera mortel. Après s'estre long-temps tourmentez de cette sorte , ils passerent ensemble à l'appartement d'Imirfile , la

Prin-

GALANTES. VII. P. 155

Princesse Zurie estoit avec elle ; & si l'Amour eût osé disposer des Places , les Princes eussent bien sçeu comme ils devoient les choisir. Mais Zurie craignant pour la vie du Prince qu'elle aimoit , ne vouloit pas souffrir qu'il luy parlât en particulier devant la Princesse de Perse ; & Chasan redoutant la severité d'Imirfile , n'osoit luy declarer son amour à visage découvert. La contrainte qu'ils se faisoient , pour ne pas suivre le penchant de leur cœur , estoit peinte sur leur visage. Zurie remarquoit celle de Caly , & l'en consoloit par toutes les œillades favorables que l'Amour pouvoit se menager. Ces regards obligeans augmentoient l'inquietude & la distraction de Caly , & la Princesse de Perse croyant que ce Prince , si distrait & si tiede , estoit le mesme qu'elle avoit trouvé si ardent & si appliqué le soir precedent , luy faisoit des reproches où il ne sçavoit que répondre, Ils passerent l'après-midy dans cette facheuse occupation ; mais le soir estant venu , les Princes espererent de l'obscurité les faveurs que le jour leur refusoit. Ils proposerent la promenade aux Princeses : elles approuverent la proposition : ils descendirent tous quatre dans le Jardin : Scach Caly menoit Imirfile , & Chasan aidoit à marcher à Zurie ; le

G 6

Prin-

Prince se tournoit de moment en moment, pour examiner si les charmes de Zurie ne produisoient point l'effet qu'il en apprehendoit. Il luy sembloit remarquer aux actions de son frere, que ses propheties estoient fausses, & tant qu'ils furent en lieu decouvert, ses soupçons furent supportables; mais quand ils eurent attrapé les allées sombres, & qu'il ne pouvoit plus voir ce qui se passoit, il perdit toute consideration. Il l'aimera, s'écria-t'il, sans songer à ce qu'il disoit, il ne pourra jamais s'en défendre: De qui parlez-vous? interrompit Imirfile en pressant la main de Caly. Le Prince fut fâché de s'estre trahy luy-mesme, & faisant un grand effort pour se remettre; Je parle de mon frere, Madame, repliqua-t'il. Il dit toujours qu'il n'y a point de beauté capable de toucher son cœur, je ne veux pas qu'il ait cet avantage sur ma foiblesse; & j'ay prié la Princesse ma cousine de tâcher à le rendre amoureux. Voudriez-vous bien que nous écoutassions si elle reüssit dans son entreprise? En disant cela, il rangea la Princesse contre une palissade, & se mit auprès d'elle. Il faisoit obscur dans cette allée en plein jour, il ne devoit pas faire clair, lors qu'on ne voyoit presque plus par tout ailleurs. Chasan & Zurie passerent proche du Prince, & d'Imir-

mirfile sans les appercevoir, & Caly entendit que son frere disoit à la Princesse; C'est cela mesme qui fera quelque jour un de nos plus grands plaisirs, ma cousine. L'aventure declarée est insipide, & l'Amour n'est jamais si bien dans son centre, que quand personne ne se défie de son sejour. Chasan disoit ces paroles à propos de sa passion pour la Princesse de Perse, dont il faisoit alors confidence à Zurie; mais la jalousie de Caly ne les luy fit pas recevoir de cette sorte: il leur donna un sens conforme à ses soupçons; & cette idée troublant son jugement, il courut sur les pas de son frere, & laissa la Princesse sans Escuyer. Quand Chasan entendit marcher derriere luy, il demanda qui c'estoit. Caly se fit bien-tost connoistre, il separa son frere de Zurie brusquement, & luy disant qu'il avoit assez long-temps remply cette place; il luy fit comprendre que la main d'Imirfile estoit vacante. Chasan courut chercher la Princesse de Perse, pour jouer auprès d'elle le role de l'Egyptien; il la trouva fort irritée de la maniere dont Caly venoit de la quitter. Elle avançoit vers le bout de l'allée, à dessein de rejoindre ses femmes, & de se retirer à son appartement: Chasan l'arresta par sa robe, & luy demanda le sujet de sa retraite.

Vous

Vous n'avez pas besoin de moy icy Seigneur, dit-elle, en tirant sa robe des mains de Chafan, & en redoublant son pas. Le jeune Prince comprit bien que Caly avoit fait quelque trait d'Amant de Zurie, & voulant le reparer s'il estoit possible; Madame Princesse, dit-il a Imirfile en continuant de l'arrestèr, ne me traitez pas avec cette rigueur, s'il vous plait, je suis incapable de concevoir un desir qui vous offense; si sans y penser j'ay fait quelque chose qui vous ait déplû; me voicy prest à mourir pour vous satisfaire. Cette soumission de Chafan, qu'Imirfile croyoit Caly, calma un peu son dépit: elle n'aimoit ce Prince que parce qu'elle croyoit devoir estre sa femme; mais elle estoit glorieuse, elle sçavoit bien qu'elle meritoit toute l'ardeur d'un Amant, & ne pouvoit supporter les indifferences de Caly. Elle en fit des reproches à celuy qu'elle prenoit pour luy, qu'il trouva trop forts pour ne partir que de colere. Vous interessez mon amour plus que vous ne pensez, Madame, luy dit-il, quand vous luy laissez voir tout vostre courroux: il est trop violent pour n'avoir qu'une cause ordinaire: Vous aimez, Princesse, & le dépit si peu moderé, ne va jamais sans beaucoup d'amour. Ne vous flarez point de cette imagination, interrompit Imirfile,

file, je ne vous aime qu'autant que j'y suis forcée par les loix du Sophy. Avant ce decret irrevocable qui m'engage à vous épouser, je vous regardois comme si vous n'eussiez jamais esté, & par un aveugle instinct dont j'ignore la cause, si j'avois consulté mon cœur, le Prince Chafan l'auroit plus touché que vous. Chafan, Madame; s'écria le Prince. Oüy repartit Imirfile, Chafan a des manieres dont je m'accommoderois mieux que des vostres: il a plus de complaisance pour mes volontez, & je me sens un penchant secret à luy vouloir du bien. Ha! Madame, interrompit le Prince, ne résistez point à ce penchant, je vous en conjure. Chafan m'est cher à l'égal de moy-mesme, les avantages sont les miens, je sens tous les desirs, je prens part à toutes les joyes, & je ne puis estre heureux que de son bon-heur. Je ne vous dis pas cela pour vous obliger à faire certe declaration, interrompit la Princesse: je sçay à quoy les Loix de Perse m'engagent, & la sympathie que j'ay pour vostre frere, ne me fera pas hazarder ma vie pour me donner à luy; je ne sçay mesme si ce don luy plairoit, nous n'avons jamais parlé de ces sortes de choses luy & moy, mais je suis bien-aise de vous faire comprendre que c'est ma gloire seule qui

160 A N N A L E S

qui s'irrite de vos mépris. Trouvez un secret pour m'affranchir de la tyrannie où le decret d'Ismaël me soumet; rendez-moy à moy-mesme, & après cela disposez de vous comme il vous plaira, je n'y prens aucun interest; mais tant que je seray dans l'engagement où on m'a mise, je prétends qu'il soit reciproque, & n'y faire aucun sacrifice dont vous ne soyez de part. Ce discours tirant Chasan de conversation malgré luy, il falut qu'il soutint le personnage de Caly pendant le reste de la promenade: il demanda pardon de ce qu'il n'avoit point fait, il fit des prieres & des protestations: Elles avoient le vray caractere de l'Amour, & cette passion n'estant jamais plus prodigue de faveurs que dans les r'accommodemens, Chasan obtint de la Princesse une bague qu'elle portoit au doigt, & qu'elle luy donna avec promesse, qu'en quelque condition qu'il la sommât de la foy au nom de cette bague, elle le recevrait pour son espoux. Le Prince Caly tiroit a peu près les mesmes assurances de sa chere Zurie; elle ne pouvoit, quoy qu'il luy dist, se résoudre à exposer un Prince si bien aimé, à la severité d'Ismaël: Mais l'Amour ayant inspiré à cet Amant la pensée d'une fuite dans quelque azile, elle l'avoit approuvée, & elle luy avoit

pro-

GALANTES. VII. P. 161

promis que quand ils se verroient reduits à cette necessité, elle s'y soumettroit sans scrupule. Ces favorables esperances calmerent l'inquietude des deux freres, & ils passerent cette nuit plus tranquillement qu'ils n'avoient passé les cinq ou six précédentes; mais leur sommeil estoit un trompeur, qui ne les enchantoit pendant quelques heures, que pour rendre leur douleur plus sensible a leur réveil. Le Prince Imirse ayant esté averty des desseins qu'Ismaël faisoit sur la personne d'Imirfile, & ne pouvant accorder cette alliance, avec la juste haine qu'il avoit pour l'Usurpateur de son Thrône, resolut de tout entreprendre pour empescher l'accomplissement du mariage. Le Sophy tenoit alors sa Cour dans la ville de Xitos, Capitale de la Province de Perse. Cette Ville conservoit une fidelité pour son Prince, que toute l'autorité d'Ismaël ne pouvoit détruire: Imirse envoya des Agens secrets vers les principaux Habitans, leur represente la douleur qu'il auroit s'il voyoit son sang confondu avec celuy de son mortel ennemy, & les conjure de luy aider à prévenir cette honte par l'enlèvement d'Imirfile: Les Agens sçeurent si bien s'acquitter de leur commission, que la nuit mesme qui suivit la promenade dont nous venons

de

de parler ; la Princesse de Perse fut enlevée, & avec elle la Princesse Zurie, qui mal-heureusement pour Caly, estoit demeurée à coucher avec Imirfile. Cette expedition s'estoit faite sans beaucoup de bruit ; les Princeses logeoient dans un quartier du Palais, assez éloigné de l'appartement du Sophy ; les executeurs de l'entreprise avoient esté introduits par les femmes mesme des Princeses, qui estoient parentes ou alliées des chefs du party, & le Prince Imirfe les ayant chargez d'un ordre exprés de sa main, que sa sœur ne pût méconnoistre, il n'y eut que les cris de Zurie à éviter, qui furent plutôt étouffez, qu'elle ne fut bien éveillée. On met les Princeses dans un chariot qui les attendoit ; on les mene hors de la Ville par une porte dont on estoit asseuré, & leur faisant prendre la route du Texel en diligence, elles y furent reçeuës par Imirfe, & par le Sultan Selim, fils de Bajazet II. qui commandoit au nom de son pere dans toute la grande Phrygie. Il est aisé de s'imaginer le desespoir des deux Princes amoureux, aux tristes nouvelles de cét enlevement ; ils montent à cheval suivis de toute la Cour, pour tâcher à découvrir la route des ravisseurs : Ils ne la sceurent que quand ils ne pouvoient plus les joindre ; ils en parurent

in-

inconsolables, & leur amour ne demeurant pas dans les bornes de la simple douleur, ils resolurent de se rendre auprès de leurs Princeses, & de tenter toutes voyes possibles pour les tirer de captivité. Ils prennent l'habit & l'apparence de certains nouveaux Dervis de la secte de Scaydar, fameux Commentateur de l'Alcoran, dont ils estoient descendus, & se déroband secrettement aux soins du vieil Ismaël, ils prennent la route de la grande Phrygie. Ils ne firent pas beaucoup de chemin sans apprendre des nouvelles de ce qu'ils cherchoient : Le Sultan Selim estoit devenu amoureux d'Imirfile si-tost qu'il l'avoit veü, & Imirfe n'estoit pas moins passionné pour Zurie ; leur amour éclatoit par des magnificences si publiques, qu'elles n'estoient ignorées de personne. Nos Amans Dervis fremirent à ce rapport, & precipitant leur marche, ils parvinrent bien-tost à une demy journée de Ciboris, dite autresfois Apamie, où le Sultan Selim faisoit son sejour. Ils choisirent leur habitation dans un desert, voisin du fleuve Meandre ; une grotte arrosée de deux ou trois sources murmurantes, leur fut présentée par le hazard, comme s'ils l'avoient fait faire de commande. Ils eurent soin d'envoyer chercher par ceux de leurs gens, qu'ils

avoient

0487

avoient esté contraints d'amener , les choses dont ils avoient besoin , & faisant semer dans les Villes prochaines le bruit de leur haute vertu , ils ne demurerent pas long-temps dans leur desert sans y estre visitez de tous les bigots de Mahomet. Ils n'entretenoient cette sainte compagnie que de la vanité des choses de la terre , & du plaisir solide qu'on trouve dans la contemplation de celles du Ciel. C'est une maxime generale que les faux devots sont toujours plus éloquens que les veritables , leur esprit n'est plein que de luy-mesme , l'humilité des bonnes ames , la meditation sur les mysteres qu'on traite , & cette simplicité Evangelique qui est le caractere inimitable de la vraye pieté , ne déroband rien à la richesse de leur expressions , elles sont toutes fortes & persuasives. Nos feints Dervis joignant donc à l'hypocrisie , un tres-grand esprit naturel , firent d'abord un progrès parmy les habitans du Texel , qui parvint jusques aux oreilles du Sultan Selim. On ne parloit des nouveaux Scydars , que comme des fils aînez du Prophete , & par une hyperbole ordinaire en pareilles occasions , plusieurs personnes asseuroient leur avoir vû faire des miracles , qui ne les connoissoient que sur le recit de quelque

vi-

visionnaire prevenu , ou sur la relation de leurs emissaires secrets. Cette haute reputation attirant toute l'estime du jeune Sultan , il envoya des presens aux Dervis pretendus , & les conjura de le recommander à leur Prophete. Ils le luy promirent , mais pour le present ils les refuserent , disant qu'ils avoient renoncé à toutes les mondanitez de la terre , & qu'ils n'avoient plus de commerce qu'avec les Anges. Cette réponse émeut la curiosité de Selim , il fit partie avec le Prince Imirse pour aller visiter les Dervis : Les deux Princes furent advertis fidèlement de ce dessein , ils avoient des espions dans Cibotie qui observoient jusques aux moindres démarches de leurs rivaux : Ils étudient la contenance qu'ils devoient tenir , & Selim estant arrivé à leur grotte , ils sceurent si bien la decorer de tout ce qui pouvoit le persuader de leur sainteté , que le meuble le plus commode qu'il y trouva , fut un instrument a déchirer la peau. L'inventaire effraya les deux curieux , ils craignoient de profaner un lieu si sacré ; & les Princes secondant leur erreur ; Enfans chers de nostre grand Prophete , leur dit Caly , approchez-vous sans scrupule des humbles serviteurs de l'Eternel ; c'est pour vous seuls que

nous

nous sommes envoyez en cette Province, & c'est le soin charitable que le Ciel prend de vostre conduite, qui vous a donné le desir de nous visiter. Ecoutez, Sultan Selim; écoutez, Prince Imirse, les Astres vous regardent d'un œil de courroux, vous avez un grand penchant à suivre leur maligne influence: Nostre divin Prophete vous a jugez dignes d'estre guidez par luy dans un passage si dangereux, & nous sommes les interpretes sacrez de ses adorables intentions. A ces mots d'adorables, de sacrez interpretes, & de guides déleguez du Prophete si reveré, le Sultan Selim & le Prince Imirse s'inclinèrent profondement, & protestant qu'ils recevroient avec autant de soumission que de foy, les decrets divins qu'il plairoit aux Scaydars de leur prononcer, ils les supplierent humblement de vouloir commencer l'exercice de leur mission. Les feints Dervis jugerent qu'il falloit faire les difficiles pour mieux affermir la credulité de leurs rivaux. Les mysteres du Ciel ne s'expliquent, & ne se recoivent pas avec si peu de preparation, dit Chafan, il faut des prieres & des austerez pour ouvrir les sacrez reservoirs des graces celestes: Vous avez le cœur plein de desirs mondains, comment voulez-vous que les inspirations divines y trouvent

vent leur place; Commencez à nettoyer ce vase des souilleures dont il est taché, & puis nostre grand Prophete le remplira des salutaires écoulemens qu'il vous reserve: L'amour, la haine & l'ambition, troublent vostre ame, efforcez vous de la calmer, excitez-vous à la tranquillité, privez-vous de la veüe de ces objets que vous scavez qui émeuvent vos passions; nous ne vous les nommons point, car nous avons en revelation que vous devinez tout ce que nous ne jugerons pas à propos de vous dire. Mais, Princes, nous n'ignorons aucunes de vos plus secretes pensées; & quand vous serez dignement preparez à recevoir nos enseignemens, nous vous dirons des choses surprenantes: Allez vous mettre en estat de meriter la bonté dont le Ciel vous favorise, & venez nous retrouver quand vous jugerez que vos ames seront dans l'assiete, où nous les demandons. Les feints Dervis remettoient leurs Rivaux à une seconde conversation, tant pour concerter ce qu'ils avoient à dire, que pour ne se rendre pas suspects d'un dessein premedité; & cette remise produisant l'effet qu'ils en avoient attendu, le Sultan mesura l'importance des avis qu'il esperoit, par la difficulté qu'on faisoit de les luy donner, il crût devoir tirer de ces

saints

saints Personnages des instructions salutaires pour la conduite de toute sa vie. Ces gens ont une communication étroite avec le Ciel, disoit-il au Prince Imirse, l'excellence de leur vertu brille dans leurs actions, & on remarque un caractère de pieté sur leur visage, qui semble y avoir esté répandu par la main mesme du divin Prophete : Imirse tomboit d'accord des remarques de Selim, & projetant l'un & l'autre de bienuser du present que le Ciel leur faisoit en ces hommes admirables, ils envoyerent leur rendre compte des preparations qu'ils apportoitent à une seconde visite ; & leur demander s'ils les croyoient suffisantes. Les Princes travestis leur manderent que non : Ils auoient envoyé leurs espions aux nouvelles ; ils tiroient adroitement, des gens qui venoient les voir, des lumieres necessaires à leur dessein ; ils vouloient se ménager le loisir de faire toutes leurs informations, & se contentoient d'enjoindre sur tout à leurs Rivaux de se priver de la conversation des femmes, abusant mesme du pouvoir que la qualité de Directeur leur donnoit : Il n'y eut sorte d'autorité qu'il ne leur plût d'exiger de leurs penitens ; ils les firent jeûner, il les firent veiller ; ils porterent leur malice jusques à des épreuves plus fortes ; Mais

en-

enfin se croyant pleinement éclaircis de ce qu'ils vouloient sçavoir, ils cesserent leur secrette persecution ; Et le jour d'une seconde Conference estant arresté, les Princes abusez se rendirent à la Grotte des Dervis. Le courroux du Ciel commence à s'appaiser, leur dit Chasan si-tost qu'il les vit, nos instantes prieres & vos œuvres pieuses ont adoucy la rigueur de cette Sentence que les Astres sembloient prononcer contre vous ; Et afin que vous ne croyez pas que nous parlions par nous-mesmes : Ecoutez ce qu'il a plû à nostre grand Prophete de nous reveler ; Vous Sultan Selim, dit-il au Prince Turc, en le tirant à part. Vous avez attiré la colere Divine sur vostre teste par une envie secrette contre le Sultan Machmet vostre frere, vous auriez voulu luy estre preferé au Gouvernement d'Amasie ; vous n'avez pas reüssi dans ce dessein, & le dépit que vous en avez conçu, vous a obligé à luy susciter une plainte des peuples de cette Province qui luy à coûté la vie. Ne vous dis-je pas vray, Seigneur ? poursuit Chasan. Le Sultan fut contraint de confesser ce crime, il l'avoit effectivement commis, & faisant plusieurs autres adveus semblables, il confirma au feint Dervis tout ce que leurs perquisitions secrettes luy

H

a-

avoient fait soupçonner. Le Ciel justement irrité contre vous d'une action si detestable, poursuivit-il, vous a fait aimer une Princesse de Perse qui devoit causer vostre ruine : Elle estoit resoluë, & nostre grand Prophete nous envoyoit vous en donner avis ; mais vos prieres & les nostres commencent à le fléchir. Il fut homme comme vous, & bien que cette humanité fut soutenüe par des qualitez toutes divines, il sçait où la foiblesse de vostre nature peut vous porter : Faites venir icy cette Princesse, qu'elle soit suivie de peu de gens ; car nous n'aimons point à nous communiquer aux mondains, & pour toute autre raison, que pour accomplir les desseins du Prophete, nous ne consentirions pas à lier un entretien secret avec des femmes : Mais nous sçavons nostre ordre, & ce n'est que pour l'executer que nous sommes en cette Province. Le Sultan écoutoit le Prince travesty avec un respect & une admiration qui penserent le déconcerter ; il avoit une peine extrême à maintenir sa gravité : Caly n'estoit pas exposé à une épreuve moins forte, il estoit entré avec Imirse dans le détail de toutes ses affaires. Ce Prince luy avoit déclaré ingenuement les particularitez de l'enlevement des Princeses, nommé les gens de son intelli-

gen

gence dans Xiras, & découvrit quantité d'autres choses importantes au nouveau Sophy. Le feint Dervis les luy arrachoit en luy persuadant qu'il les sçavoit, & qu'il n'en demandoit l'aveu que comme une marque de sa soumission pour les volontez du Prophete, & passant des matieres d'Etat aux matieres d'Amour ; Vous aimez la Princesse Zurie, luy disoit-il, la pre-science dont nous sommes doüez, nous avoit appris cet amour avant mesme qu'il fust né : Mais, Prince, vous trouverez de grandes difficultez dans cette entreprise ; elle ne plait pas au divin Prophete, & vous luy feriez un sacrifice infiniment agreable, si vous surmontiez cette passion : Ha ! Saint homme, interrompit Imirse, il m'est impossible de la surmonter ; si quelque chose avoit pû la vaincre, ç'auroit esté la rigueur de cette Princesse : elle est insensible à toutes mes peines, elle reçoit mes offres avec un mépris desesperant. C'est sans doute, repartit Caly, qu'elle a le coeur prevenu en faveur de quelque autre personne. Le Sultan Selim n'auroit-il point touché son ame, il est jeune, il est bien fait, il a de justes esperances au Thrône Othoman, & je croy remarquer dans les constellations, que ce Prince trahira la confiance que vous avez en luy.

H 2

S'il

S'il doit me trahir, reprit Imirfe, ce n'est pas en cette occasion; il est amoureux de ma sœur jusques à la folie, & la Princesse que j'aime n'a pas moins d'indifférence pour tout ce qui l'approche, que pour moy. Je la croy toutesfois d'un temperament propre à aimer, repliqua le faux Dervis: elle est née sous une étoile qui n'a pas accoustumé d'influer des inclinations si tiesdes, & j'oserois vous promettre que je luy trouverois un endroit sensible dans le cœur, si je l'avois entretenuë aussi long-temps qu'il y a que je vous parle. Hé! de grace, Saint-homme, interrompit Imirfe, veüillez donc l'entretenir s'il vous plait, je la conduiray à cette grotte quand vous me l'ordonnerez; elle ne fera aucune difficulté de s'y rendre, elle a déjà une curiosité extrême de vous voir, & quand je luy dépeignois vostre personne il y a quelques jours, je remarquois une émotion sur son visage, dont je ne l'avois jamais trouvée capable. Je louë son zele, reprit Caly, & ce desir pour voir les personnes de pieté, est une heureuse preparation à leur ressembler. Le Ciel ne fait pas ces graces à tout le monde, & je connois par là que Zurie est chere au divin Prophete; cette connoissance obtiendra de moy l'acte de charité que vous en souhaitez.

Mais

Mais il faut que ce soit promptement, car les jours qui nous ont esté donnez pour communiquer avec les hommes, sont tout prest d'expirer, il est temps que nous quittions la compagnie des prophanes, pour n'avoir plus de commerce qu'avec les divines Intelligences. Le credule Imirfe fremissoit d'un saint effroy aux paroles du feint Dervis, & liant la partie pour le lendemain, Selim fit trouver bon à Chasan, qu'Imirfile accompagnât Zurie. Les Princes dormirent peu la nuit qui preceda cette heureuse entreveuë; la joye de Caly luy causoit des transports incompatibles avec le sommeil, & la crainte qui s'emparoit de l'esprit de son frere ne luy laissoit prendre aucun repos. Il apprehendoit de trouver l'ame d'Imirfile prevenuë de quelque bonne volonté pour le Sultan; il estoit bien fâché, & le peu d'amour que cette Princesse avoit pour Caly, faisoit apprehender à Chasan que Selim n'eust trouvé la place mal défenduë. Il n'avoit osé s'en informer à son Rival, il craignoit de n'estre pas le maistre de son trouble à une question si delicate, & remettant à s'en éclaircir par la bouche mesme de sa Princesse, il se preparoit à cét éclaircissement avec des émotions qui ne se peuvent exprimer. Les deux Amans deçeus

H 3

n'e-

0492

n'estoient guere plus tranquilles , l'esperance est une passion inquiete qui donne souvent plus d'agitation qu'un sincere desespoir. Ils avoient proposé le voyage aux Princesses à leur retour , elles l'avoient approuvé, & particulierement Zurie , qui trouvant les portraits qu'on luy faisoit des Dervis , tres-conformes aux deux fils d'Ismaël, avoit de violens soupçons de la verité. Elle estoit habillée avant le jour , & pressant Imirfile d'en faire autant , elles arriverent à la grotte des Princes , plustost qu'ils n'avoient osé les attendre. Leurs nouveaux Amans avoient voulu les accompagner ; les Dervis l'avoient bien prevenu , mais ils estoient lever cet obstacle par le respect qu'on leur portoit. Ils s'estoient affublez d'un bonnet à longue queue, dont le bout estoit ramené sur leur visage , en sorte qu'il en cachoit la plus grande partie. Cette coëffure estoit , disoient-ils , leur équipage de pieté , quand ils estoient contraints de parler à des femmes : Chasfan fit signe à Imirfile de le suivre au pied d'un rocher où il avoit resolu de tenir la conference ; Caly détourna Zurie sous quelques arbres ; & afin que le Prince Turc , & son amy , ne les empeschassent de rien , ils leur donnerent des prieres Turques , qu'ils leur ordonnerent d'aller

fai-

faire au fond de la Grotte , pour obtenir du Prophete un heureux succez à leurs entreprises. Les commodes Rivaux obeirent : Ils estoient si prevenus de la sainteté des Dervis , qu'ils auroient porté leur soumission plus loin, si on l'avoit souhaité. Chasfan ayant fait asseoir Imirfile sur un endroit du Rocher , qui estoit revestu d'un peu de mousse , & se tenant debout vis à vis d'elle , afin de cacher son visage aux gens de la suite du Sultan , qui estoient rangez autour de la Grotte : J'ay de grandez merveilles à vous annoncer jeune Princesse , luy dit-il , en changeant sa voix autant qu'il le pouvoit , je scay des choses de vous , que vous ne scavez pas vous-mesme ; mais comme la naïve declaration de nos sentimens secrets , est le canal ordinaire des graces celestes , meritez par cet acte de soumission les biens que j'ay pouvoir de vous départir ; dites-moy sincerement ce que vous avez senty pour Scach Caly , ce que vous avez senty pour Chasfan Helif , & ce que vous sentez à present pour Sultan Selim. Vous estes surprise , adjoûta-t'il voyant qu'Imirfile changeoit de couleur, de me trouver si bien informé de vos affaires ; mais, Princesse, les gens honorez de la communication familiere avec le Ciel , n'ignorent rien de ce qui se passe sur la terre.

H 4 Je

0493

Je ſçay que vous avez eu un penchant ſecret pour Chafan, que vous avez découvert à Caly meſme, ce certain ſoir que vous vous promeniez dans les Jardins du Palais de Xiras, & qui, ſi ma memoire ne me trompe, devança la nuit de voſtre enlevement; Voyez ſi je ſuis ſçavant ſur ce qui vous regarde, & veüillez m'épargner la peine de vous en dire davantage. Helas ! reprit Imirfile toute ſurpriſe, je n'ay rien à vous dire de plus, vous ſçavez tout le ſecret de mon ame, quand vous ſçavez mon inclination ſecrette pour Chafan. J'avouë que cette ſympathie eſt née avec moy. Je l'ay combattüe avec aſſez de fruit, quand j'ay crü qu'il eſtoit de mon devoir de la combattre, il n'a jamais tiré de ma bouche l'aveu que je vous fais; mais ſ'il faut vous dire ingenuement l'eſtat de mon ame, cette inclination ſe fortifie de jour en jour; J'aime beaucoup plus Chafan en Phrigie qu'en Perſe, & par un caprice de l'Amour que je ne conçois pas, l'abſence augmente en moy ce qu'elle détruit communement dans toutes les autres perſonnes. Vous n'aimez donc point Selim; interrompit l'heureux Chafan. La Princeſſe ne répondit à cette queſtion que par un geſte dédaigneux, qui diſoit plus qu'un diſcours fort éloquent. Je ſuis
plei-

pleinement ſatisfait de voſtre ſincerité, belle Princeſſe, repartit le feint Dervis, & pour la recompenser par une agreable nouvelle, apprenez Imirfile que Chafan vous aime mille fois plus que vous ne l'aimez. Ce fut luy qui vous parla ſous le nom de ſon frere pendant le Bal des Egyptiens; ce fut luy, qui laiſſant Caly auprès de Zurie le ſoir de la promenade du Jardin, appaiſa voſtre colere avec des paroles ſi tendres; Ce fut à luy que vous donnâtes cette bague, qui luy engage voſtre foy par des ſerments ſi ſacrez; & en un mot c'eſt luy qui renonçant aux plaiſirs de la Cour de ſon pere, & mépriſant les perils où il ſeroit expoſé ſ'il eſtoit reconnu, vous parle dans ce moment ſous le nom, & ſous la figure où vous me voyez. Le Prince pouvoit confier ce ſecret à Imirfile ſans ſcrupule, l'aveu qu'elle venoit de luy faire le mettoit à couvert de toute indiscretion. Ce n'avoit pas eſté ſans raiſon qu'il avoit pris le ſoin de cacher le viſage de la Princeſſe: les changemens que ce diſcours y cauſa, ne pouvoient eſtre reparez que par cette precaution; Elle rougit, elle ſe troubla, elle fut preſte à crier, & à prendre la fuite; mais le danger où le moindre éclat mettoit Chafan, retenant cette impetuofité, elle demeura comme immobile dans

le lieu où elle estoit assise : Chafan profitant de cette perplexité, tira la bague d'un endroit de ses habits où il l'avoit mise, & découvrant son visage, la Princesse y remarqua tant d'amour, que quand ses yeux, & la veüe de sa bague ne l'auroient pas convaincuë, elle auroit bien jugé qu'il n'y avoit que le faux Egyptien, & l'Amant de la promenade, qui pouvoit la regarder avec tant de passion. Elle blâma le Prince du peril où il s'exposoit, le conjura d'en sortir, & luy demanda comme il avoit pû faire pour tromper le Sultan, & le Prince Imirse. Il luy rendit compte en peu de mots de tout ce qu'elle vouloit sçavoir, luy declara l'amour de Caly pour Zurie, leurs aventures comme Princes de Perse, & leurs aventures comme Dervis; & conclud par une priere de flater l'espoir de Selim, afin que cette complaisance le persuadant du credit des Dervis auprès de Dieu, permist aux Princeses de les visiter quelquefois. La conversation de Caly & de Zurie ne fut d'abord, ny si serieuse, ny si sincere: elle avoit reconnu le Prince si tost qu'elle l'avoit vû, sa taille, sa voix, & plus que tout cela, cette émotion secrette d'un cœur veritablement touché, luy avoient annoncé que c'estoit son cher Caly, qui parloit à elle; mais voulant le punir de

ce

ce qu'il estoit si bien le maistre de son transport: Il n'estoit pas necessaire, devot Personnage, luy dit-elle, que le Prince Imirse me fist venir icy pour le sujet qui m'y amene, soit que vos prieres ayent operé miraculeusement, ou qu'il y ait un periode pour la fierté comme pour les autres choses; cét endroit sensible de mon cœur que vous l'aviez assuré de trouver, est tout trouvé. J'aime le Prince de Perse, & je suis preste à faire tout ce que son amour peut raisonnablement exiger de moy. Je suis surpris, interrompit Caly tout émeu, que ce changement soit si prompt; j'ay quelques secretes revelations qui m'avoient assuré que vostre passion pour le Prince Scach Caly, défendroit vostre aine plus opiniastrement contre les ardeurs du Prince Imirse. Elle l'a défenduë en effet, repartit la malicieuse Zurie, & puis que vous sçavez tout, je ne crains pas de vous avouer que j'ay fort aimé le Prince dont vous me parlez; mais l'absence d'un Amant, & les assidueitez d'un autre, font de terribles metamorphoses dans le cœur des femmes. Le Prince déguisé fit une exclamation à ce discours, qui fit juger à la Princesse qu'elle avoit poussé sa malice assez loin. Elle sourit, & regardant le Prince jaloux d'un air à dissiper tous ses

soupons : Remettez - vous , Seigneur Dervis , luy dit-elle , vous avez peu de communication avec le Ciel , puis que vous sçavez si mal les affaires de la Terre : Appelez vostre bon genie à vostre secours , & vous apprendrez de luy que Zurie n'aimera jamais que son cher Caly , que la figure de Dervis ne peut le cacher à son cœur , & qu'en tous habits , comme en toutes rencontres , il la trouvera toujours la mesme. Le Prince connoissant son erreur à ces paroles , fit mille tendres reproches à sa Princesse de la peine où elle l'avoit mis : Ils convinrent ensemble qu'ils se menageroient de concert quelques autres conferences. Il luy declara des desseins que la proximité qui estoit entre Imirse & Imirfile , n'avoit pas permis à Chalan de confier à cette Princesse , & allant tous interrompre la meditation des Amans de la grotte , ces Princes abusez trouverent leurs prieres si efficaces en apparence , qu'ils ne pouvoient assez admirer le pouvoir que les Dervis avoient dans le Ciel. Les Princeses flatoient leur espoir de mille assurances frivoles ; Zurie ne se retranchoit plus que sur le desir de faire la paix entre Ismaël & Imirse ; Selim promettoit de porter Bajazer son pere , à s'entremettre de cette affaire , pourveu qu'on luy domât

Imir-

Imirfile ; la Princesse feignoit d'y consentir , & on ne manquoit pas de faire souvent des voyages à la grotte des Dervis , pour les prier de recommander cette affaire au divin Prophete. Les Amans abusez estoient toujours du pelerinage , & c'estoit un regale admirable pour leurs Rivaux , que d'abuser de leur credulité pendant qu'ils parloient d'amour à leurs Maistresses. Leurs discours en estoient plus passionnez , & si leur intrigue eust esté sur un pied plus parfait , il ne faut pas douter qu'une faveur obtenuë dans ces occasions , n'eust esté d'un goust singulier : Les feins Dervis soustenoient leur caractere avec une adresse sans égale ; ils ne mangeoient plus que la nuit , afin de persuader les esprits simples , qu'ils observoient un jeûne perpetuel. Le Prince Turc admiroit ce don du Ciel ; il écrivit au Sultan son pere , un éloge si avantageux pour leur sainteté , que Bajazer les envoya visiter de sa part : Ils refuserent de voir l'Envoyé , disant que ce jour-là estoit un de ceux où ils ne communiquoient point avec les hommes ; & les Princeses mesme estant venuës pour leur parler , ils leur firent dire la mesme chose. Mais ce n'estoit pas pour rien qu'ils se privoient d'une veüe si chere ; ils avoient seduit quelques-uns

des

des principaux Habitans de la ville d'Antalie, residence de Caragose Beglierbey de la Natolie. Scach leur preschoit qu'il avoit reçu du Ciel une épée merveilleuse pour establir un nouveau regne en Turquie, que Bajazet n'estoit plus qu'un tronc inutile, & que les crimes de Selim avoient irrité le Ciel contre sa race: Il sçavoit ces crimes dont il parloit, de la bouche propre du jeune Sultan; il les exposoit aux Natoliens avec emphase, & ne leur promettant rien moins que des richesses inestimables pour cette vie, & des felicitez incroyables pour l'autre, s'ils vouloient contribuer à l'établissement de ce nouveau regne; il les fit consentir à ce qu'il souhaitoit. Ils arresterent avec luy qu'ils luy ouvreroient leur Ville, & qu'ils prendroient les armes pour maintenir la secte des Scaydars. Ce traité se faisoit dans l'endroit du Desert le plus reculé, lors que les Dervis donnerent une marque éclatante de leur sainteté, en refusant de voir l'Envoyé de Bajazet. Le jour pris pour leur entreprise, & toutes choses préparées pour y réussir, ils manderent au Sultan Selim, qu'enfin le moment estoit venu où le divin Prophete touché de la violence qu'ils se faisoient en conversant avec les mondains, les retiroit de cette sujettion, qu'ils alloient

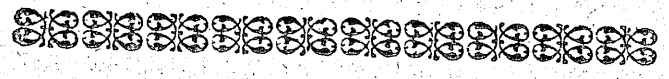
loient dans un Desert inconnu à toutes les personnes engagées dans les voluptez du siecle, & qu'on ne parleroit plus d'eux qu'après leur mort; qu'avant leur départ ils avoient obtenu du Ciel par grace singuliere, de luy reveler tous les secrets dont ils ne luy avoient touché que la superficie; qu'il eust la bonté de venir à leur grotte, d'y conduire les deux Princesses, auxquelles ils vouloient annoncer les dernieres volontez du Prophete; mais qu'il n'amenât que le moins d'escorte qu'il luy seroit possible, parce que la veüe du grand monde leur faisoit horreur. Le Sultan donnant sans aucun scrupule dans le piege qu'on luy tendoit, prit le chemin de la grotte, suivy des Princesses, du Prince Imirse, & de huit ou dix hommes armez seulement. Les Princes Persans estoient en embuscade sur leur passage à la teste de trois ou quatre cent de leurs nouveaux Sectateurs, qu'ils avoient divisez par pelotons, pour prevenir les avis dangereux, & qui se ralliant à un signal, dont ils estoient convenus, fondirent sur le Sultan, qui ne s'attendoit à rien moins qu'à cette rencontre. Les Princesses furent enlevées & conduites par leurs veritables Amans dans la ville d'Antolie, où les Princes estoient attendus. Ils en chasserent le

Be-

0497

184 ANNALES

Beglierbey, firent passer au fil de l'épée tout ce qui s'opposoit à leur dessein; ils sçurent joindre tant de troupes à celles que leurs fausses predictions leur avoient déjà données, & mirent tant de Villes dans leur party, que secondez par Ismaël, qui fut d'abord averty de ce qui se passoit, ils soutinrent la guerre plusieurs années contre les descendans d'Osman, qu'ils mirent à deux doigts de leur ruine. Ils gagnerent trois grandes batailles, tuerent trois Bassas, & ce qui leur fut plus agreable, possederent tranquillement leurs Princesses, que la mort d'Ismaël & d'Imirse, qui arriva dans ce temps-là, laissa en pleine disposition de leurs volontez.



HISTOIRE XVIII.

Dom Sebastien, Roy de Portugal.

DOm Sebastien, Roy de Portugal, animé à la ruine des Maures par un zele plus Chrestien, que prudent, passa en Afrique à la teste d'une puissante armée l'an 1580. Le pretexte de cet armement estoit l'oppression de Muley Mahomet, Roy de Maroc & de Fez, que Mu-

GALANTES. VII. P. 185

Muley Moluc, dit autrement Abdelmelec son oncle, vouloit déposseder de ses Royaumes, pretendant qu'ils luy appartenoient. La verité, & la justice, estoient pour Abdelmelec; mais les Partisans de la Religion Chrestienne estoient pour Muley Mahomet. Il avoit donné sa parole d'embrasser la Foy Catholique, si on le maintenoit sur le Thrône; & cette promesse l'emporta sur les autres considerations dans l'ame du zelé Sebastien: Il arme, il sollicite tous les Princes Chrestiens, il passa en Afrique; & je veux croire avec tant d'Autheurs graves, que le seul motif de la Foy l'y conduisoit; mais l'Amour se met souvent des parties, où il est le moins appelé. Muley avoit une fille nommée Xerine, qui pour estre née d'une Grecque, estoit plus blanche que les Afriquaines ordinaires: Elle étoit belle autant qu'on le peut estre, & la Galanterie Grenadine n'estoit pas encore éteinte dans les Maures de ce temps-là. Dom Sebastien ne pût se défendre de tant de charmes: Il estoit accordé avec Marie de Portugal sa cousine, il devoit l'épouser à son retour, & outre qu'il l'avoit fort aimée avant que de connoistre Xerine; ce mariage estoit important au repos du Portugal.

MA

MAXIME VI.

*M*ais en Amour les grands obstacles
 Sont des appas pour les desirs.
 Le Dieu se plaît à faire des miracles.
 Et fuit les tranquilles plaisirs ;
 Tout ce que la raison trouveroit legitime ,
 Est l'appanage de l'estime :
 L'Amour n'y prend aucune part ;
 Faut-il commettre une injustice ?
 Renoncer au bon sens , & suivre le caprice ,
 L'Amour leve son étendart.

Dom Sebastien estant d'un rang & d'un merite à ne pas redouter la rigueur de Xerine , luy fit bien-tost connoistre ce qu'il sentoit pour elle. La Princesse trouvoit le Monarque fort à son gré, & l'ambition souûtenoit cette bien-veillance. Elle reçut la declaration d'Amour qu'il luy faisoit , comme une personne qui ne s'en effarouchoit pas , & promettant à Dom Sebastien de se faire Chrestienne, comme il luy promit de trahir les esperances de Marie en sa faveur ; l'Amour fut si ingenieux à prevenir les remords de cette legereté , que le Roy de Portugal crût faire un acte meritoire en quittant sa premiere Maistresse. Voilà les nouveaux Amans dans une union aussi étroite

étroite que tranquille. Dom Sebastien confioit à Xerine ses pensées les plus secretes ; & la Princesse luy laissoit voir toute la tendresse dont elle recompensoit cette confiance : Ils vécurent de cette sorte pendant le temps qu'Abdelmelec ne fit la guerre que pied à pied ; mais ce Prince ayant contraint Muley de donner bataille dans la plaine de Tamista ; les Roys de Maroc & de Portugal y furent tuez , & avec eux un si grand nombre de Noblesse Portugaise , qu'à peine il en resta quelques-uns pour aller porter ces tristes nouvelles. Xerine perdant à cette défité les Couronnes de Maroc & de Fez , & l'esperance de celle de Portugal, fut transportée d'une douleur qui passoit jusques au desespoir ; Elle se rend un peu avant le jour à la plaine de Tamista , sans autre suite qu'une esclave Chrestienne nommée Laure , qui sçavoit tous ses secrets , & resoluë de s'immoler de sa propre main sur le corps du Roy qu'elle aimoit ; elle le chercha parmy le nombre affreux de morts & de mourants, dont le champ de bataille estoit couvert. Quelques blesez qui avoient encore un reste de connoissance , luy apprirent l'endroit où il avoit combattu ; elle y court toute furieuse , & croyant avoir rencontré le Monarque dans la personne d'un jeune Por-

Portugais , qui luy ressembloit parfaitement , elle jette un grand cry , & se met en devoir d'executer sa funeste resolution ; mais cét homme ouvrant les yeux au cry de Xerine , & le jour estant alors tout formé , elle connut qu'il n'estoit pas mort. Elle passe d'une douleur sans bornes , à une joye qui pensa luy coûter la vie , & se faisant aider par Laure , l'Amour augmenta si bien ses forces naturelles , qu'elle tire le Portugais d'entre les morts , & le traîne au bord du fleuve Mucazen , qui costoye la plaine où la bataille s'estoit donnée. Quand il fut dans cét endroit , elle visite ses playes , le bande avec tout ce qu'elle pût rencontrer ; & envoya Laura à une maison qu'elle apercevoit au bord du fleuve , cette fille en fit venir des gens pour porter le blessé en lieu de seureté. Il y en avoit peu pour luy dans le Royaume , le succez de la bataille mettoit Abdelmelec en possession des Couronnes qu'il pretendoit ; & comme les engagements de Dom Sebastien , avec le party de Muley , rendoient sa mort nécessaire au repos du nouveau Roy ; Xerine craignoit autant pour la vie de son Amant , que pour sa liberté , s'il tomboit entre les mains du Vainqueur. Elle le fit mettre dans une barque , & gagnant l'emboucheure du Mucazen , qui n'estoit pas

pas éloignée , elle prit terre dans une Isle qui separe la bouche du fleuve , & où il y a quelques habitations. Elle avoit des pierreries sur ses habits ; les femmes de qualité d'entre les Maures en sont ordinairement toutes couvertes ; elle en donne aux gens qui l'avoient assistée , & les conjurant d'aller luy chercher des Chirurgiens au lieu le plus proche , ils amenèrent le secours dont le blessé avoit besoin. Ses playes ne se trouverent pas dangereuses , la perte du sang pouvoit seule faire craindre pour sa vie ; sa perplexité estoit grande à la veüe de ce qu'on faisoit pour luy , il se voyoit plaindre , & secouru d'une des plus belles personnes du monde , dont l'habit marquoit la qualité ; & il ne pouvoit concevoir , par quelle raison cette femme qui luy estoit inconnüe , prenoit tant d'interest en sa vie. Il voulut s'en informer , mais on luy ferma la bouche ; luy disant en Portugais , que la Princesse avoit appris pour plaire à Dom Sebastien , qu'il n'estoit pas encore en estat de parler , & qu'on luy rendroit compte de tout , quand sa santé le permettroit. Ces soins augmentoient son estonnement , il demandoit de temps en temps quand on l'éclairciroit de sa destinée. Le moment estant venu où on pouvoit le faire sans dan-

0500

190 A N N A L E S

danger, Xerine s'approcha de son chevet: Enfin, Seigneur, luy dit-elle, je commence à concevoir une esperance certaine de vostre guerison; le Ciel n'a pas voulu priver les Portugais de leur Roy, & il s'est servy de vostre Xerine pour conserver la vie à son cher Dom Sebastien. Le blessé connut l'erreur de la Princesse à ce discours, mais il ne jugea pas devoir l'en tirer; au contraire, il fit ses efforts pour l'affermir: il en prévoyoit des suites trop agreables pour ne pas les ménager. Il fait mille remercimens passionnez à la jeune Princesse, & la conjure de luy apprendre comment elle l'a tiré d'entre les morts. Elle luy en fait le recit; il apprend par cette narration la naissance de Xerine, & ses engagements avec le Roy de Portugal. Il fait de son mieux pour en jouër le personnage; il pouvoit le faire impunément; il ressembloit au Roy mort, & Xerine apprit par des gens qu'elle avoit envoyez aux nouvelles, que Dom Sebastien s'estoit noyé en se sauvant, & que son corps n'avoit point esté trouvé. Elle crût cette verité une erreur, comme elle croyoit son erreur une verité, & ne se promettant rien moins que d'estre dans peu, Reyne paisible de Portugal, il n'y eut soins obligeans, & promesses engageantes, qu'elle ne crût devoir à

cer-

GALANTES. VII. P. 191

cette juste prétention. Le Portugais se trouvoit assez de cœur & d'esprit pour soutenir le caprice de la fortune: Il comprit aux discours de la Princesse, que Muley Boabdelin, Prince du sang Royal de Maroc, avoit esté fort amy du vray Roy de Portugal. Il le fit avertir que le Monarque n'estoit point mort, & que s'il vouloit se rendre à l'Isle de Mucazen, il apprendroit de ses nouvelles. Muley part en diligence des extrémitez de la Province d'Hoscore, où il s'estoit retiré pour éviter la tyrannie d'Abdelmelec, & se faisant conduire par l'Envoyé de Xerine, où on l'asseuroit qu'il trouveroit Dom Sebastien, il fut deceu par la ressemblance, comme la Princesse l'avoit esté. On ne voit rien de plus surprenant dans toutes les Histoires, que la perfection de cette ressemblance. Elle s'estendoit jusques aux marques naturelles, que Dom Sebastien avoit en quelques endroit du corps. Muley ne doutant donc point que celuy qu'il voyoit ne fust le vray Roy de Portugal, luy témoigne une joye extrême de sa vie, & luy apprit que Henry son oncle, Cardinal de Portugal & frere de Dom Juan dernier mort, avoit esté élu en sa place, du consentement des Peuples. Cette nouvelle effraya l'ambition du faux Sebastien, il craignit de

de

de ne pouvoir aisément déposséder le
 vieil Henry du Thrône dont il s'estoit
 emparé ; Muley fut de son opinion : ils
 convinrent qu'il falloit menager quel-
 ques-uns des principaux de ce Royau-
 me, & les obliger à maintenir les droits
 de leur Monarque, avant que de l'expo-
 ser à la politique du nouveau Roy. Mu-
 ley offrit à Xerine & à son Amant, une
 retraite dans Hoscore, où il s'estoit assez
 bien fortifié pour ne craindre pas d'en
 estre chassé. Ils tomberent d'accord
 qu'on ne publieroit la vie de Dom Seba-
 stien, que quand il seroit en estat de re-
 monter sur le Thrône ; mais pour autho-
 riser ce que la Princesse avoit fait en sa
 faveur ; Muley luy fit connoistre qu'avant
 toutes choses, il devoit épouser Xerine.
 C'estoit un des effets de la ressemblance
 dont Sebastien desiroit autant de goûter
 le fruit. Il estoit charmé de la beauté &
 de l'amour de cette Princesse : il satisfit
 aux desirs de Muley avec autant de joye
 que de promptitude, & tant que la pos-
 session fut victorieuse du dégoût ; Seba-
 stien se trouva le plus heureux de tous
 les hommes ; mais si-tost que ce trouble-
 feste eut pris ses avantages, la negocia-
 tion secrette de Portugal luy sembla trop
 lente, & il resolut d'aller en personne
 travailler à ses affaires. La tendre Xe-
 rine

rine combattit cette resolution par les
 caresses les plus ardentés que l'Amour
 pût luy inspirer : Je vous aime bien sans
 Couronne, luy disoit-elle ; à quoy vous
 est-elle neccessaire ? faites toute vostre
 felicité d'estre aimé de moy, comme je
 fais la mienne d'estre aimée de vous, &
 vous n'aurez plus de souhaits à former.
 Quoy ! Madame, disoit le faux Monar-
 que, vous croyez qu'il soit possible à un
 Prince né pour regner, & qui a goûté
 des douceurs d'une puissance absolue, de
 passer sa vie en homme privé ? Ha ! Ma-
 dame, vous n'avez pas considéré ce que
 c'est que d'estre Roy, ou ma satisfaction
 ne vous est guere chere, puis que vous me
 faites des propositions si peu recevables.
 Hé ! bien, je ne vous les fais plus, Sei-
 gneur, repartit Xerine ; J'avoüe que vo-
 stre ame est trop grande pour estre bor-
 née aux occupations ordinaires ; Mais
 rendez la mesme Justice à la mienne,
 souffrez que j'aïlle vous aider à recou-
 vrer cette Couronne, où vous n'aurez
 plus aucune part sans mes soins. L'A-
 frique, l'Asie, l'Europe, tout m'est égal,
 pourveu que je sois avec vous, ne me re-
 fusez point le plaisir de vous suivre, vous
 le devez à mon amour ; & si j'estois assez
 mal-heureuse pour trouver quelque cho-
 se de plus puissant sur vostre ame, que
 cet-

0502

cette passion, vous me devez la gloire de contribuer au rétablissement d'une auctorité, où vous n'avez de pretentions que par moy. Ces tendres considerations passoient pour des reproches dans l'esprit du dégoûté Sebastien, il s'en offendoit, & ce caprice irritoit Xerine. Ils se broüilloient, & ces broüilleries luy fournissant le pretexte qu'il cherchoit, Xerine fut avertie qu'il se preparoit à repasser en Europe; Elle fit des Vers pour le rappeler si tendres & si pressans, qu'il faut estre un Amant raffasié pour les lire sans émotion. Il daignoit à peine jetter les yeux dessus, & il y en eut quelques-uns qui ne furent décachetez que longtemps après son retour en Portugal. Il avoit trouvé l'Amour si favorable en Afrique, qu'il crût devoir le prendre pour guide de toutes ses entreprises. Il sçavoit les secrets de Dom Sebastien, comme s'il l'avoit esté; Ce Prince en avoit fait une entiere confiance à Xerine, & le faux Sebastien les avoit tirez adroitement de la bouche de la Princesse, en feignant d'aimer à luy entendre raconter les marques qu'elle avoit receuës de son Amour. Redites-moy de grace, Madame, luy disoit-il, ce que vous avez trouvé de plus touchant dans mes procedez; je voudrois bien sçavoir par où je plais davan-

vantage, afin de faire souvent ce que j'ay fait avec succez. La Princesse luy disoit ingenument que c'estoit le sacrifice de Marie de Portugal; & d'autant plus, adjoûtoit-elle, que cette Princesse est belle, qu'elle vous aime fort, & que vous m'avez avoué que vous l'aimiez avant que de me connoistre; Et ce que je vous ay dit des secrets de l'Estat, Madame, reprenoit-il, ne m'en avez-vous pas sçeu bon gré: cette espee de confiance est la plus obligeante qu'un Roy puisse faire. Xerine avouoit qu'elle en estoit fort reconnoissante; & faisant le détail de ce que le Roy de Portugal luy avoit dit de plus important, elle decouvroit au Monarque supposé, les affaires les plus secretes de cet Estat. Armé d'une precaution si necessaire, il prend la route d'Italie. Il sçavoit que la Princesse de Portugal, accordée à Dom Sebastien, avoit esté mariée depuis sa mort à Alexandre Farnese, Duc de Parme, & qu'elle en estoit veuve. Les gens du caractere qu'il avoit copié, n'ignorent aucunes de ces sortes de nouvelles. Il se rend à Parme, & faisant dire à la Duchesse, qu'un Genril-homme Portugais luy apportoit des nouvelles, qu'il ne pouvoit dire qu'à elle, il fut introduit par son ordre jusques à son Cabinet. Elle venoit de recevoir

0503

un Courier de Lisbonne , qui luy apprenoit la mort du Cardinal Henry ; & elle se preparoit à demander la Couronne, qu'il laissoit vacquante pour Rainucio Farneze son fils , qui descendant par sa mere de l'Infant Edoüard , tiroit son origine d'Emanuel, chef de cette tige Royale. Plusieurs autres pretendans , faisoient la mesme demande : Catherine , sœur de Marie , exposoit les droits de Theodole de Bragance son fils : Emanuel-Philibert, Duc de Savoye, y pretendoit de par Beatrix de Portugal sa mere ; La chose alloit mesme jusques à Catherine de Medicis , Reyne de France ; bien que d'une branche fort éloignée ; & plus que tous, le Pape Paul IV. pretendait cette Couronne comme fief du saint Siege , vouloit confondre en sa personne les droits de tous les Concurrents. Les Etats du Royaume estoient convoquez pour regler ce grand differend ; & la Duchesse de Parme ayant l'esprit plein de toutes ces choses, crût que le faux Sebastien estoit le phantome du veritable, qui venoit l'avertir de ce qu'elle avoit à faire. Elle fit un cry, & courant à l'autre extrémité du Cabinet toute éperduë, elle fit connoistre au Roy pretendu, qu'elle le prenoit pour une ombre. Quoy ! Madame, luy dit-il sans s'émouvoir, Dom Sebastien vous fait peur ?

Il

Il attendoit une meilleure reception pour le prix des peines qu'il a souffertes en venant vous trouver. Le trouble de la Duchesse augmentant à ce son de voix , elle ne pouvoit ny parler ny remuer de sa place. Remettez-vous ; ma chere cousine, poursuivit le faux cousin d'un air passionné, je ne suis point un phantôme ; je suis le mesme Dom Sebastien que vous honoriez autresfois de vostre bien-veillance, & je reviens aussi plein de vostre idée, que je l'estois lors que je partis pour l'Afrique. La Duchesse se remit un peu à ce discours, & souffrant que Dom Sebastien approchât, elle avança la main, quoy que tremblante, vers celle du pretendu Monarque ; le touche, le considere ; ses sens l'assurent que ce qu'elle void & ce qu'elle manie, est veritablement un homme. Ha ! Seigneur ; dit-elle d'une voix foible, d'où sortez-vous ? où vous estes-vous gardé si long-temps ; & par quel miracle revenez-vous parmi les hommes ; Quand vous serez en estat de m'entendre, reprit Sebastien, je vous raconteray ce que vous voulez sçavoir : Remettez-vous de vostre frayeur, croyez que je suis réellement le Roy de Portugal ; & si vous ne me reconnoissez à ma taille, à ma voix, aux traits de mon visage, reconnoissez-moy aux marques

I 3

d'a-

d'amour que vous devez voir dans mes yeux. Je suis toute remise, Seigneur, repliqua la Princesse en luy presentant un siege, & en se mettant auprès de luy: j'avouë que vostre veüe m'a causé un effroy dont je n'ay pas esté la maistresse; mais, Seigneur, il se dissipe. Racontez-moy de grace promptement à quel miracle nous devons vostre vie & vostre retour. A l'Amour, Madame, repartit Sebastien, une passion qui me fit toucher vostre cœur, m'estoit trop favorable pour ne pas me défendre de tous accidens: Alors il luy raconta comme il avoit esté tiré d'entre les morts par Xerine, son sejour dans l'Isle de Mucazen, & en suite dans Hoscore; mais il cacha soigneusement à la Duchesse, que Dom Sebastien eust aimé Xerine avant cette action. Il disoit que cette Princesse s'estoit éprise d'amour sans aucune esperance. Je n'avois garde de luy en laisser concevoir, adjoûtoit-il, je vous avois donné ma foy, & je fusse mort avant que de manquer à vous la tenir. Il continuoit à dire que Xerine appuyée par Muley Boabdelin, Prince du Sang Royal de Maroc, luy avoit fait toutes les persecutions imaginables, pour obtenir qu'il la preferât à la Princesse sa cousine, qu'elle luy avoit appris son mariage avec le Duc Farneze,

&

& qu'il luy avoit donné de grandes tentations de repesailles; mais qu'ayant appris son veuvage peu de temps après, il s'estoit échapé de sa prison, & venoit ramener à ses pieds ce Prince si amoureux, & qui s'estoit flaté de la pensée d'estre si bien aimé. Mais, luy disoit la Duchesse, comment ne m'écriviez-vous point? J'ay fait plusieurs Lettres, reprovoit-il, mais sans doute Xerine, qui attendoit de mes infortunes ce qu'elle n'osoit esperer de mon rétablissement, a donné des ordres pour empescher que ces lettres ne parvinssent jusques à vous. Ma captivité estoit fort estroite, on me traitoit en Amant aimé; mais on ne me donnoit aucune liberté qui pût me delivrer de ce titre. La Duchesse de Parme transportée de joye au recit d'une constance si bien figurée, fait autant d'excuses que de civilité, à celuy qu'elle croyoit le Roy son cousin. On luy donne un appartement digne du nom dont il se paroit; il eut bien-tost un équipage proportionné à l'erreur de la Duchesse, & elle luy fournit des gens entendus pour deputer aux Estats de Portugal. Cette deputation y causa une surprise qu'il est aisé de s'imaginer. On envoie six des principaux de l'Assemblée, dont quelques-uns avoient esté Ministres de

I 4

Dom

Dom Sebastien, pour reconnoistre le Monarque; leurs yeux les assurent que c'est luy: ils luy font des questions où ils croyoient que Dom Sebastien seul pût respondre. Il estoit instruit de tout par Xerine; l'Amour avoit fait une de ses transformations ordinaires, de l'ame du Roy de Portugal en celle de la Princesse de Maroc, & par un effet de ce mesme Amour, l'ame de Xerine estoit passée dans le faux Sebastien. Les Ambassadeurs convaincus qu'il n'y avoit que Dom Sebastien au monde qui pût leur respondre comme celuy-cy leur répondoit, rendent témoignage aux Estats qu'il est effectivement leur Roy: Les interessez les accusent de mensonge, protestent qu'ils se sont laissez gagner, & demandent que ce Dom Sebastien se presente en personne à l'Assemblée des Estats generaux, pour y estre interrogé dans toutes les formes. Les gens affectionnez à la memoire de Dom Sebastien, ne jugeoient pas qu'il y eût seureté pour luy dans cette demande; l'Estat se divise, on appelle Royalistes ceux qui se declarent pour le Roy, & Ligueurs, ceux qui appuyent les Princes. Pendant ces desordres, celuy qui les causoit demouroit toujours à Parme, attendant qu'il y eust une armée en campagne pour ses interests, à la teste de

de laquelle il pût demander ce qu'il devoit luy appartenir. Il devoit la vie à Xerine; il avoit esté parfaitement aimé d'elle, & l'avoit aussi parfaitement aimée: Mais la Duchesse de Parme mettoit les Princes d'Italie dans ses interests; & quand on se méle de vouloir estre Roy, la raison d'Etat marche à la teste de toutes les autres: Il sacrifioit sans scrupule sa reconnoissance à son ambition, & mettant les leçons de tendresse qu'il avoit reçeuës de la belle Xerine, en usage contre elle-mesme, il s'en faisoit un fonds de complaisance & de delicatesse, où tout le cœur de la Duchesse estoit contraint de ceder. Elle l'aimoit pour sa personne, plus encore que pour son rang; elle devenoit jalouse sans sçavoir sur quel fondement elle établissoit sa jalousie; ces mouvemens ne vont jamais sans beaucoup de curiosité. Un soir que le faux Sebastien luy aidoit à marcher le long des bords d'un canal, qui fait une des plus grandes beautez du Palais des Farneses, elle vit sortir un Ruban de sa poche, qu'elle jugea estre celuy d'un portellettres, dit en Italie un *Cartero*; elle le tira doucement, & le serrant sans que le feint Monarque s'en apperçeuft, elle avoit impatience d'estre à son appartement pour voir ce que le *Cartero* renfermoit.

Elle ne pouvoit mettre la main sur aucune chose, qui fust plus propre à justifier sa secrette inquietude. C'estoit un reste des Lettres & des Vers de Xerine, que le faux D. Sebastien avoit trouvez ce matin-là dans une Cassette qu'il avoit apportée d'Afrique, & qu'il avoit pris à dessein de les brûler. Une visite de la Duchesse l'avoit empesché d'executer cette resolution; & la promenade ayant suivy cette visite, le *Cartero* estoit demeuré dans sa poche, d'où la curieuse Duchesse l'avoit tiré. Elle leut d'abord deux ou trois Billers qui sembloient n'estre qu'une assurance du sacrifice que le feint Monarque disoit luy avoir fait de Xerine. Cette Princesse se plaignoit de n'estre pas assez bien aimée, & faisoit quelques reproches d'ingratitude à son infidelle Amant: Mais comme elle n'avoit pas toujours eu sujet de se plaindre, il y avoit des Lettres de remerciement, comme de reproches. Elles estoient toutes écrites en Portugais, & il y en avoit une entr'autres qui estoit encore cachetée, que la tendre Xerine avoit envoyée à son ingrat, quelques jours avant son départ d'Hiscore, & qui contenoit des Vers si tendres, sur un demelé qu'ils avoient eu ensemble, que je n'ay pû les rendre qu'en Elegie.

E L E-

E L E G I E.

Est-ce donc un Arrest, prononcé par l'Amour,
 Que nostre emportement soit un mal sans retour?
 Cette pente des sens, cette douce habitude,
 Qui doit rendre l'absence, & si longue, & si rude,
 Et qui semble à mon cœur, encor répondre du tien,
 En faveur de nos feux, n'entreprend elle rien?
 Mon couroux n'attend pas, cette attaque secreete,
 Et dès l'instant fatal, que ma langue indiscrete,
 A ton éloignement, osa bien consentir,
 Je sentis que mes pas, couroient la démentir.
 C'est peu de te chercher, dans ces lieux d'alegresse,
 Où le sort complaisant, aux vœux de ma tendresse,
 Te livra tant de fois, à mes ardents souhaits;
 Je te cherche souvent, où tu ne fus jamais.
 Comme depuis ce jour, où ma fierté vaincue,
 Fit de tout mon orgueil, un hommage à ta veüe,
 Il n'est aucuns endroits, où je ne pense à toy:
 Il me semble que tous, doivent se rendre à moy.
 Par tout, où sans dessein, ma tendre resverie
 Laisa comme en dépost, ton image chérie,

I 6 On

On me voit demander ce gage précieux,
 Et tout semble d'abord le montrer à mes yeux.
 Un songe, un bruit confus, une chimere vaine,
 Me paroissent mon Roy, que l'Amour me ra-
 mene ;
 Te cours où me conduit ce seduisant espoir,
 Et nommant de ton nom, tout ce que je croy
 voir,
 Viens te rendre aux desirs d'une Amante fi-
 delle,
 (M'écriay-je) reviens où tant d'amour t'ap-
 pelle,
 Abandonne ton cœur, à ces ravissemens,
 Qui succedent tousiours, au dépit des Amans.
 Epreuve avec quel art, une rupture feinte
 Sçait r'animer l'ardeur, par le temps presque
 éteinte.
 Le couroux des Amans, n'est permis par l'A-
 mour,
 Que pour les preparer aux douceurs d'un re-
 tour.
 Ce discours si pressant, où mon erreur m'en-
 gage,
 Des Zephirs vagabons, sera-t'il le partage ?
 Non, sans doute, l'Amour le porte jusqu'à toy,
 Et tes propres desirs, te le tiennent pour moy :
 L'entens ce doux concert, que forment nos deux
 ames :
 Ton cœur répond au mien, & tes feux à mes
 flâmes,
 Tu me cherches déjà pour finir nos débats,

Lais-

Laisse faire à l'Amour, il guidera tes pas ;
 Il te fera trouver, dans mes tendres alarmes,
 Mille nouveaux transports, & mille nouveaux
 charmes.
 Mes yeux te paroistront, aussi brulans d'ar-
 deur,
 Qu'ils l'estoient, quand par eux tu lisois dans
 mon cœur,
 Et pour jouir enfin, d'un bien pur & suprême,
 Tu m'aimeras, mon Prince, autant comme je
 t'aime.

Il n'en fera rien, s'écria la Duchesse de
 Parme, en achevant de lire ces Vers, je
 donneray de bons ordres pour rendre tes
 esperances vaines. Mais hélas ! repre-
 noit-elle, en repassant les yeux sur les
 endroits qui donnoient une idée plus for-
 te du bon-heur de Xerine, je crains bien
 qu'il ne soit trop tard ; Elle relisoit l'E-
 legie, & s'arrestant à ces Vers ;

C'est peu de te chercher dans ces lieux d'alle-
 gresse,
 Où le sort complaisant aux vœux de ma ten-
 dresse,
 Te livra tant de fois à mes ardens souhaits :

Cette expression n'est point d'une A-
 mante méprisée, continuoit-elle ; S'il est
 vray que tu le sois, il ne l'est pas moins,
 que

que tu ne l'as pas toujours esté ; Cette pensée luy representant Dom Sebastien leger & parjure , & craignant les suites d'une inconstance , dont elle voyoit des marques si fatales en la Princesse de Maroc , elle se laissa surprendre à la plus violente douleur qu'elle eust jamais ressentie. Le faux Dom Sebastien entra dans son Cabinet comme elle faisoit ces tristes reflexions , il s'estoit apperceu de la perte de ses Lettres ; & craignant l'accident qui luy estoit arrivé , il venoit s'éclaircir de ses soupçons. Il n'eut pas besoin de beaucoup d'adresse pour tirer cét éclaircissement , il reconnût d'abord l'écriture de Xerine ; & mettant la main sur la Lettre en Vers , qui estoit dessus les autres ; Vous estes bien peu charitable, Madame, dit-il à la Duchesse, d'étaler ainsi les folies d'une Princesse, dont le rang & l'aveuglement meritoient plus de compassion : Cachez de grace ses extravagances , je suis confus qu'elles soient parvenues jusques à vous , & j'avois mis ces Lettres sur moy à dessein de les cacher pour jamais aux yeux de toute la terre. Elles ne vous ont pas toujours esté si odieuses, Seigneur, répartit la Duchesse, & si je juge bien de leur caractère, je dois à vostre legereté, ce que je croyois devoir à vostre constance ; Ce n'est pas

à l'amour que vous eustes pour moy, Seigneur, que vous sacrifiez la Princesse de Maroc , c'est au degoust de celuy que vous avez eu pour elle ; & alors luy montrant les Vers qu'il tenoit ; Lisez , Seigneur, adjoûta-t'elle, lisez la maniere dont Xerine s'exprime , & après cela daignez me dire comme vostre retour doit s'appeller. Les Vers dont nostre Elegie rapporte le sens , estoient tendres & touchans , ils devoient trouver quelques traces de sensibilité dans un cœur si sensible autrefois ; mais il n'y a point de dureté si impenetrable , que celle qui suit une grande passion. Sebastien ne daigna s'arrester un moment à la consideration des Vers de Xerine , & tournant toutes ses pensées sur les moyens d'appaier la Duchesse de Parme : Je n'ay jamais aimé la Princesse de Maroc, Madame, luy dit-il, si elle se l'est imaginé , & que cette imagination luy ait inspiré les Vers que vous venez de lire ; c'est une vanité commune à la plus grande partie de son sexe, où je n'ay contribué que d'une civilité indispensable. Mais, Madame, il ne m'est pas possible de me flater de cette opinion au sujet de vostre mariage avec le Duc de Parme, c'est une chose de fait que vous ne pouvez excuser. Ne me reprochez point mon mariage, pour autoriser

vostre legereté, Seigneur, interrompit la Duchesse, les femmes de mon rang sont soumises à des bien-seances, dont aucune passion ne peut les affranchir. Je vous croyois mort, & tout le Portugal sçait que je n'avois jamais veu le Duc Alexandre quand j'e l'épousay; Mais, Seigneur, vous m'e sçaviez vivante, vous auriez fait par choix, ce que je n'ay fait que par devoir; & si vostre cœur a esté touché pour Xerine, il seroit non seulement coupable d'une infidelité, mais il s'en seroit fait une habitude. Dom Sebastien fit ce qui luy fut possible pour effacer cette idée: il tâcha de persuader à la Duchesse, que pourveu qu'on trouve les gens à leur retour, comme on les trouvoit avant leur depart, il ne faut jamais s'informer de ce qui s'est passé dans leur absence. La Duchesse ne goûtoit point cette maxime, elle alloit promenant sa jalousie de chimere en chimere, & pour les rectifier routes, Xerine arriva à Lisbonne en ce temps-là. Cette Princesse ne recevant aucune marque du souvenir de son infidelle, & apprenant par la renommée ce qui se passoit en Portugal, avoit obtenu du vieil Muley qu'il la meneroit éclaircir les doutes des Portugais. Elle les éclaircissoit en effet; mais en donnant des assurances qui paroissoient convainquan-

tes,

tes, que le faux Sebastien estoit le véritable; elle apprenoit aussi que ce Monarque estoit son époux. Il fut à propos que cette nouvelle le trouvât party de Parme quand elle y arriva; s'il y avoit esté, la fureur de la Duchesse luy seroit devenue funeste, mais heureusement il s'estoit rendu à la teste des troupes que ses Partisans avoient mises sur pied. Les droits de Xerine estoient incontestables, elle avoit esté promise à Dom Sebastien par le Roy de Maroc avant la bataille de Tamista; ce n'estoit point à la seule reconnoissance que la Duchesse de Parme devoit attribuer la trahison de son Amant; Il avoit aimé sa Rivale avant qu'elle crût luy avoir sauvé la vie; & celui qu'on prenoit pour luy, avoit épousé cette Princesse dans toutes les formes, à la Province d'Hoscore; Ce mariage ne pouvoit mesme recevoir l'obstacle de la difference des Religions, car Xerine avoit promis de se faire Chrétienne, & avoit tenu cette promesse si tost qu'elle avoit esté sur les terres de Portugal. Qui pourroit exprimer la rage de la Duchesse de Parme, quand elle apprit toutes ces choses? S'il n'y avoit eu qu'une faute à pardonner, l'Amour l'auroit peut-estre fléchie; Mais les voyes de reconciliation estoient interdites, & ce qui rendoit son dépit plus juste, le faux

Se-

0510

Sebastien avoit obtenu d'elle mille fa-
veurs innocentes, que ce fâcheux suc-
cez, rendoit criminelles. L'Amour fit en
elle ce qu'il fait dans la plus grande par-
tie des femmes: Elle passa d'une extré-
mité à l'autre; & sa haine se mesurant
sur sa tendresse passée, elle envoya decla-
rer aux Estats que le Portugais estoit un
imposteur, qu'elle s'en estoit apperceuë
à plusieurs contradictions où elle l'avoit
surpris: & pretextant un voyage en Por-
tugal, du dessein d'obtenir cette Cou-
ronne pour le jeune Farnese son fils,
elle vint en personne à Lisbonne, pour
susciter des ennemis à son perfide. Sa
fureur estoit plus clair-voyant que sa
tendresse; & il est constant que ce
Dom Sebastien demandoit un Thrône
qui ne luy appartenoit pas; mais la Du-
chesse n'agissoit point sur ce fondement:
la jalousie seule luy inspiroit le desir de se
vanger, & pour dernier motif de desef-
poir, elle trouva la Princesse de Maroc
si belle, qu'elle ne pût s'empescher d'ex-
cuser en secret le crime qu'elle vouloit
punir. Cette reflection la rendit plus ani-
mée, elle enrageoit de n'avoir pas raison
d'enrager. La Princesse s'apperceut bien
de tous ces mouvemens. Je voy bien ce
que c'est, Madame, disoit-elle un jour à
la Duchesse de Parme, vous ne voulez

pas

pas que Dom Sebastien soit le vray Roy
de Portugal, parce qu'il ne peut plus
vous faire part de cette Couronne; mais,
Madame, je veux justifier l'infidelité qui
vous anime contre luy, en vous faisant
connoistre le caractere de mon ame. Em-
ployez vostre credit pour luy faire rendre
son Royaume, retractez-vous de ce
qu'un injuste ressentiment vous a fait a-
vancer, & je consens que ce Prince tien-
ne la parole qu'il vous avoit autrefois
donnée; j'aime bien mieux le voir regner,
& pouvoir me flater en secret que me
devant la vie & la Couronne, il m'aime
plus dans le fond de son cœur, que celle
qui veut les luy ravir, que de le posseder
tranquillement, & de pouvoir craindre
qu'entre mes bras, il ait sujet de regret-
ter quelque chose. Des sentimens si ge-
neroux estant portez par la voix publique
jusques au Camp du faux Sebastien, rap-
pelloient dans son cœur l'amour que son
ambition avoit étouffé. Il s'estoit avan-
cé avec les troupes liguées en sa faveur,
jusques sur la Frontiere de Portugal, qui
separe ce Royaume de celui d'Oviedo:
il fut obligé de soutenir une bataille à ce
passage; & combattant pour faire Xe-
rine Reine, autant que pour se faire Roy,
ce desir rendit sa valeur si inconside-
rée qu'il se fit prendre prisonnier. On le

con-

conduisit à Lisbonne, où les Concurrents ne parloient pas de moins, que de punir sa temerité par un supplice ignominieux : La défaite de Tamista n'avoit pas esté si generale, qu'il ne fût resté quelques personnes de marque pour rendre compte de la destinée de leur Roy ; tous assuroient l'avoir suivy jusques au fleuve Mucazen, quelques-uns l'avoient vû noyer, & plusieurs avoient couru le danger d'en faire de mesme en tâchant de le sauver. Ce rapport n'estoit pas conforme à la verité dont Xerine faisoit foy ; elle avoit trouvé le faux Sebastien dans le corps de la bataille, & ce qui faisoit le plus contre luy, les témoignages que la Princesse rendoit des habits du blessé, n'avoient aucun rapport avec les habits que les Officiers du Roy de Portugal asseroient luy avoir donnez le jour de la bataille. Cependant la nature s'estoit pleuë à mettre une ressemblance si parfaite entre le Monarque & le Sujet, & ce caprice estoit si bien soutenu par l'esprit, & par la hardiesse du Roy supposé, qu'on ne sçavoit que refoudre ; plus on examinoit cette affaire, plus on la trouvoit épineuse. C'estoit un crime punissable, que de refuser la Couronne au Roy legitime, ce n'en estoit pas un moins grand, que de la donner à un Usurpateur. La mort

fixa

fixa ces irresolutions, soit que les Politiques regardassent l'union de Dom Sebastien avec les Maures, comme une alliance dangereuse pour le Portugal, ou que la Duchesse de Parme voyant les Estats balancez en faveur du faux Sebastien, ne trouvât rien d'illicite pour empêcher le triomphe de sa Rivale. Ce Roy supposé mourut dans sa prison, & laissa de grands soupçons que sa mort avoit esté avancée. Il voulut voir Xerine avant que d'expirer, & ce dernier moment estant une pierre de touche admirable, pour éprouver les artifices de la vie, il avoua, dit-on, à la Princesse de Maroc qu'il n'estoit point le Roy de Portugal, & la conjure de ne faire aucunes entreprises contre le Monarque qu'on éliroit après sa mort. Cette declaration estoit necessaire au repos de sa conscience, car Xerine avoit un fils de luy qui auroit pû causer de grands desordres. Il ne pût faire un aveu si terrible sans de grandes marques de remords : Je vous ay trompée de plus d'une maniere, Madame, dit-il à la Princesse, je ne me reproche que foiblement la tromperie qui m'a rendu vostre époux : Je me reprocherois bien plus, de ne l'avoir point esté, pouvant l'estre, que je ne me croy coupable d'avoir accepté cette gloire: Mais, Madame, ce qui me fait

mou-

0512

mourir desespéré, j'ay cessé pendant un temps de vous aimer, & pour l'espoir d'une Couronné que je n'obtiens point, & que mille accidens pouvoient me ravir après l'avoir obtenuë, j'ay esté tout prest à renoncer à un cœur que toutes les Couronnes de la terre ne scauroient dignement payer. Ne vous accablez point d'un remords inutile, interrompit la genereuse Princesse, j'aimois la personne de Dom Sebastien plus que l'éclat dont elle estoit environnée: J'ay crû trouver cette personne en vous, & les charmes qui m'avoient touchée, n'ont rien perdu de leurs privileges, pour n'estre pas placez dans un Monarque. J'avouë que je ne les aurois pas remarquez dans un homme du commun; mon courage & ma naissance ne m'eussent permis d'arrester les yeux que sur ce que je croyois un grand Roy. Mais enfin mon erreur me fut chere, elle me l'est encore toute funeste qu'elle devient à mon repos, & le caractere d'Espoux est si sacré pour une femme, qui a veritablement de la vertu, qu'il efface toutes les tâches dont il pourroit estre accompagné. Tâchons à vaincre vostre mal, mon cher Prince, pardonnez-moy ce nom, Fortune? adjoûta-t'elle en levant les yeux au Ciel, tu le devois à celuy à qui je le donne: Arrachez-vous à la mort

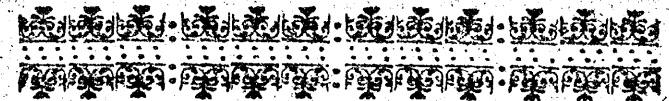
s'il

s'il vous est possible, poursuivit-elle, nous nous ferons peut-estre un destin plus tendre & plus tranquille en Afrique, que celuy que le sort nous a refusé en Portugal. Le mourant fut si touché de cét excez de generosité, qu'il ne pût le supporter sans mourir; Il expira dans les bras de la trop passionnée Xerine, & son ame pensa suivre celle de son Amant. Cét homme avoit abusé d'une erreur outrageante au rang de la Princesse, & l'inconstance dont ce crime avoit esté suivy estoit plus injurieuse encore que la premiere offense; mais Xerine avoit aimé veritablement le faux Dom Sebastien; & quoy qu'il plaise aux Dames vindicatives de soutenir, on ne hait jamais ce qu'on aime de tout son amour. On se plaint de l'Etoile, on en deteste l'influence, & on se hait souvent soy-mesme d'avoir si peu de discernement; mais cette haine ne va point où on voudroit bien la faire aller: Les idées d'un homme vrayment aimé, doivent estre sacrées: Le ressentiment ne peut les attaquer sans sacrilege; & quand il se trouve des fureurs qui violent cette loy, c'est que l'ame qui s'en trouve capable, se cherchoit elle-mesme dans l'objet aimé, & n'aimoit pas pour aimer seulement. Xerine executa religieusement les dernieres volontez du faux Sebastien;

elle

216 ANNALES GAL. VII. P.
 elle se retira en Afrique si-tost que sa
 douleur le luy permit, & ne traversa d'au-
 cun obstacle Theodose de Bragance, qui
 fut élevé sur le Trone de Portugal. Je ne
 croy pas que le Lecteur me demande un
 plus grand éclaircissement de cette Aven-
 ture, je le donne plus étendu qu'on ne
 l'avoit vû dans aucuns Historiens, & je
 m'assure qu'il y en a beaucoup qui croy-
 ent avoir feüilleté tous les memoires du
 siecle dont je parle, à qui la Princesse de
 Maroc n'est connuë que par les Annales
 Galantes.

Fin de la septième Partie.



ANNALES
 GALANTES.
 HUITIESME PARTIE.

HISTOIRE XIX.

Jacaya fils de Mahomet III.

MAhomet III. eut trois enfans
 mâles de trois Sultanes diffé-
 rentes : Mustapha qu'il fit
 mourir de son regne, Jacaya
 dont je pretens écrire l'Hi-
 stoire, & Achmet qui luy succeda à l'Em-
 pire : La mere de Jacaya estoit Chre-
 stienne, & les magnificences du Serrail
 n'avoient pas étouffé les sentimens de la
 Religion dans le cœur de cette femme.
 Elle feignit de se trouver mal, un Mede-
 cin complaisant à sa feinte luy ordonna
 d'aller changer d'air à Magnesie. Elle
 K ob-

obtint la permission de mener son fils à ce voyage, & ayant fait courir le bruit qu'il estoit mort de la petite verolle, qu'il eut en ce temps-là, elle fit enterrer un autre enfant à sa place, & confia celuy-cy à un Eunuque qui luy estoit fidelle. L'Eunuque le transporta en Grece, où il le remit entre les mains de l'Evesque de Theffalonique; Ce bon Prelat le baptisa, & le fit élever avec beaucoup de soin jusques à l'âge de quinze ou seize ans. A cet âge il prit un leger desir à l'Eunuque, qui sçavoit le secret de sa destinée, de luy en faire confidence. Le poids d'un secret est une grande charge pour les gens de ce caractère; & pour parler en termes Poëtiques, ce fardeau les incommoderoit dans la Barque de Caron. Voila donc le jeune Prince informé de sa naissance, & tres-desireux de sçavoir ce qu'on disoit de luy par le monde. Il se déguise en Dervis, & se déroband aux soins du bon Evesque, il s'achemine secrettement vers les principales Villes de Grece. Plusieurs personnes murmuroient contre la prematurité de sa vocation; & le croyant tel qu'il paroissoit. C'est dommage, disoient les Dames, que ce jeune homme se soit donné à Dieu de si bonne heure. Estant arrivé à Scopea, il apprit la mort de l'Empereur son pere, il sçeut aussi que Musta-

pha

phan'estoit plus au monde, & qu'ainsi la Couronne Othomane auroit deu estre sur sa teste, si la fausse nouvelle de sa mort ne l'avoit fait tomber sur celle de son cadet. Le zele de la Sultane sa mere luy parut alors indiscret: Il estoit dans un âge où on est plus sensible aux dignitez de la terre, qu'à l'esperance de celles du Ciel. Il passe en Asie, où il sçavoit que quelques Bassas s'estoient revoltez contre le nouvel Empereur: Il se fait reconnoistre à eux pour le fils de Mahomet, se met à la teste des troupes que ces rebelles avoient assemblées, & marche contre les Lieutenans d'Achmet. Un Autheur Romanesque ne manqueroit pas à luy faire conquerir son Trône, il luy appartenoit de droit, & il fit tout ce qu'un homme de courage doit faire pour soutenir de justes pretentions; mais comme malgré sa bravoure le sort ne decida pas en sa faveur, qu'il fut défait, blessé, & qu'il eut beaucoup de peine à se dérober à la poursuite de ses ennemis; je reserve la licence de broder l'Aventure pour quelques incidens où l'Histoire me soit moins opposée. Bien que ce revers affigeât sensiblement nostre jeune Sultan, il ne détruisit pas entierement ses esperances: Les droits du Sang trouvent toujours des Protecteurs, & les Estats sont remplis

K 2 d'es-

d'esprits seditieux, qui embrassent avec chaleur tous les pretextes de revoltes colorées, d'une apparence de justice. Le Bassa Druis, tres-puissant à la Porte, & amy secret des Bassas d'Asie, voulut les relever de leur chûte: Il fait venir Jacaya à Constantinople, déguisé en Religieux Persan; les Conférences des Liguez sont ouvertes, les mesures se prennent pour arracher Achmet du Thrône, & pour y placer Jacaya. On peut dire qu'il avoit déjà le pied sur le premier degré; mais le jour mesme qu'on avoit destiné pour l'entreprise, le Bassa Protecteur fut découvert, & il ne resta plus aucun espoir au Prince Turc, que dans une prompte fuite. Il se met à la suite d'un Ambassadeur Polonois, qui retournoit auprès du Roy son Maistre, & se baptisant luy-mesme du titre de l'Espérance, il suivit cét Ambassadeur jusqu'à Cracovie: Le dessein de ce jeune Prince estoit de se découvrir au Roy de Pologne, & de luy demander une retraite dans sa Cour; mais il entendoit dire des choses de luy-mesme pendant le voyage, qui combattoient cette resolution. Ses interests estoient assez grands, & son Histoire assez singuliere, pour entrer dans toutes les conversations; les uns disoient que Jacaya estoit mort, les autres, qu'il s'e-

s'estoit retiré auprès del'Empereur Chretien. Chacun faisant le politique à sa maniere, & raisonnant sur les maux que cette retraite pouvoit attirer à celuy qui la favoriseroit, ils faisoient comprendre au Prince déguisé, qu'il ne falloit pas tenter l'azile inconsiderement. Il resolut de prendre les avis secrets de ses amis, avant que de rien hazarder; & demeurant dans sa condition presente jusques à ce qu'il eût receu les réponses de ses Protecteurs, il se rendit si complaisant aux volontez de son Maistre, qu'il fut bien-tost son Domestique le plus chery. Dans cette qualité il fut le Confident d'une intrigue que le Seigneur Polonois avoit avec une Dame de Transilvanie nommée Metzale, que les guerres de sa Province avoient obligée de se refugier à la Cour de Pologne. Cette Dame estoit tres-belle; sa maison qui estoit entre-elle & le Polonois, rouloit sur l'utilité plustost que sur l'inclination, & elle estoit pourvue d'un de ces temperamens équitables, qui rendent justice aux faveurs de la nature dans quelque objet qu'elles se rencontrent. La condition apparente de Jacaya n'effaçoit pas la bonne mine dont il estoit pourvû, & la beauté de Metzale estoit de celles qui feroient oublier un devoir plus Religieux que

celuy du fils de Mahomet envers le Maître qu'il servoit. La Dame & le feint *l'Esperance* commencerent à ne se faire pas un grand obstacle des engagements differens qu'ils avoient avec le Polonois. Metzale souffroit que le Prince déguisé fit des railleries en sa presence, de l'âge & de la maniere d'aimer de son Maître pretendu; Il prit la liberté de luy faire de petits presens mystérieux sur le pretexte d'étreines ou d'offrande au jour de sa naissance, & après plusieurs regards donnez & reçeus de part & d'autre, Jacaya croyant s'estre apperçu qu'il estoit parvenu au terme de pouvoir parler sans temerité, fait une Lettre où il expose ses raisons, & s'en rendant luy-mesme le porteur, il la donne à Metzale à la place d'une autre du Polonois, qu'il avoit ordre de luy rendre. La Transilvaine, estoit sur un Balcon où elle prenoit le frais, lors que le feint *l'Esperance* luy apporta ce Poulet. Voicy, Madame, luy dit-il en l'abordant, une nouvelle où vous ne vous attendez peut-estre pas: Si elle vous est agreable, j'attens un grand present de vostre magnificence; si elle ne vous l'est pas, le mépris que vous en ferez en sera la punition. Metzale prit le papier que Jacaya luy presentoit, & l'ouvrant, elle y leut ces paroles.

Je

Je suis un messenger d'Amour, Madame.
 Ce titre ne doit pas vous surprendre, il y a long-temps que je le prends auprès de vous; Mais jusques icy je ne vous ay offert que des vœux que l'âge rendoit tièdes, & peu dignes de vous estre presentez; & aujourd'huy je vous offre une passion aussi ardenne que sincere, & une estime aussi empresseée que solide: La main d'où part cette offrande vous semblera d'abord suspecte de sacrilege; Mais, Madame, ne vous laissez pas decevoir par l'apparence, c'est une trompeuse, donnez-vous la peine de penetrer ce qu'elle vous cache, & vous trouverez qu'il n'y a point de rang où *l'Esperance* ne puisse élever ses desirs.

Le trouble qui paroissoit sur le visage de Metzale, pendant qu'elle lisoit cette Lettre, exprimoit au Prince déguisé ce luy de son ame: Elle changeoit de couleur de ligne en ligne, & son cœur luy faisant souhaiter ce que sa raison l'empeschoit de pretendre; elle se preparoit à de grandes questions, mais elle n'eut pas le loisir d'en faire aucune; car une femme de qualité de la Cour entra dans ce moment. Elle composa son visage le mieux qu'elle pût, & sortant du Balcon pour aller à la rencontre de cette femme; Vous direz à vostre Maître, dit-elle à

K 4 Ja-

Jacaya, que quand j'auray examiné le diamant, dont cette Lettre me parle, je luy en diray mon avis; ce qui m'en a paru jusques icy ne convient pas à ce qu'on m'en mande. Il ne faut pas que cela vous étonne, Madame, reprit Jacaya, la pierre est mal mise en œuvre; & le Marchand dit, comme vous avez pu le voir, qu'il faut pénétrer plus loin que l'apparence, pour la bien priser. Nous verrons ce que c'est, reprit Metzale en faisant signe à Jacaya de se retirer, je ne sors point demain tout le jour, apportez-le moy l'issuë de mon dîner. Jacaya sortit apres ce rendez-vous, & la Dame Polonoise, qui avoit entendu ce discours, n'ignorant pas l'intrigue de Metzale, avec le Seigneur Polonois, crût que ce Diamant étoit quelque nouveau present de sa part. Elle ne témoigna rien de ce soupçon à Metzale, l'amitié qu'elles avoient l'une pour l'autre, n'alloit pas jusques à cette confiance. Elles parlerent de jupes, de nouvelles indifferentes, & de la disposition du temps; mais comme la plus grande partie des femmes ont moins de franchise entre-elles, qu'entre sexes differens, elle ne fut pas si reservée avec le Polonois, elle alla ce mesme jour à une promenade où elle le trouva; Elle fit approcher son carosse du sien, & se pen-

chant

chant sur la portiere: Que faites-vous icy? luy dit-elle en riant, on vous attend pour vous recompenser de vostre nouvelle liberalité. Vostre Officier Turc a fait de son mieux pour la faire valoir; quand il auroit esté le Marchand du Diamant, il n'auroit pu en dire plus de bien. Le Polonois ne comprit rien à cét Enigme, il voulut le faire expliquer; mais quelques carosses l'ayant croisé, il ne put rejoindre la Dame: Il courut chez Metzale pour luy raconter son Aventure. La sansilvaine sourit à ce recit, & affectant une tranquillité qu'elle n'avoit pas; Sans mentir, dit-elle, cette femme est bien simple. Ce railleur de l'Esperance m'a apporté une Lettre de vous après midy, il fait toujours le plaisant quand il me parle de vostre passion; il dit que vostre cœur est une pierre de prix, dont une Reyne se tiendroit honorée. Cette Dame est survenuë comme il me tenoit ce discours, & elle l'a pris au pied de la lettre: Voyez, je vous prie, dequoy les sottises sont capables, & combien on est malheureuse d'estre dans la necessité de les voir. Le Polonois ne prit pas l'excuse de Metzale comme elle l'avoit esperé; il y avoit long-temps que son procedé avec le feint l'Esperance luy déplaisoit. Pour Dieu, Madame, luy dit-il, n'accoutumez-

K 5

point

point ce garçon à se familiariser avec vous de cette sorte. Ces gens-la ne sont pas nez pour soutenir une grande générosité; & ce qui n'est en nous qu'une pente naturelle, passe chez eux pour une préférence qui les rend insolens: Pourquoy laissez-vous entrer un homme de ce caractère dans le détail de vos affaires? S'il vous apporte mes Lettres, & qu'il me rende vos réponses, j'ay pris mes mesures pour trouver des seuretez dans ce ministere; mais n'étendez point ses fonctions plus loin. Metzale ne pût entendre traiter avec tant de mépris un homme qu'elle commençoit à aimer, sans s'efforcer de le défendre; Elle dit au Polonois qu'il ne connoissoit pas le tresor qu'il possedoit, en l'Esperance; que c'estoit un domestique qu'on ne pouvoit abses estimer; Ce discours confirma les soupçons du Polonois; il ne put s'empescher de les faire paroistre: Metzale les trouva injurieux, la conversation s'échauffa, & les Amans se broüillerent. Le Polonois estoit un routier, il avoit eu plus d'une querelle d'Amour en sa vie, & il sçavoit toutes les differences d'une colere à une autre colere. Il ne douta pas que celle de Metzale ne fût fondée sur un peu d'infidelité. Il chassa l'Esperance si-tost qu'il fut chez luy, & il luy fit dire,

com-

comme par maniere d'avis charitable, que s'il entroit jamais chez Metzale, il recevroit un mauvais compliment à la sortie. C'estoit là justement le secret pour fortifier l'inclination de Metzale. Elle apprit par une excuse, que Jacaya luy fit faire, de n'aller pas la trouver; ce que la jalousie de son Amant avoit executé, & ce qui auroit esté une complaisance blâmable, devenant une pitié legitime, l'heure induë se trouva une necessité sans consequence. Jacaya fut introduit dans sa chambre, quand elle crût que tout son monde estoit retiré: Il n'y eut parole obligeante que la tendresse ne dictât à sa generosité; elle estoit au lit, & les femmes naturellement belles le sont plus en cet estat, que parées. Jacaya se sentit pressé d'expliquer tout ce que Metzale avoit trouvé d'obscur dans sa Lettre; il luy apprit sa naissance, son amour pour elle, & il alloit luy exprimer les desirs secrets de son ame, dans des termes dignes de son ardeur; mais la narration fut interrompuë au plus bel endroit. Le jaloux Polonois avoit conçu quelques soupçons de la verité: Tous les valets de Metzale estoient à sa disposition, il leur fait sçavoir ce qu'il desiroit de leur zele. Ceux qu'on croyoit le mieux endormis se trouverent les plu

K 6

éveil-

éveillez, & à peine Jacaya estoit dans la chambre de la Belle, que le Polonois en fut averty. Il y court en diligence accompagné de deux ou trois de ses gens: La surprise de Metzale fut grande à la veüe de cette Compagnie; elle demanda au Polonois ce qui le rendoit si hardy, que de venir chez elle à cette heure, & s'il avoit accoustumé de luy rendre des visites lors qu'elle estoit retirée. Ne vous justifiez point à vostre nouvel Amant, reprit le Polonois d'un ton de mépris, je n'ay pas dessein de luy persuader que vostre porte me soit ouverte à des heures induës, & je renonce à la vanité d'une conquête qu'un valet partageroit avec moy. En achevant ce mot, il ordonna aux gens qu'il avoit amenez de se saisir de Jacaya, qu'il ne croyoit estre que l'Espérance; mais par bon-heur pour l'Espérance, il se trouva estre le fils de Mahomet. Il se jette au Cimeterre du Polonois, le luy arrache, & se mettant en estat de s'en servir, fit juger à son ancien Maître que ce n'estoit pas une chose ailée que d'exécuter les ordres. Metzale effrayé de cette action, & craignant pour un homme, dont la naissance justifioit, ce qu'elle sentoit, saute de son lit toute éperduë, & crie au secours: Un envoyé de Thoscane qui logeoit proche de chez elle,

elle, & qui se retiroit d'ordinaire fort tard, entendant ces cris, courut en apprendre la cause: Jacaya reconnut l'Envoyé de Thoscane pour l'avoir veu plusieurs fois dans les ruës: Il luy demande sa protection, & pour l'obtenir, il luy apprend en peu de mots qu'il est ce même Prince Othoman, dont le nom faisoit tant de bruit par toute la terre. Le Thoscane avoit déjà reçu des avis secrets, que Jacaya estoit en Pologne déguilé. Le Prince parloit d'une maniere à persuader ce qu'il disoit; & bien que le Polonois traitât la relation de conte fabuleux, & conjurât le Thoscane de la recevoir de cette sorte, l'Envoyé ne jugea pas devoir en croire un homme si intéressé. Il se chargea de la personne de Jacaya jusques au lendemain, où il le conduisit au Roy pour examiner la vérité. Elle se trouva telle que le Prince l'avoit dite; Il avoit toutes les déclarations de la Sultane sa mere, de l'Eunuque, & de l'Evesque de Thessalonique; il avoit quelques lettres des Bassas d'Asie qu'ils luy avoient écrites depuis peu sous le nom de l'Espérance, & pour lever tous scrupules, il y avoit un Chaoux d'Achmet à la Cour de Pologne, qui avoit esté envoyé aux Bassas revoltéz, lors que Jacaya estoit avec eux, qui le

le reconnut. Ce témoignage du Chaour estoit irrecusable; & si la brigüe du Polonois irrité n'eust combattu la bonté du Roy son Maistre, Jacaya auroit trouvé auprès de ce Monarque, l'azile & la protection dont il avoit besoin; mais cét homme outré de rage & de jalousie, dressa tant de pieges au Prince Turc, qu'il ne jugea pas devoir y demeurer exposé plus long-temps. Il avoit essuyé deux ou trois assassinats, on le rendoit suspect au Roy, il n'avoit pas si-tost détruit une calomnie, qu'il s'en élevoit une autre. Il conjura l'Envoyé de Thoscane de le delivrer de cette persecution, en luy menageant une retraite auprès du Grand Duc: Le Thoscan s'acquitta de cét acte de generosité, avec autant de zele que de succes. Jacaya partit de Pologne, & prit le chemin de Florence: Ce ne fut pas sans de grands regrets de Metzale; mais il salut qu'elle prît patience: les intrigues du caractere de la sienne sont sujettes à ces sortes de revolutions. Le Grand Duc reçut le Prince avec beaucoup de bonté; on luy assigna de grandes pensions; les mécontents secrets de l'Empire Turc, secundoient la liberalité du Grand Duc, & la personne de Jacaya estant tres-parfaite, il fut bien-tost l'amour & l'admiration de cette Cour. Bien qu'elle ne soit pas

temps, vostre pere s'éveille peut-estre au moment que je parle: de grace, ma chere Angelique, ne donnez point aux raisonnemens, des instans qui ne sont faits que pour l'amour. Le Prince s'animant par ses propres discours, auroit sans doute surmonté les scrupules d'Angelique; mais son nom que Jacaya avoit prononcé, ayant appris au Marquis le secret de l'intrigue, il fit un si grand cry, qu'il rompit toutes les mesures de nostre Amant. La jeune Strossi ne fit qu'un saut du lieu où elle estoit, à celui où estoit la Duchesse; & le Prince Turc ignorant l'artifice qui avoit apporté le cry du Marquis jusques à luy, crût qu'il avoit esté entendu, & se retira dans le plus épais du bois, outré de rage pour le succes de son entreprise. Le vieux Marquis avoit crié sans y penser, & auroit juré que ce cry ne luy estoit pas échappé; de sorte que remarquant le silence profond qu'il avoit causé, & ne s'estant pas apperceu de ce qui le faisoit naistre, il l'attribua à des effets tout contraires. Les gens de cét âge & de cette humeur, sont rarement des jugemens favorables. Le vieux Marquis donnant à l'excez de l'amour ce qui n'appartenoit qu'à la crainte, courut au Cabinet tout transporté, & s'il y avoit trouvé ce qu'il croyoit y trouver, il est con-

constant qu'il se seroit porté à de grandes extrémités ; mais heureusement il n'y trouva que la Vieille parente, qui l'ayant cherché inutilement par tous les endroits du Bois, rentra dans le Cabinet où elle avoit laissé Angelique, au moment que le Marquis y rentra aussi. Le bon homme irrité, luy demanda tout furieux ; pourquoy elle avoit quitté sa fille ; & elle luy demanda toute en colere, pourquoy il prenoit plaisir à la faire promener, sans nécessité, par toutes les allées du Pratin. Ils se rendirent compte de leurs raisons ; & ce qu'ils se dirent augmentant les soupçons du Marquis, il vouloit aller poigner sa fille aux yeux de la grande Duchesse. Mais la prudente Vieille s'opposa aux effets de ce premier mouvement : Elle representa au Marquis que le passé estoit un mal irréparable, & qu'il estoit impossible d'empescher qu'il n'eût esté, qu'il faisoit l'abandonner à la destinée, & ne songer plus qu'à pourvoir à l'avenir. Je sçay bien, ajouta-t-elle, que la naissance de Jacaya le met au dessus des Loix qui pourroient contraindre les particuliers ; & quand mesme il voudroit bien s'y soumettre, je n'ignore pas encore, que les Princes ont toujours une raison d'Etat en poche, pour ne pas tenir dans leur rétablissement, ce qu'ils ont promis dans leur

leur disgrâce : Mais le mariage le plus casuel, sera meilleur que ce que vous croyez qu'il y a déjà entre le fils de Mahomet & vostre fille : Employez-vous serieusement à faire un de ces mariages dont nous parlons ; & bien loin de perdre Angelique par un éclat infructueux, cachez si bien vostre ressentiment, qu'une confiance affectée avance le moment de vostre satisfaction. Le Marquis approuva les conseils de la Vieille parente ; il fit un effort sur sa colere pour composer son visage ; & rentrant dans le lieu où estoit toute la Cour, il sçeut si bien se contraindre ce jour-là, & quelques autres suivans, qu'il dissipa entierement la crainte de nos deux Amans. Ils recommencerent à s'écrire comme ils faisoient auparavant ; & la Nourrice qui conduisoit l'intrigue, remarquant aux discours secrets d'Angelique, que la timidité seule l'empeschoit de satisfaire les desirs du Prince Turc, crût qu'elle feroit un tour digne de son adresse si elle livroit l'innocente Angelique à quelque rendez-vous où elle n'eût point consenty. Elle voyoit que sa pudeur luy faisoit des-approuver tous les guet-à-pan de l'Amour ; mais elle esperoit que les effets du hazard seroient plus heureux. Cette esperance long-temps digérée, & Jacaya bien in-

L fruit

0522

struit de ce qu'il avoit à faire, nostre Intriguante trouva moyen de faire accommoder les fenestres d'une salle basse qui estoit sous l'appartement d'Angelique, en sorte que les grilles de bois appellées *Jalousies* en ce pays-là, pouvoient s'oster & se remettre facilement. Ces fenestres n'estoient qu'à hauteur d'appuy, & elles donnoient sur une rue détournée où il passoit tres-peu de monde. La Nourrice se plaignit que la chaleur incommodoit Angelique dans sa chambre, & il fut trouvé bon par la Vieille parente, qu'on la changeroit d'appartement. La Salle estant proposée & acceptée, le jour fut pris pour ce délogement, & le Prince Turc averty de ne pas laisser perdre cette occasion. Il assura la Nourrice par un Billet, qu'il se trouveroit à l'assignation, & par les soins continuels que le Marquis apportoit pour sçavoir ce qui se passoit, ce Billet tomba entre les mains du pere. Il estoit sans suscription, & disoit seulement que Jacaya ne manqueroit pas de se trouver à onze heures du soir au lieu qu'on luy avoit marqué. Voilà nostre Marquis persuadé que la chasse alloit donner dans les toiles: Il envoya querir un Juge de Police, & un Notaire; il les met dans une chambre où ils eurent ordre de se tenir prests pour executer tout ce qu

qui dépendroit de leur ministere; & le Marquis ne se voulant fier qu'à luy-mesme de l'office d'espion, se mit en sentinelle dans un petit Cabinet, basti en forme de gueritte, d'où il pouvoit remarquer tout ce qui entroit & sortoit dans sa maison. L'heure marquée dans le Billet de Jacaya estant venuë, le Marquis entend un coup de sifflet dans la rue, qu'il prit d'abord pour un signal; & en effet, à ce coup de sifflet le Portier ouvre doucement, & introduit dans la Court, une personne couverte d'une mante à l'Italienne, qui la cachoit depuis la teste jusques aux pieds. Le Marquis ne douta point que ce ne fust Jacaya, & déplorant dans son ame le mal-heur des gens de qualité, d'estre exposez à l'infidelité des Domestiques, il conduit la figure de l'œil jusques à une galerie qui répondoit à la chambre d'Angelique, & dont les femmes seules avoient l'entrée permise. Le phantôme heurte, on luy ouvre; il n'y a lieu si secret où son coup de sifflet ne luy donne l'entrée. Le Marquis croit en avoir assez vû, il fait appeller son Juge, & son Notaire, se met à leur teste tenant une bougie à la main, & faisant le moins de bruit qu'il put pour ne pas perdre sa proye: il parvient à la faveur des ordres secrets qu'il avoit donnez, jusques au che-

vet du lit de sa fille. La lueur de sa bougie, & le bruit qu'il faisoit en marchant, quoy que tres-petit, ayant frappé les yeux & les oreilles de la jeune Angelique, elle se cache la teste sous la couverture, & oblige ce qui estoit à ses costez d'en faire autant. Le Marquis ouvre le rideau, il void deux corps dans ce lit, il dit au Juge de faire sa charge; & tirant un poignard qu'il avoit apporté exprés pour ce dessein; il s'écrie qu'il faut mourir ou qu'il faut épouser sa fille. A ces mots, de mort, de Juge, & de poignard, Angelique se jette de son lit en bas toute éperduë, & se sauvant dans un petit Cabinet qui estoit dans sa ruelle, elle s'y barricade avec tout ce qu'elle pût trouver. Le Marquis n'ayant pas autant de besoin de cette partie de sa proye, que de l'autre, la laisse échapper, & se reserve pour celle qui luy reste. Le Juge, le Notaire, & quelques Domestiques apostez, saisissent de ce qui estoit demeuré dans le lit; on l'en tire, ou pour mieux dire, on l'en arrache; mais le Marquis fut bien surpris de trouver que ce n'estoit que la Nourrice de sa fille: Il s'écrie que ce n'est pas là ce qu'il cherche, & demandant Jacaya, il jure de tout tuer, si on ne luy dit où il est. La vieille Nourrice comprenant par la luyet du desordre, prit son ton de Matrone,

& demanda au Marquis d'un air severe, si c'estoit dans la chambre d'Angelique qu'il falloit chercher un homme à cette heure-là. Il estoit appris au Viellard, que Jacaya devoit estre cette nuit dans l'appartement d'Angelique; mais quelques Gentilshommes de Province estant venus voir le Marquis de Stroffi ce jour-là, on les avoit mis coucher dans la salle destinée à l'entrevuë, & on avoit differé jusques au lendemain à y faire descendre la jeune Stroffi. La Nourrice estoit sortie avant midy pour avertir Jacaya de ce contre-temps; & afin de colorer sa sortie, elle estoit allée voir une de ses parentes qui estoit malade, où elle avoit esté jusques à l'heure que le Marquis l'avoit vû rentrer. Comme elle connoissoit l'humour soupconneuse de son Maistre, elle n'avoit voulu revenir à la maison, que lors qu'elle l'avoit crû retiré, afin d'éviter les questions curieuses qu'il faisoit à toutes les personnes qui sortoient ou qui entroient. La fausse vieille estant donc bien asseurée qu'on ne trouveroit pas le Prince Turc où on le cherchoit, fit au Marquis tous les reproches qu'elle auroit esté en droit de luy faire, si elle avoit esté véritablement innocent. Cette Histoire fit un bruit terrible à la Cour de Toscane: Jacaya se tuoit de

protester que c'estoit une vision du vieux Marquis, & qu'il n'avoit jamais en aucune habitude avec cette fille; Mais le bon homme voulant justifier son bon sens, & montrer que l'âge n'avoit rien diminué de son jugement, racontoit à tout le monde ce qu'il avoit entendu au Prato- lin; & pretendoit qu'il faisoit l'action d'un homme de grande raison, quand il monroit qu'il en avoit eu de faire tout ce qu'il avoit fait. Voilà donc la pauvre Angelique devenuë le jouët de toute la Cour; & bien que dans le fonds elle fust innocente, elle servit d'un exemple fameux, que sur le fait de la reputation, les apparences sont quelquesfois aussi dan- gereuses que la chose mesme. La Maison de Strossi est puissante en Italie; les pa- rens d'Angelique voyant le tort que le Prince Turc faisoit à leur parente; & l'ambition de Jacaya ne luy permettant pas d'apporter à cette affaire, les reme- des publics qu'on auroit souhaité de luy, firent une si forte brigue au conseil du grand Duc, qu'ils contraignirent ce pau- vre Prince à chercher un azile auprès du S. Pere. Mais la rage des Strosses ne res- pectant point la Sainteté du Protecteur, ils dresserent des parties secretes contre sa vie, qui le chasserent entierement d'I- talie, & qui l'obligerent à venir en Fran-
ce

ce avec le Duc de Nevers, nouveau Duc de Mantouë, dont les sujets refusoient de le recevoir dans son Estat. La Cour de France estoit alors la plus belle qu'on l'eût jamais veüe: Le mariage du jeune Roy Louïs XIII. avec l'Infante d'Espa- gne, ser voit de matiere nouvelle à la ma- gnificence de la Reine Marie de Medi- cis. Le Duc de Mantouë ayant esté l'in- troducteur du Prince Turc en France, voulut estre son patron auprès des Da- mes: Il luy proposa de le mener chez les plus belles & les plus éminentes en di- gnité; Mais le Prince l'arrestant au pre- mier mot de cette proposition; De gra- ce, Monsieur le Duc, luy dit-il, laissez- moy oublier qu'il y ait des Dames au monde: Je trouve celles de cette Cour admirables, mais il me suffit de les re- garder chez la Reyne, comme j'y regar- derois une belle peinture, & je ne les verray point chez elles, s'il vous plait. Comment vous ne les verrez point? repe- ta le Duc tout surpris, quoy vous croyez pouvoir estre dans une Cour aussi galan- te que celle-cy, & ne pas y voir les Da- mes? Ha! mon cher Prince, Paris n'est pas Constantinople, il faut voir les Da- mes en France, ou s'exposer à tout ce que leur mépris & leur colere ont de plus cruel: Vous ferez le Turc en Turquie,
L 4. mais

mais il fait faire le François dans ce Royaume. Je ne dois point estre regardé comme un Turc, reprit Jacaya froidement, j'ay fortly si jeune de ma patrie, que je n'ay contracté aucune de ses habitudes : J'ay passé mes premieres années en Grece, où on vit avec assez de liberté; la Cour de Pologne n'est pas austere, & poursuivit-il en souriant, si on en croit les visions du Marquis de Stroffi, je n'ay pas sujet de me plaindre de la severité d'Italie. Mais, Monsieur le Duc, je ne veux point aimer en ce pays icy; & pour ne m'exposer pas à un peril que j'ay couru plusieurs fois avec beaucoup de danger, je vous repete encore que je ne verray point vos Dames. Je suis trop vostre amy, repartit le Duc, pour ne pas vaincre cette opiniâreté; vous passeriez icy pour un homme sans merite, si vous ne voyez pas les femmes. Alors n'écoutant plus les raisons du Prince Turc, il le traîna presque par force chez deux ou trois Dames de ses amies; & entre-autres, chez une Ambassadrice de Savoye, qui estoit une tres-agreable personne, & qui parloit merueilleusement Italien. Mais quelques peines que ces Dames daignassent prendre pour bien recevoir Jacaya, elles n'en tirerent pas la moindre parole obligante : Il baïffoit les yeux comme un Novice

ce de deux jours, il ne répondoit que par monosyllables. Les amies du Duc luy firent de grands reproches le lendemain, de leur avoir amené en France un homme de cette espece; Il les trouva toutes assemblées chez l'Ambassadrice, où elles jouïoient en attendant la promenade. De quel innocent vous estes-vous chargé? dirent-elles au Duc si-tost qu'elles l'aperçurent : il ne sçait pas dire un mot, & il n'ose regarder une femme entre les deux yeux; Hé! mon Dieu, reprit le Duc en souriant, il n'est rien moins que ce qu'il vous paroist : Mais tel que vous le voyez, si vous pouviez l'attacher à vostre char, je doute que vous ayez jamais triomphé d'un plus illustre captif. Ha! vrayment, interrompit une de ces Dames d'un ton moqueur, il faut que je cede cette gloire à une Venus qui est à ma tapisserie, car il n'a regardé qu'elle pendant qu'il a esté dans ma chambre. Je croy, adjousta une autre du mesme ton, qu'un petit Amour qui est à la ruelle de mon lit, est le Rival de vostre Venus, car le Prince Turc l'a honoré de quantité de regards favorables. Pour moy, dit l'Ambassadrice en riant, je n'ay ny Venus, ny Cupidon, qui ait mérité l'attention du nouvel amy de Monsieur le Duc de Mantoué; les compartimens de mon Parquet

ont esté seuls trouvez dignes de ses ceillades obligeantes ; & bien qu'il m'ait fait une visite tres-longue, qu'il fist un grand jour dans ma chambre, & que je luy aye parlé une langue qu'il entend mieux que la Françoisé, je gagerois qu'il ne sçait si je suis blonde ou brune, grande ou petite, & qu'il se souvient à peine que je sois l'Ambassadrice de Savoye. A vostre aise, Mesdames, repartit le Duc en riant à son tour, donnez de vostre mieux sur le pauvre Estranger, le procédé est charitable & digne de vostre sexe, mais je vous proteste que vostre discernement prend le change pour cette fois, & que le Sultan Jacaya est un des hommes du monde qui a autant d'esprit, & qui l'a le plus galant. Hé ! Monsieur le Duc, s'écrierent toutes ces femmes presque toutes à la fois, faites-nous l'honneur de nous dire à quels jours il le montre. A tous les momens du jour, repliqua le Duc, pourvû qu'il ne soit point avec des femmes. Il vous apprehende trop pour parler devant vous ; mais si vous voulez que nous convenions d'un lieu où je puisse le faire parler, sans qu'il croye estre écouté que de moy, je m'assure que vous ferez amende honorable à son mérite. La partie fut trouvée bonne à faire, & arrestée pour le lendemain. On choisit

fit la maison du Marechal de Bassompierre, où il y avoit quantité de lieux propres à se cacher. Un Cabinet qui terminoit l'un des bouts de la terrasse qui donne sur la riviere, fut destiné pour le lieu du rendez-vous ; & les Dames s'estant renduës dans ce Cabinet à l'heure marquée, le Duc de Mantouë mena Jacaya dans un endroit d'où elles pouvoient l'entendre. Après quelques discours indifferens sur la situation de cette maison, où il sembloit aux Curieuses que le Sultan tenoit assez bien sa partie, le Duc s'arrestant tout court, & regardant Jacaya avec un souris malicieux. Voicy un lieu, luy dit-il, où malgré la beauté que vous y remarquez, je croy qu'on vous verra rarement, car il est toujours plein de Dames : Le Marechal de Bassompierre à qui il appartient, est un homme passionné pour le beau sexe, il vent qu'on ouvre sa maison à tout ce qui a la figure de femme ; & comme elle est belle, & à la porte de Paris, c'est un grand hazard si à l'heure qu'il est, il n'y a point quatre ou cinq Dames cachées dans quelque lieu solitaire. Je n'ay plus rien à craindre de leur part, repliqua le Prince en souriant à son tour : les visites que vous me fistes faire il y a quelques jours, seront mon preservatif contre leurs charmes ; &

0527

après la maniere dont je me metamorphosay devant celles que je vis, je suis trompé si elles ne me fuyent avec autant de soin, que je les éviteray. Il est vray, ajouta le Duc, que vous fustes bien ridicule, s'il m'est permis de dire ce mot: Je me le trouvois encore plus qu'on ne me l'a trouvé, reprit Jacaya, & quand je songe au personnage que j'ay joué, je ne sçay comment j'ay eu la force de le faire. En effet, répondit le Duc, il ne vous estoit pas naturel. Helas! non, poursuivit le Sultan avec un soupir, je ne suis rien moins qu'indifferent pour les Dames, & distrait en leur presence; au contraire, je suis né susceptible & passionné pour ce sexe. Je ne void point de femme agreable qui n'attache mes yeux avec plaisir, & qui ne me cause une émotion secrette que je ne sçauois bien définir. J'ayme ardemment, j'ayme avec delicateffe, je me donne tout à ce que j'ayme; & je ne croy de plaisir sensible dans la vie, que celui d'aymer & d'estre aimé. Mais jusques icy l'Amour a semblé incompatible avec la seureté de mes jours, & avec la juste ambition dont j'ay l'ame possédée: Il rompt toutes mes mesures, il me chasse de tous mes aziles, & je n'ay pas si-tost l'ombre d'une intrigue, qu'il semble que toutes les constellations malignes

lignes se declarent contre moy. Ne faites donc plus de ligue contre ma tranquillité, poursuivit-il en souriant; car enfin je suis resolu de n'aymer jamais rien, & je pense que je rompray avec vous, si vous m'exposez encore au danger d'aymer quelque chose. Vous sortez de l'embuscade en assez bonne santé, répartit le Duc d'un ton railleur; Et Madame l'Ambassadrice disoit hier plaisamment, que vous ne sçaviez comme elle estoit faite. Elle me fait tort, interrompit le Prince en rougissant un peu, jamais une femme aussi bien faite qu'elle l'est, n'a échapé aux remarques de mon cœur, & je n'ose mesme vous avouer toutes les impressions qu'elle y a laissées. Quoy! repliqua le Duc d'un air surpris, il peut estre vray que la beauté de Madame l'Ambassadrice vous ait touché? Hé! j'aurois juré que vous n'aviez pas assez jetté les yeux sur elle, pour la reconnoistre d'avec une autre. Monsieur le Duc, interrompit Jacaya, vous estes un malicieux, vous en voulez à mon cœur, & je pense que vous estes gagé de l'Amour pour luy rendre des piéges: Ne m'engagez point à vous faire le portrait de Madame l'Ambassadrice, il faut toujours craindre de parler de ce qu'on ne veut pas conserver dans la memoire; mais qu'il

qu'il vous suffise que je sçay tres-bien comme elle est faite, & que le lustre de ses beaux cheveux noirs, la vivacité de ses yeux, la majesté de sa taille, cét air engageant & spirituel, qui est répandu sur toute sa personne, sa belle bouche, & ses belles dents, n'ont esté remarquez d'aucun homme du monde mieux que de moy. Les Dames qui n'avoient point de part à l'éloge que faisoit Jacaya, trouverent à propos de l'interrompre; elles sortirent du Cabinet, & criant au Duc de Mantouë: Pardon, Monsieur le Duc, nous nous dédions, le Prince Turc est aussi galant que vous nous l'avez dépeint; elles firent comprendre à Jacaya la trahison qu'on luy avoit faite, il la reprocha au Duc par un regard significatif, & autant pour rendre le guet-à-pan inutile, que pour desaccoutumer son amy de luy faire des pieces semblables; il tourna le dos brusquement, & se fit remener chez luy, quelques efforts que les Dames fissent pour le retenir. Ce procédé fit d'abord faire de grands éclats de rire; Venez, venez, crioient-elles en riant au Prince qui fuyoit, nous vous promettons sauve-garde de nos charmes; ne craignez rien pour vostre cœur, nous sçavons le secret de le mettre en pleine sûreté. Le Prince avançoit toujours vers son

son carosse, sans témoigner entendre ce qu'on luy disoit: L'Ambassadrice qui estoit enjouée naturellement, & qui suivant l'inclination de son sexe, ne pouvoit s'empescher de se sentir obligée au Prince Turc, du portrait avantageux qu'il avoit fait d'elle, dit à ses Compagnes de promenade, que cela estoit honteux pour elles, qu'un homme eût la force de les fuir de cette sorte, & que si elle en estoit cruë, elles le feroient repentir de son audace. Le conseil fut d'abord approuvé; aucune de ces personnes n'en vouloit au cœur de Jacaya, elles estoient chargées de plusieurs dont elles ne sçavoient que faire; mais elles trouvoient réjouissant d'embarasser le Prince étranger. Le Duc de Mantouë leur promit de les servir dans leur dessein, il ne croyoit pas manquer à l'amitié qu'il avoit promise au Sultan, quand il le livroit à trois ou quatre des plus belles femmes du monde, qui prioient qu'on le leur livrât. Jacaya n'entroit plus chez la Reyne sans essuyer l'attaque de quinze ou vingt œillades affectées. Hé! Mesdames, leur disoit-il un jour plaisamment, ayez quelques égards pour le droit d'azile, & laissez mon cœur en pleine franchise. Vous ne voulez point en faire un bon usage, je connois déjà les Dames Françoises, leur unique foible est la

la vanité. Dans les Pays d'où je viens on est de bonne foy, on ne dit que ce qu'on pense; & quand on pense quelque chose, on se picque d'œconomie sur les démarches: Les Dames seroient bien fâchées d'en perdre aucune; mais dans cette Cour, la Déesse la plus religieusement adorée est l'apparence. Grande liberté, grande douceur: La société est non seulement permise, mais commandée; & quand de ce qui seroit Tout, dans un autre lieu, on veut retirer quelques utilitez dans celui-cy; on trouve que ce Tout, n'est rien. Quartier, Mesdames, quartier pour un pauvre Etranger. Les Dames Françoises furent genereuses, & jugeant qu'elles s'estoient diverties assez longtemps de ce qu'elles n'avoient regardé que comme un simple divertissement; elles commencerent à laisser vivre le Sultan à sa mode. Mais l'Ambassadrice fut moins indulgente, il luy sembloit que la maniere dont Jacaya demandoit quartier, estoit toute propre à ne le point obtenir. Elle le trouva aux Tuileries avec le Duc de Mantouë; Oseroit-on, Seigneur, dit-elle au Sultan, en passant proche de luy, pretendre à l'honneur de vous avoir pour Escuyer? Non, Madame, répartit Jacaya froidement, vous estes trop belle aujourd'huy; & en achevant ce mot,

mot, il faisoit une reverence à dessein de se retirer; mais le Duc l'arrestant par le bras; Il ne sera pas dit, interrompit-il, que vous fassiez ainsi rougir vos amis de vostre incivilité pour les Dames. Monsieur le Duc, reprit le Prince en affectant un air mécontent, je ne m'accommode point de vos manieres d'agir; & si vous me mettez en colere; j'aymeray Madame l'Ambassadrice. Le Duc de Mantouë rougit à cette menace, sans sçavoir pourquoy il rougissoit. Il fut resveur pendant le reste de la conversation, & menant le Sultan souper avec luy, il ne pût s'empescher de luy demander s'il estoit bien vray qu'il eût resolu d'aimer l'Ambassadrice de Savoye. Cette resolution n'estoit pas encore bien prise; mais le Sultan qui vouloit se divertir à son tour, & qui remarquoit que le Duc luy faisoit cette demande avec quelque trouble, fut bien-aise d'avoir cette petite occasion de se venger. Oüy sans doute, dit-il d'un air serieux, j'ay resolu de l'aimer, ne trouvez-vous pas qu'elle soit digne d'estre aimée? Ce n'est pas de son merite dont il s'agit, répartit le Duc, la question est de sçavoir si vous en serez aimé: Et si je l'estois déjà, poursuivit le Prince Turc, que diriez-vous? Je dirois que vous n'estes pas mal-heureux; reprit le Duc de Man-

0530

Mantouë. Lisez ces Vers, repartit Jacaya, en tirant des Tablettes de sa poche. Le Duc les ouvrit, & leut ces paroles.

Tout ce qu'on voit au monde de charmant
Est de l'Amour le tendre ouvrage;
La Terre aime, la Mer soupire incessamment,
Et le Ciel porte écrit dans son doux mouvement,
Tout ce qu'on voit au monde de charmant
Est de l'Amour le tendre ouvrage.

Que veulent dire ces Vers ? poursuivit le Duc après les avoir leus. Tournez la feuille, repartit le Sultan, je satisferay vostre curiosité quand vous aurez tout leu.

*Cet oiseau qui va voltigeant
Du mirthe à l'épine sauvage,
Et de l'épine au Tilleul ombrageant ;
S'il avoit comme nous la raison en partage,
Que diroit-il dans son ramage,
Que diroient ces concerts qu'il forme nuit & jour ;
Sinon, Ha ! je brûle d'Amour ?*

*Les Taureaux qu'on mene à l'herbage
Par leurs affreux mugissemens,
Expriment moins les transports de leur rage,*

*Que leurs tendres emportemens ;
Les ruisseaux par leur doux murmure
Nous apprennent qu'il faut aimer,
Voudrois-tu seul dans la Nature
Porter un cœur, qu'on ne puisse charmer ?*

Ne trouvez-vous pas, dit le Prince Turc au Duc de Mantouë, quand il eut achevé de lire, qu'on se refoudroit à aimer pour de moindres sollicitations. J'avoüé, reprit le Duc, que celles-cy sont pressantes ; Mais Sultan, parlez-moy sincerement, est-ce Madame l'Ambassadrice qui vous invite de cette sorte à renoncer à vostre indifference ? Vous estes étrange avec vos questions, interrompit le Prince en souriant, ne suis-je pas assez indiscret, sans que vostre incredulité affectée me le rende davantage ? Si dans ce moment le Duc avoit dit au Sultan qu'il aimoit l'Ambassadrice, Jacaya eût surmonté sa naissante inclination ; il estoit encore temps : Mais il rendit feinte pour feinte, & dit au Sultan qu'il se réjouissoit de sa bonne fortune, Cependant on ne peut exprimer l'effet que cette malice de Jacaya produisit dans l'ame du Duc de Mantouë : Il ne s'estoit point aperçu, jusques à ce moment, qu'il aimât l'Ambassadrice ; mais quand il examina le dépit secret qu'il avoit de croire que le

Sul.

Sultan en estoit aimé, il ne douta point que ce dépit ne fût l'effet d'un commencement d'amour. Il passa la nuit entiere à detester l'ignorance de sa passion. Il alla le lendemain chez l'Ambassadrice, si-tost qu'elle fut visible, & il la trouva traduisant en François quelques endroits du *Pastor fido*. Cette Dame aussi charitable que spirituelle, prenoit plaisir à donner au Sultan l'intelligence des Vers François, par celle des Vers Italiens que Jacaya entendoit parfaitement. C'estoit dans ce dessein qu'elle avoit donné au Prince les premiers fragmens, dont les tablettes estoient remplies; & si le Duc avoit rappellé sa memoire, il se seroit souvenu en les lisant, que le sens en estoit mot pour mot dans la Scene de *Silvio*, & de *Linco*; mais la nouvelle jalousie du Duc le troubloit si fort, qu'il ne fit pas cette remarque. Est-ce encore Jacaya, Madame, dit-il à l'Ambassadrice d'un air picquant, qui occupe vostre veine Poëtique? Ouy, repartit l'Ambassadrice, sans penetrer la maniere dont le Duc prononçoit ces paroles, comment sçavez-vous que c'est pour luy que je fais cét effort de genie? Jacaya n'est pas doué d'assez de discretion, reprit le Duc, pour laisser ignorer à ses amis les faveurs qu'il reçoit des Dames. Helas! repliqua l'Ambassadrice en

sou-

souhaitant, les faveurs qu'il reçoit de moy sont communes entre tous les gens de mérite que je connois, & qui ne sçavent pas les langues que je sçay. Il ne reçoit pas de cette sorte les effets de vostre bonté, Madame, interrompit le Duc, & alors il apprit à l'Ambassadrice tout ce qui s'estoit passé entre le Prince Turc, & luy. Il croyoit l'irriter par cette confidence, & l'obliger à bannir Jacaya de chez elle. Mais cét avis produisit un effet contraire. Jacaya estoit un des Princes du monde le plus accompli, & nostre Piedmontoise avoit trop de penetration, pour ne pas connoître tout le mérite du Sultan. Elle garda toutesfois les bien-seances usitées dans ces sortes d'occasions, se plaignit hautement de la vanité de Jacaya; & affectant de passer auprès de luy sans le saluer, elle persuada au Duc de Mantouë, qu'elle estoit veritablement irritée. Il s'embarqua sur cette apparence; son amour devint si violent, qu'à peine il pouvoit en cacher les effets. Le Sultan, qui sans croire avoir dit vray, s'appercevoit que la menace devenoit effective, ne s'épargnoit pas pour avancer ses affaires: Apprenez-moy, Madame, dit-il un jour à l'Ambassadrice, ce qu'il faut faire pour mériter vostre bien-veillance; Je me suis tenu dans un respect qui alloit jusques à

la

la timidité. Ma curiosité n'alloit pas jusques à entendre dire au Duc de Mantouë, que vous estes bien avec moy, repartit l'Ambassadrice froidement: Quoy? Madame, interrompit le Prince Turc, Monsieur de Mantouë vous a fait cette confidence? Ouy, sans doute, il me l'a faite, poursuivit la Piedmontoise, il est trop de mes amis, pour ne pas m'avertir de vostre indiscretion. Il est fort des miens aussi, Madame, repartit Jacaya, le service qu'il me rend en est une marque signalée: Je n'osois l'attendre de luy, & ce n'estoit qu'à l'avanture, que je luy declarois le secret de mon cœur. Mais il en a fait un tres-bon usage, voicy bien des ceremonies épargnées: Vous sçavez que je vous ayme sans que je vous l'aye dit, je vais employer à me faire aymer de vous, tout le temps que j'avois destiné pour vous persuader mon amour. L'Ambassadrice trouva cette declaration d'amour si singuliere, qu'elle n'eut pas la force de garder son sérieux, elle fit un éclat de rire. Il y auroit des Amans, poursuivit le Prince Turc, qui jugeroient mal de cét épanchement de joye; mais je ne suis pas de leur opinion, il est toujours plaisant de divertir ce qu'on ayme; & puis que les assurances de mon amour vous réjouissent, c'est un regal que je vous

vous donneray souvent. Comme il le promit, il l'executa. Le Duc de Mantouë prenoit trop d'interest à ce qui se passoit, pour ne pas en deméler le secret: Il s'ingera d'en dire son sentiment à l'Ambassadrice, sans toutesfois luy declarer le motif qui le faisoit agir. Elle reçeut ses avis comme une plaisanterie; & luy rendant des feintes, pour les veritez qu'il debitoit, elle le tourna en ridicule, de ce qu'il regardoit cette intrigue comme une affaire serieuse. Il voulut parler plus intelligiblement, & donner à ses avis charitables, le caractere qui leur appartenoit; son amour ne fut pas plus heureux par cette voye, que par celle de sa jalousie. Ha! luy dit l'Ambassadrice en souriant, vous ne copiez point bien le Prince Jacaya, il semble à vous voir, que vous parliez sincerement. Je pretens aussi m'exprimer de cette sorte, Madame, reprit le Duc, & la passion que vous m'avez inspirée, est à mon sens l'affaire la plus serieuse que je puisse traiter. Ce personnage ne vous convient point: Monsieur le Duc, interrompit la Piedmontoise, je sçay que vous jouëz la Comedie, & si je prenois vostre feinte pour une verité, je vous prierois de vous souvenir de ce que je suis; mais je ne donne pas dans un piege si grossier. Et alors voyant

264 ANNALES GAL. VIII. P.
 voyant entrer le Prince Turc, Venez, Seigneur, luy dit-elle en riant, venez un peu me dire des douceurs devant Monsieur de Mantouë, afin de luy apprendre son role. Je ne suis point en humeur aujourd'huy de vous dire des douceurs, Madame, reprit le Sultan. Mais le Duc de Mantouë qui ne se divertissoit pas du spectacle, l'interrompit en sortant brusquement. Jacaya luy trouva la physionomie si changée, qu'il craignit qu'il ne fût malade; il pria l'Ambassadrice de permettre qu'il le suivit; il ne put le rejoindre que chez luy. Il s'absenta quelques jours pour ce dessein, & feignant de vouloir aller visiter les Maisons Royales, & les autres lieux agreables d'autour de Paris, il fit plusieurs parties avec quelques Seigneurs de la Cour. On ne sçait si dans ces parties le Duc de Mantouë luy fit dresser des embuscades, ou si le desespoir de trouver l'amour si fatal a ses desseins, l'avoit fait resoudre à se retirer dans quelque partie du monde, où cette passion fût inconnuë; mais il est constant qu'il disparut comme s'il eût esté quelque une des Metamorphoses de la Fable, & qu'on n'a jamais pu découvrir ce qu'il estoit devenu.

Fin de la huitième & dernière Partie.



0534

